Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

SOUNDARAKANDA,

OU

LE TOME CHARMANT.

La reproduction et la traduction même de cette Traduction sont interdites en France et dans les pays étrangers.

Meaux. — Imprimerie A. Carro.

RAMAYANA

POÈME SANSCRIT,

TRADUIT EN FRANÇAIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

PAR

HIPPOLYTE FAUCHE.

—

SOUNDARAKANDA,

(Seconde Livraison)

Ve TOME DU POÈME,

VIIe DE LA TRADUCTION,

Avec une Étude sur les deux Soundaras

DE

VALMIKI ET DE TULCI-DAS.

—

PARIS,
Chez A. FRANK, Libraire, rue de Richelieu, 67,
En face de la Bibliothèque impériale.
1857.

UN COUP-D'ŒIL

SUR LES DIFFÉRENCES OU LES OPPOSITIONS DE SENS,

Qui existent dans les deux traductions,

ITALIENNE ET FRANÇAISE.

Le 22 décembre, — c'était un lundi, — nous avons reçu le nouveau tome de la traduction italienne, que nous avions prié M. Franck de nous envoyer aussitôt son apparition dans le monde savant.

Nous avions déjà conduit manuscritement à sa fin notre septième volume ; mais, heureusement ! nous avions suspendu la composition typographique de la traduction et fait imprimer d'abord les deux ou trois premières feuilles de l'ÉPILOGUE, que nous désirions mettre sous les yeux du savant, à

qui nous en devons l'idée et sa part des matériaux.

Ainsi, nous avons eu le temps de glisser dans une centaine de pages au moins, comme nous avions fait pour les tomes précédents, des notes concomitantes ou des points de comparaison, qui doivent ajouter beaucoup pour les sanscritants à l'intérêt du présent volume.

Quant à cette partie déjà toute publiée en l'absence de la traduction italienne, nous avons soigneusement comparé celle-ci à la nôtre, çloka par çloka ou vers par vers, le texte sanscrit sous les yeux, et nous avons modifié ci-après (1) ou même rectifié notre explication, sans aucun palliatif et sans nulle réticence de fausse honte, d'orgueil ou de vanité.

Certes! dans un volume traduit, copié, corrigé en épreuves, imprimé au complet en cinq mois, il devait nécessairement nous échapper quelques distractions, certaines inadvertances, de ce qu'on peut dire une illusion d'optique à première vue, ou de ces

(1) Voyez page 205.

fautes portées justement sur le compte de l'imprimeur. Cependant il y en a moins que nous aurions pu le craindre et, j'ose le dire, moins que dans la traduction italienne, plus environnée de secours et qui travaille, moins pressée du temps, avec plus de lenteur.

Sur les cent-sept chapitres du tome suivant, l'*Youddhakânda*, son dernier volume ne donne encore à lire que la version des vingt-sept premiers : aussi, avant trois ou quatre mois, aurons-nous devancé de nouveau la traduction italienne et, cette fois, pour ne plus être devancé par elle.

C'est pour nous un désavantage : ce serait pour elle un gain, si elle ne dédaignait peut-être de jeter un coup d'œil sur nos humbles travaux. Elle aurait bien tort :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi !

Par exemple, n'aurait-elle pas modifié, si elle nous avait lu, cette version, que nous trouvons dès l'ouverture de son livre ? « O toi, fait-elle dire à Sîtâ par son ravisseur, toi, qui as le nez avec les cuisses d'un élé-

phant ? » Est-ce là un compliment ? Est-ce une moquerie ? Que l'auteur italien prie un de ses amis, sculpteur, peintre ou dessinateur, de lui traduire plastiquement ou graphiquement ces mots sur la toile, dans le marbre, avec la cire ou sur une feuille de papier à dessin ; et ses yeux verront bientôt sortir de l'ébauchoir, du pinceau ou du crayon une image, plus digne d'être mise parmi les chinoiseries d'une étagère ou conservée dans un porte-feuille de caricatures, que rangée parmi les portraits, sculptés ou peints, des plus jolies femmes.

Mais telle ne fut pas la pensée du poète ; son texte dit : « *nâgandsaurou ;* » ce qui ne signifie pas : « *o donna dal naso e dai femori elefantini,* » comme veut la traduction italienne ; mais, *ô toi, qui as les cuisses en nez,* c'est-à-dire, *en trompe d'éléphant ;* » ou, comme nous avons traduit : « belle aux cuisses rondes comme la trompe d'un éléphant. »

Sans doute, il serait plus convenable, plus modeste et surtout plus obligeant, de garder un honnête silence ; mais qu'en résulterait-il ? C'est qu'en tous lieux où vien-

drait s'offrir un désaccord essentiel, on serait tenté de conclure en faveur de la traduction italienne contre la version française.

Certes ! avouons-le tous deux : il y a dans la nature du sanscrit plus d'une cause d'achoppement, que le traducteur de grec ou de latin est heureux de ne pas rencontrer dans sa course. D'abord, le verbe substantif est presque toujours supprimé : ensuite, la ponctuation n'est pas faite, et nous sommes obligés de la faire nous-mêmes. En troisième cas, les mots se groupent et forment un même corps de plusieurs membres ; mais, dans ce mariage, il y a transformation des lettres initiales ou finales. Il nous faut donc établir des coupes et remettre les mots dans l'orthographe naturelle. Enfin, comme les mots se marient dans la forme non-déclinée, il s'ensuit que l'auteur a sous-entendu les rapports, et c'est à nous de les trouver : il nous faut distinguer quel mot est le modifiant ou le modifié, et de quelle manière l'un est modifié et l'autre modifiant.

Une dernière cause, la plus fréquente des

méprises, c'est la promptitude involontaire de l'esprit à saisir une illusion, une apparence, les délinéaments du corps dans son ombre; puis, à courir toujours en avant, impatiente et curieuse.

Ainsi, dans le LVe chapitre, où Valmîki, d'une touche un peu maniérée, peint des similitudes entre un lac et le ciel, ce poète nous dit : « *Airâvatamahâdwipam.... nabha:sara:,* » que la traduction italienne rend par les mots : « ce lac de l'air,... dont Airâvata est l'éléphant. » Elle se trompe : *dwipa* sans doute avec un *i* bref veut dire un *éléphant*; mais avec un *î* long, comme c'est ici le cas, il signifie une *île* et, notre explication de la page 363 est exacte : « ce lac du ciel... a pour île vaste *l'éléphant céleste* Airâvata. »

Dans le chapitre LV, Hanoûmat revient à la montagne, d'où il est parti; il descend sur la cîme, « au pied d'un arbre, » dit la traduction italienne. Ce n'est pas la signification du composé *pâdapâkoulai;* ce groupe est un qualificatif, s'accordant au locatif avec le substantif qualifié *çringai;* en latin, *cacumine*. Hanoûmat descendit

sur la cîme *pleine d'arbres;* c'est là ce que le texte nous dit et pas autre chose.

Une légère distraction fait encore glisser la traduction italienne dans une petite erreur; elle rend *tchhadmanâranyai* par *dans les bois de la fraude,* NELLA SELVA DELL' INGANNO (1); c'est-à-dire, qu'elle a pris ces mots pour un composé *tatpourousha,* duquel on pût séparer les éléments de cette manière :

Tchhadman + aranyai = tchhadmanâranyai;

ce qui est impossible, car l'initiale d'*aranya* est un A bref. C'est donc ici tout simplement une crâse de ces deux mots : *tchhadmanâ;* plus, *aranyai;* total : *tchhadmanâranyai.*

Ces deux mots sont en jonction, mais non pas en composition; la signification de l'un n'est pas modifiée par l'autre; le premier est un mot à l'instrumental, *tchhadmanâ,* uni avec le second au locatif, *aranyai:* chacun a donc une signification indépendante,

(1) Chapitre XXXI, çloka 28.— Page 29 de la traduction italienne.

exprimée ici par la valeur seule des terminaisons respectives.

Ainsi, le sens n'est point que *Mâritcha se fit* DANS LE BOIS DE LA FRAUDE, mais *qu'il se fit* PAR FRAUDE DANS LE BOIS *une forme ravissante de gazelle.*

Ailleurs, dans ce passage, où le corbeau fuit devant une flèche, la traduction italienne dit que ce dard le suit, rapide comme l'ombre : « Lo segue rapido come ombra (1). »

Il y a encore ici une petite différence avec le texte : mais, d'abord, l'ombre n'a point de mouvement par elle-même ; elle se meut ou elle est immobile, suivant l'état du corps, que projette l'ombre. Quand elle est, elle est où il est ; s'il marche, elle marche, ou lente ou rapide, selon qu'il est rapide ou lent. Notre poète n'a donc pas dit que ce trait suit, rapide comme l'ombre, mais qu'*il suit rapidement comme son ombre l'oiseau rapide :* UT ILLIUS UMBRAM SEQUENS

(1) Chapitre XXVI, Sloka 44. — Page 48 de la traduction italienne.

CELERITER. Ce sont là exactement les expressions du poète, qui a pris même le soin d'exprimer, au commencement du vers, le pronom de la troisième personne, mis au génitif : *tasya tchhâyaivânougatâ droutam.*

Dans le chapitre XXII, la traduction italienne rend ainsi le sixième distique :

« Sia, o donna, così quel *ch' io desidero* e purch' io più non ti vegga disamorata, regni pure a sua posta entro il mio corpo l'amore. »

Dans le texte sanscrit, cette dernière proposition est détachée ; mais les deux premières sont correlatives l'une de l'autre, et cette correlation est marquée nettement par la conjonction *tcha*, c'est-à-dire *que* en latin, mise devant chacune d'elles.

Taliterque *sit* hoc, neque te non amantem, domina, videbo;
Ut lubebit, amor, assentio, meo in corpore versetur.

C'est là exactement le texte ; aurions-nous bien tourné, si nous avions dit à la manière de la traduction italienne :

« Puisse la chose *que je désire* être ainsi !

et, pourvu que je ne te voie plus opposée à l'amour, noble dame, que l'amour règne aussi dans mon corps à sa volonté? »

L'adverbe *kâmam*, en français, *j'y consens*, n'est pas rendu par l'italien. Il est mal à propos d'ajouter *que je désire* au mot *cela*, reproduction du sanscrit *aitad*, car l'idée, que représente ici le démonstratif *hoc*, est exprimée dans ces termes du çloka précédent : « *ne veuille pas me dédaigner* (1). »

Enfin ce lien, que la traduction italienne a mis entre ses dernières propositions, nous semble jeter à contre-sens une condition dans ce qui est sans réserve : « que l'amour, j'y consens, remette dans tes mains l'empire absolu de ma personne. »

Nous avons dit et nous répétons, mais avec une variante, qui, sans changer beaucoup à notre sens pour le fonds, donne à sa version plus d'exactitude, et nous remercions le traducteur italien de nous en fournir ici l'occasion :

« Ainsi, je ne te verrais plus armée de

(1) *Bahoumanyâ kâmam.*

cette haine contre moi, noble Dame! Que l'amour, j'y consens, ait sur ma personne un empire absolu! »

Dans le XXIIIe chapitre, au çloka 27, la traduction italienne a rendu le premier vers, comme nous l'avons rendu nous-même : « La plus belle parure des femmes, c'est la politesse. »

Eh bien! après? Que tirez-vous de là? Comment liez-vous ces mots avec ceux qui viennent à la suite? Il n'y a rien ici d'obscur; notre poète a dit sans nul ambage : « *Mulierum comitas ornamentum; hoc verò tibi adeptu difficile!* Dans quelle circonstance? Elle peut être elle-même un excellent commentaire : Sîtâ vient d'accabler Râvana de son mépris; ce n'est donc pas sans propos que le monstre aux dix têtes reproche à la femme irritée de manquer aux convenances de la politesse.

Quoiqu'il en soit, au lieu de suivre ces idées, la traduction italienne s'en détache brusquement; elle isole du reste : « le plus riche joyau des femmes, c'est la politesse;» et, quand elle a séparé : « mais tu ne sais

pas t'en parer, » du premier vers, auquel ces mots : « hoc verò tibi adeptu difficile,» appartiennent d'une manière tout à fait évidente, elle s'en va mal à propos mêler cet hémistiche avec les termes du suivant ; car telle est à peu près sa version :

« Comment une chose difficile à obtenir, je dis, le désir de ton époux demeure-t-il fixé dans ton esprit (1) ? »

Mal à propos, ai-je avancé là : n'aurais-je pu dire même à contre sens? car ce désir n'est pas une chose difficile ; c'est un mouvement naturel, spontanée, légitime : ce qui est impossible, ce n'est donc pas ce que vous dites, le désir ; mais, ce que vous ne dites pas, la réalisation de ce désir.

Ainsi, le sens, clair en soi-même, le devient encore plus dans une comparaison avec la traduction italienne. Valmiki a voulu dire ce qu'il a dit nettement, et, si vous le permettez, ce qu'on lit dans ma version.

Assurément, dit-on, une politesse dis-

(1) « Come mai ti sta fissa in mente, o fortunata, cosa impossibile ad ottenere, il desiderio, *dico*, del tuo sposo ? »

tinguée est la parure des femmes ; c'est un avantage, noble dame, qu'il ne t'est pas facile d'acquérir. Comment peux-tu conserver ici le désir de ton époux ? »

Le çloka suivant n'est pas rendu avec justesse par ces lignes de la traduction italienne :

« Si ma colère était aussi grande que l'est celle, qui s'est allumée en toi, je te mettrais à mort (1)... »

Il y a dans le premier vers deux propositions synonymes ; chacune porte devant elle un relatif : pour l'une, c'est un pronom, *yâdriç ;* pour l'autre, c'est une conjonction, *yathâ ;* et, pour ne rien laisser au doute sur la parfaite synonymie des propositions juxta-posées, notre poète eut encore le soin d'ajouter la copulative *et* mises entre elles deux.

Or, comme tout relatif suppose un antécédent exprimé ou sous-entendu, *tâdriç* pour *yâdriç* et *tathâ* pour *yathâ,* aucune

(1) « Se tal fosse la mia ira, quale è quella che in te s'accese, io ti metterei a morte.... »

ici n'est donc pour l'autre sa proposition antécédente ou relative : elles sont parallèles, et non perpendiculaires, si l'on veut bien nous permettre de nous exprimer ainsi.

La conditionnelle SI de l'italien n'est pas dans le sanscrit ; elle est prêtée chez lui au texte d'autant plus gratuitement, que le verbe de la proposition complémentaire n'est pas même à la forme conditionnelle. Il est tout simplement au présent du subjonctif, *visridjaiyam ;* et, comme il y a toujours dans le potentiel ou subjonctif une idée inhérente de futurition, ce temps est employé dans le sanscrit avec le sens du futur aussi fréquemment qu'il peut l'être dans les poètes grecs et latins.

Enfin, le verbe *oupasthâ,* mis au participe dans le second hémistiche du premier vers, est analogue aux verbes latins dans cet exemple d'une règle si connue aux élèves, qui récitent en septième la grammaire de Lhomond : « *Mors tibi imminet, impendet, instat.* »

Maintenant, si nous prenons le calque de ces deux vers en latin :

Qualis meus furor iste atque tibi instat,
Morti te dimittam !....

est-il personne qui puisse ne pas traduire ainsi : « Au point ou ma colère est montée, au point où je la sens prête à fondre sur toi, je finirai bientôt par t'envoyer à la mort ! » Nous avons beau regarder, il n'apparaît pas à nos yeux qu'on puisse en faire sortir ce que dit la traduction italienne ; et nous y voyons seulement, avec la meilleure volonté du monde, ce que nous avons dit nous-mêmes dans une version aussi littérale que possible :

« Au point où ma colère est montée, amassée comme elle est sur ta tête, il faudra bien que je t'envoie à la mort! Si tu vis encore, c'est grâces à ce que tu es une femme.

Au sixième çloka du chapitre XXVIII, un mot, que l'on ne trouve pas dans les Dictionnaires, nous met en opposition avec la traduction italienne ; car, dans l'abandon et le silence des Lexiques, nous avons dû chercher le sens du mot dans nos seules connaissances. Heureusement, le groupe

était facile ; c'était un composé *dvanda* très-simple et dont les parties composantes n'avaient aucune obscurité : c'était le mot *çalyahartâ*, nominatif du thème *çalyahartri* avec un a voyelle dans la dernière syllabe.

Hartri, le second élément du composé, signifie en latin RAPIENS, *celui* ou *ce qui enlève, qui ôte, qui retire* : le premier des éléments, *çalya*, veut dire, soit une *flèche*, soit une *épine*, soit *toute substance étrangère, qui s'est logé dans le corps, et lui cause une douleur*. Ainsi une balle dans sa plaie est en général un *çalya*, et l'homme, qui fait profession de l'en retirer, peut bien être dit un *çalyahartri*, ou, dans la plus grande extension du sens, un *chirurgien*.

Notons encore que, si l'on ne rencontre ce double mot dans aucun Dictionnaire, on y trouve du moins *çalyaudâhâra*, qui est composé des mêmes parties intégrantes avec la préposition *ut*, en latin *super*, entre les deux ; composé, qui, d'après Wilson même, signifie « *an extraction of foreign substances from the body.* »

Après cette explication préliminaire, il est aisé de comprendre ce qui nous reste à

dire ; mais, pour ne laisser rien à désirer, donnons en latin une version littérale du verset dans l'ordre même et des mots et des vers :

Mea quidem membra mox ignobilis
Abscindet cultris *ou* secabit acutis Râvana ille,
Hoc non adventante mundi domino,
Fœtus emortuos sicut sagittarum-evulsor.

La traduction italienne rend ainsi le dernier vers : « De même qu'un sarcleur extirpe les herbes, qui n'ont point la vie (1). »

D'abord, ce ne sont pas des herbes mortes, qu'arrache le sarcleur ; mais des parasites vivaces, qui se nourrissent aux dépens des plantes utiles en leur disputant l'air, les sels de la terre et le soleil. Ensuite, *çalya* ne veut pas dire une *mauvaise herbe ;* puis, vous détournez forcément le mot *garbhân,* fœtus, embryons, dans un sens tout figuré, au lieu qu'il est employé chez nous dans le sens propre et littéral. Enfin, il n'y a point une analogie bien satisfaisante entre ces deux actions : arracher les

(1) « ..... sì come il sarchiatore stirpa i rampolli che non han vita. »

mauvaises herbes et dépecer une bête pour en faire une fricassée; supplice, dont Sitâ est menacée par son anthropophage tyran; tandis que la similitude est beaucoup moins éloignée entre cette opération du cuisinier et celle de l'accoucheur, au cas, où celui-ci est forcé d'arracher membre à membre un enfant mort dans les entrailles de sa mère.

Ainsi, que cette explication vienne en propre de la traduction italienne, ou qu'elle soit donnée à la traduction italienne par le commentateur, nous maintenons contre l'une ou contre les deux, au besoin, la note mise dans l'Introduction et la justesse de cette version (1) :

« Bientôt sans doute, si mon époux, le seigneur du monde, tarde à me secourir, ce vil Démon va couper mon corps avec ses couteaux acérés, comme un chirurgien arrache membre à membre un enfant mort dans le sein de sa mère ! »

La traduction italienne rend ainsi la stance quinzième du même chapitre XXVIII : « Semblable à la trompe d'un éléphant et

(1) Pages XXXIII, XXXIV et 209 de notre sixième volume.

pur comme l'or, son flanc gonflé, joli, brillant et ceint d'une robe jaune, parut annoncer par ses palpitations que Râma était là présent (1). »

Cette version est-elle juste? Si elle est exacte, la nôtre, que voici, où nous restituons un mot des plus ordinaires, que nous avions oublié, comme la traduction italienne, ne doit pas être d'une bien grande fidélité ;

« De ses deux cuisses, la *gauche* bien faite, grasse, toute jolie, ronde comme la trompe d'un roi des éléphants et dont la couleur jaune brillait comme celle de l'or, annonçait par la trépidation de ses muscles que la Djanakide sentait devant elle la présence de son Râma. »

Si la nôtre est bonne, la traduction italienne est fautive. En effet, l'une ou l'autre ajoute d'un côté, retranche d'un autre et change un mot par une simple inadvertance.

(1) « Il suo fianco, simile alla proboscide d'un elefante, tornito, gentile e nitido, cinto di veste gialla e terso come oro, parve, tremando, annunziare Rama colà presente. »

Ce calque net en latin, dans l'ordre même des vers et des mots, va montrer à qui de nous deux le reproche en est justement dû :

Elephantorumque regis simile proboscidi, pingue,
Flavum femur unum, bene pulchrum, bene factum,
Dum tremeret, aureo nitore fulgidum,
Ramam in conspectu stantem annuntiavit *pour* annuntiabat.

Ainsi, le texte ne dit pas *la trompe d'un éléphant*, mais *du roi des éléphants ;* il ne dit pas *le flanc* par métonymie, mais *une des cuisses ;* il ne dit pas qu'*une robe jaune couvrait ce flanc*, mais que *cette cuisse elle-même était jaune ;* épithète, dont il ramène encore l'idée avec ces mots du vers suivant : « *kanakâvadâtas,* » une cuisse, *qui a l'éclat pur de l'or.*

Nous arrivons d'un seul bond à parler maintenant du çloka numéroté 45 dans le XXXIIe chapitre ; mais il est nécessaire que nous en donnions avant tout un calque trait pour trait en latin, afin d'éclaircir ce que nous avons à proposer. Cette version exacte, la voici :

Aureus, aureus, aureusque, splendida,
Ramà fuit impressus (1) *ou* missus, diva, aureus annulus.

Ce texte est obscur ; la traduction sarde le tourne ainsi d'après le commentateur, chez lequel on trouve cette glose : « Le mot *d'or,* mis là quatre fois, veut dire quatre différentes qualités de l'or : »

« Rama, o donna, t'invia quest' anello, che ha il fulgore, la beltà, lo splendore e il color dell' oro. »

Fulgore et *splendore* sont des synonymes trop voisins l'un de l'autre, comme *éclat* et *splendeur :* il y a nuance dans les idées, si l'on veut, mais non pas différence.

Le commentateur, j'ose le dire, n'a pas compris ce distique ; ou plutôt il n'est pas entré dans le sens du çloka par la voie, qui paraît la plus naturelle.

Le mot *prahitas* est composé du participe *hita,* joint à la préposition PRA, *devant,* qui est passée avec la même signification sous la forme de *pro* dans les idiômes grecs

(1) Car, dans ses *Racines,* Westergaard donne au verbe *pranidhâ,* dans la composition duquel entre, il est vrai, une seconde préposition, *ni,* les sens de *infigere, deponere, imprimere.*

et latins. Le *prahitas* du sanscrit est ici le *protitheis* du grec.

En effet, la racine du participe *hita* peut bien être également, soit *hi*, ENVOYER, soit *dhâ*, POSER. Nous rejetons la première, car elle implique un air de pléonasme entre les deux propositions juxtaposées : « *Ton époux a donné cet anneau, afin qu'il me fût un signe de crédit.... Râma envoie cet anneau....* »

De plus, avec elle, on ne peut expliquer ce distique sans contorsion ; mais la seconde se prête beaucoup mieux à quelque chose de plus satisfaisant.

Il s'agit simplement de mettre les trois mots « *aureus* » du premier vers entre des guillemets, ou, ce qui est la même chose en sanscrit, de sous-entendre à la suite de ces mots la particule ordinaire : ITI, *sic* ou *his verbis*.

Cela m'étant concédé, voici le sens :

« Aureus, aureus, aureusque, » splendida,

ou

Aureus, aureus, aureusque his verbis, splendida,
Ramâ est antepositus *ou* propositus, diva, aureus annulus.

C'est-à-dire, non tout à fait :

« Râma, noble reine, expose à tes yeux cet anneau d'or avec ces mots : d'or, d'or, d'or ! »

Mais plutôt, — comme les poètes grecs ou latins en fourniraient au besoin plus d'un exemple, — mais plutôt, dis-je, en mot à mot de collégien : « Cet anneau d'or, *asti* sous-entendu, est, *prahitas*, ayant ces mots : « d'or, d'or et d'or, » mis devant lui par ton Râma ; sens, qui frappe l'esprit avec une plus grande évidence, si l'on veut bien tourner cette phrase par l'actif et séparer du verbe sa préposition, comme il suit :

« Ex auro, ex auro, ex auroque, » splendida,
Rama posuit, diva, ante annulum ex auro. »

Notre explication n'est-elle pas très-simple ? Ne semble-t-elle pas naturelle, en même temps que logique ? Et d'ailleurs nous la donnons, sans aucune prétention d'exclure une meilleure manière, si on la trouve, de nous dénouer la difficulté, sans nous trancher le nœud avec une impatience trop peu réfléchie.

L'auteur du poème, à la fin de son XXXIIe chapitre, nous a montré Sîtâ heureuse de voir cet anneau de Râma et son visage, qui s'illumine de plaisir, comme l'astre des nuits, après une éclipse. Cela dit, il commence immédiatement le chapitre suivant avec ces mots : « *çokârttâmaçokasthâm* » que la traduction italienne rend de cette manière avec tout le reste du çloka :

« Le singe Hanoûmat vit là, assise au pied de l'açoka, cette gémissante fille de Janaka semblable à une kinnari, abandonnée par le Kinnara, *son époux* (1). »

Açoka veut dire, ou l'arbre charmant appelé *Jonesia açoka*, ou ce qui n'est pas le chagrin, ce qui en est l'opposé, conséquemment *le plaisir* ou *la joie*. Entre les deux sens, que nous faut-il choisir?

D'abord, la circonstance d'être *assise au pied d'un açoka* semble une idée vide, presque indifférente, à peu près superflue; et puis, si l'on prend les vers, qui terminent

(1) « Lo scimio Hanumat mirava colà seduta appiè dell' asoka la dolente figlia di Janaca pari ad una Kinnari abbandonata dal Kinnara, *suo sposo*. »

le précédent chapitre, afin de s'en éclairer, comme d'une scholie, on ne reste pas dans une longue incertitude. Il apparaît manifestement du parallèle que l'auteur a voulu jouer ici, non seulement sur les mots, mais encore sur les idées; il dit, c'est évident, que « Sîtâ nage dans la joie, elle, qui était noyée dans sa douleur. »

Ensuite, *vimoukta* ne signifie pas *séparé avec regret,* nuance, qui donnerait à ce mot pour analogue en latin *orbus* ou *privatus;* mais *séparé avec plaisir,* comme d'une chaîne, d'un péril, d'une souffrance, c'est-à-dire, en latin, *solutus* ou *liberatus :* voilà sa vraie signification.

Le sens du çloka est donc, avec une pleine évidence, le sens même, que nous avons fait lire dans cette version :

« Elle, qui tout à l'heure était consumée de chagrin, la fille du roi Djanaka se montrait maintenant aux yeux du singe Hanoûmat hors des serres de la douleur, comme une Kinnarî délivrée du Kinnara, *son ravisseur.* »

Le çloka suivant, que la traduction

italienne a tourné de cette manière : « Contemplando sulla nuda terra quella donna dai grand' occhi, così ei prese di nuovo a dire con voce rotta dalle lacrime; » n'offre aucune difficulté et je n'ai rien à faire observer, si ce n'est qu'elle oublie trois mots dans sa version, mais on les trouve ici dans la mienne :

« La voyant couchée sur le sol et toute sa personne brunie par la poussière de la terre, il dit encore à cette femme aux grands yeux d'une voix suffoquée par ses larmes... »

La traduction italienne rend ainsi le second vers du çloka 19 dans le XXXIVe chapitre :

« Avendo te sola nel suo pensiero, il nobil Rama si desta pur dal sonno... »

Se réveiller, c'est passer du sommeil à l'état de veille : *destarsi* emporte donc implicitement avec lui : *dal sonno*. Ces quatre mots réunis sont un pléonasme consacré, si l'on veut, par l'usage, mais pléonasme, quoiqu'il en soit.

Dans le vers sanscrit, le mot *soupnas* est moins vide ; ce participe n'est pas du tout là

une simple cheville : *twâm aïva tchintayat*, ces trois mots, c'est-à-dire, *te cogitans unùm*, placés au commencement du premier hémistiche, modifient séparément les deux verbes de l'autre demi-vers, frappent aussi bien sur le verbe SOUPNAS, *dormiens*, au nominatif du participe, que sur le verbe PRATIBOUDHYATAI, *expergiscitur*, à la troisième personne du présent, et font de celui-là autant que de celui-ci une proposition distincte.

D'après cela, il nous faut tourner le vers dans cette face, si nous voulons saisir exactement la ressemblance :

« Même endormi, il pense à toi ; à son réveil encore, sa pensée est pour toi ! »

Sous un autre aspect, *dormiens* est là pour *dormit*, par ellipse du verbe substantif ASTI, *il est*, si fréquemment sous-entendu.

Ainsi, de quelque manière que l'on regarde ce vers, il n'y a rien chez lui d'inutile ; chaque mot est là plein de sens ; c'est un vers élégiaque charmant, l'idée en est gracieuse ; Ovide et Tibulle n'auraient-ils dit eux-mêmes :

Te cogitans unùm Rama dormit et expergiscitur (1)?

Eh bien! le poète sanscrit n'a pas dit autre chose, ni d'une autre manière :

« Il rêve de toi dans le sommeil; à son réveil, il pense encore à toi (2). »

Dans le chapitre XXXVII, au troisième distique, le texte, après un vers et demi, que la traduction italienne a rendu comme nous (3), ajoute ces paroles : « *vara aisha vritau mayâ,* » dont cette petite phrase latine est la reproduction mot à mot : *vir iste electus à me.*

L'italien voit un vocatif dans le dissyllabe *vara,* qu'il rend de cette manière avec tout l'hémistiche : « Tel est le devoir, que je me suis imposé, ô sage (4). » A nos yeux, *vara* peut bien être un nominatif, dont le visarga est tombé suivant la règle,

(1) Twâmaiva tchintayan Râmas soupnau 'pi pratiboudhyatai.

(2) Page 251 de notre sixième volume.

(3) « Io di proprio grado non toccherei, è vero, colle mie membra altro uom fuori di Rama.... »

(4) « Tale è l'obbligo ch' io m' imposi, o saggio. »

parce qu'il suivait un *a* bref et qu'il se trouvait mis devant une voyelle.

Ensuite *vritas*, avec l'*r* voyelle, est le participe de vri, *choisir*, en latin, *eligere*. De *choisir* à *résoudre*, la distance n'est pas grande, puisque *résoudre* ou *se décider*, c'est faire un choix entre des sentiments différents. Ainsi, nous admettons volontiers que la traduction italienne ait pu voir dans ces mots latins *si hoc à me statutum*, une image de ces mots sanscrits : *aisha vritan magâ*.

Mais il reste une bien autre difficulté ; car, dans cette hypothèse, le démonstratif et le participe seraient mis, non au masculin, *aisha vritas*, ce que le texte nous offre ici, mais au neutre, *aitad vritam*, s'accordant avec le substantif neutre *kâryam* sous-entendu ; comme ils seraient mis au neutre en latin par ellipse du mot *negotium*, comme ils seraient encore mis au neutre, s'accordant avec les neutres *chrêma* ou *pragma* sous-entendus, si l'on parlait grec ; et, de même qu'il n'existe pas en latin un seul exemple, où, dans une proposition semblable, on voit l'adjectif au genre fémi-

nin, s'accordant avec le nom féminin *res* complètement sous-entendu, de même ne pourrait-on citer dans le sanscrit un seul fait analogue, où l'attributif soit mis au masculin, s'accordant avec le substantif masculin *arthas* (1), également sous-entendu par le texte d'une manière absolue.

Que la traduction italienne veuille donc bien me permettre ici de soutenir ma version contre la sienne et de continuer à dire :

« Je ne toucherai pas de mon corps avec ma volonté un autre homme que Râma, ô le plus excellent de ceux à qui fut donnée l'intelligence ; car c'est l'époux de mon choix. »

Le cinquième distique renferme une allusion à cette jolie scène des bois, où l'on vit Râma dessiner un tilaka sur le front de son épouse (2) ; mais cette mention revient ici dans une variante avec un léger détail. Ce n'est plus sur la poitrine bleue du héros,

(1) C'est l'analogue du mot *res* en latin, *chose*.

(2) Voyez notre deuxième volume, pages 210 et 211, ou notre sixième, page 266.

qu'un chaste embrassement avait imprimé le signe rouge, mais sur une de ses joues, *gandapârçwai;* mots, que la traduction sarde a changés : « sulla mia fronte, » lisons-nous chez elle.

Ganda (1) veut dire, *joues* et *tempes,* mais non pas *le front,* qui est une chose toute différente, placée au-dessus des unes entre les autres.

Le traducteur italien semble avoir oublié quelque peu ce gracieux tableau d'agaceries conjugales et d'épouvantes féminines : car voici le texte de sa version : « Rappelle à mon époux le signe d'arsenic rouge, qu'il posa et qu'il imprima sur mon front; aies soin de t'en souvenir (2). »

Les deux participes des verbes composés *niçiç* et *prasridj* impliquent deux actions distinctes faites par deux agents divers : il y a ici la chose dessinée et la chose imprimée : ce qui avait dessiné, c'était la main de l'époux, « *twayâ prasrishtas ;* » mais c'était le front de Sîtâ, qui avait imprimé,

(1) Avec *n* et *d* cérébrales.

(2) «....il segno d'arsenico rosso, ch' ei pose ed impresse sulla mia fronte; fa d'aver questo a mente. »

« *niraiçitas,* » sur la joue de Râma; et le texte sanscrit nous a dit là-dessus très-intelligiblement :

Ex minio tilakus genarum lateri *fuit* impressus,
Quem tu mihi feceras: hocque recordari velis.

Ensuite, la traduction italienne se trompe, quand elle rapporte au singe Hanoûmat, comme au sujet du verbe, les quatre mots : « Veuille bien t'en souvenir; » c'est à son époux absent, que Sîtâ parle ici directement par la bouche de son messager quadrumane, en lui donnant ses dernières commissions.

Ce calque, pris au moyen du latin, mettra la chose dans une pleine évidence :

Ex minio tilakus genarum lateri fuit impressus,
Quem tu mihi feceras; illudque recordari *velis.*
Cur Sitam in Ravanæ domo non *curas* habitantem (1)?

Il est manifeste ici que les deux verbes en lettres italiques à la même personne ont un même sujet et qu'ils ne peuvent, sous

(1) « Perchè, *digli,* o eroe,... lasci tu in abbandono nella casa di Ravano... la tua Sita? »

peine d'obscurité complète, avoir deux sujets différents. Si l'un est vraiment Hanoûmat, l'autre à coup sûr n'est point Râma; ou, si le second est bien Râma, le premier ne doit pas être Hanoumat; c'est l'un ou l'autre pour tous les deux, mais non pas l'un pour celui-ci et l'autre pour celui-là. En effet, de si brusques écarts ne sont tolérés dans aucune langue, car elles ont toutes pour objet de porter nettement la pensée de celui qui parle à l'esprit de celui qui entend.

L'interprétation du çloka est donc incontestablement celle, que j'ai donnée ailleurs et que je répète ici :

«*Dis-lui :* « Tu me fis un tilaka d'arsenic rouge, qu'*un baiser* imprima, veuille bien t'en souvenir, sur un côté de tes joues. »

Le sens du treizième distique est simple, naturel et clair ; néanmoins le commentateur ne l'a pas distingué nettement, comme par trop de lumière dans une prunelle trop dilatée.

Voici d'abord la reproduction du çloka en latin, sans déranger, ni les hémistiches, ni les mots :

Viventem me ut Rama salvet inclytus,
Hoc à te verbum, Hanumat, dicendum *est* : officium subi !

Cette phrase latine étant donnée, qui peut ici balancer un moment sur le sens? Malheureusement, il arrive quelquefois aux scholiastes d'obscurcir les choses même les plus distinctes, et la traduction italienne, trop confiante aux lumières de son guide, s'écarte ici du sens naturel, en marchant sur les pas du commentateur. *Officium subi,* ou plutôt, *dharmamavâpnouhi,* veut dire, au sentiment de celui-ci : « Rends-toi vers le roi de la justice, » et c'est, ose-t-il avancer, une désignation de Râma. La traduction italienne trouve cette explication hardie, mais elle adopte le sens, dit-elle en note, parce qu'il est bon. Il est mauvais à notre avis et l'interprétation nous semble toucher presque au ridicule.

Le mot, qu'il faut aller crier à l'époux de Sîtâ pour stimuler son zèle, n'est pas celui du çloka précédent : *anâmayam!* ou *portez-vous bien!* » qu'elle adresse par Hanoûmat, à Râma, à Lakshmana, au magnanime Sougrîva, à tous les principaux des singes ; mais celui même du présent distique : « *Ac-*

complis ton devoir, c'est-à-dire, hâtes-toi de sauver ton épouse ! »

On dira peut-être : Mais la particule d'usage ITI, *his verbis,* n'est point énoncée après les deux mots : «*dharmamavâpnouhi.*» La règle n'est pas sans exception ; et d'ailleurs ici le démonstratif *ce* ou, pour mieux dire, *tad,* employé toujours en parlant d'une chose présente, annonce suffisamment que le discours à la suite est direct, tel enfin, que le singe Hanoûmat doit le répéter dans les termes de Sîtâ même, sans le modifier ou l'affaiblir en le mettant sous la forme indirecte.

Si la traduction italienne avait suivi les inspirations de son jugement, elle n'aurait pas tourné ainsi le çloka :

« Queste cose tu dei dire, o Hanumat, acciocchè l'inclito Rama venga a trarmi di qua viva; or vanne a colui che è signor della giustizia. »

Mais elle eut pensé que nous avons déjà vu plus d'une fois : *dharmam âptoum,* avec le verbe ou simple ou composé, dans le sens d'*officium implere, officio fungi, satisfaire à son devoir;* et, quittant les traces

du commentateur, elle eût traduit avec indépendance, comme nous l'avons fait de cette manière :

« Afin que mon glorieux époux se hâte de me sauver, tandis que je vis encore, il te faut, Hanoûmat, lui dire cette parole : « Accomplis ton devoir ! »

Dans le chapitre XXXVIII au 47e çloka, nous différons complètement, la traduction italienne et moi, pour le sens du premier vers. Le voici mot à mot et dans l'ordre :

Talium millia præstantissimorumque Rakshasarum.

Le verbe substantif est supprimé, comme à l'ordinaire : on peut donc le supposer, *ad libitum*, au temps et au mode, que demandent les circonstances et le mouvement actuel des idées.

C'est le Maroutide, qui parle ; Hanoûmat est dans l'exaltation de sa victoire, il vient de proclamer son grand nom, il s'est qualifié de l'épithète « *exterminateur des ennemis* : » il est donc naturel de voir ici un orgueilleux défi, qu'il jette aux Rakshasas, de mettre

un point d'exclamation à la fin du vers et de lui rendre au subjonctif son verbe sous-entendu ou supprimé :

Adsint talium millia præstantissimorumque Rakshasarum !

ou, comme nous avons dit nous-même en français, la personne du verbe changée de la troisième à la seconde :

« Accourez ici par milliers, Rakshasas, tels *qu'étaient ceux-ci,* et *vous,* les plus distingués *de l'espèce !* Sougrîva bientôt viendra, impatient de vous donner la mort à tous; et *vous le verrez* », non, comme dit la traduction italienne, « environné par mille kotis de singes, » — car l'hyperbole a plus de portée, de force et d'ampleur ; — mais « environné des rois simiens, héros vigoureux, dociles à ses commandements et par dix millions de milliers (1). »

(1) La traduction italienne dit : « Migliaia di miei pari e di più valenti Racsasi *che voi non siete, migliaia* di prodi scimi obbediscono agli ordini di Sugrîva ; verrà Sugrîva circondato da mille koti di que' scimi per la rovina di voi tutti. »

Khara signifie un *âne*, quand il est nom substantif; mais il veut dire *bouillant, vif, ardent*, s'il est adjectif, comme en ce premier hémistiche du second vers au çloka 19 du XXXIXe chapitre : « *rathaina kharayouktaina*, » il s'avance *dans un char traîné* par un bouillant attelage, et non pas tiré par des ânes, « *tirato da asini* ; » ce que, sans doute, la traduction italienne n'eût pas dit, si elle eût remarqué au premier vers du trentième çloka un mot, qui lève ici toute incertitude, *açwas*, d'où vient *equus* (1) des latins :

« Tout disparut, lisons-nous dans le texte, sous le coup d'Hanoûmat, l'aurige, le char et les *chevaux*. »

Nous allons tourner mot à mot dans une version le trente-et-unième distique, afin de ne pas mettre ici dans la reproduction plus de mots, qu'on n'en trouve dans l'original :

« Djamboumâlique occisus, famûlique ! » his verbis iratus.
Furore arsit magnâ vi præditus Râvana, audito venti filio.

(1) La sifflante palatale étant reproduite en grec et en latin par la lettre K ou Q.

Le discours est direct et le poète a soin de nous en avertir au moyen de l'adverbe ITI, *his verbis,* dont l'effet ordinaire est de guillemeter les mots, qui précèdent la particule.

Le participe AMARSHITAS, *iratus,* finit le premier vers et vient s'offrir immédiatement après les mots *his verbis* (1) : il est donc plus naturel de le construire avec le sujet du verbe sous-entendu, *exclamavit Hanoûmat,* et de terminer là cette phrase avec lui, que d'enjamber sur l'autre vers et d'aller inutilement lui chercher un accord avec le sujet de la phrase et du vers suivant, *in iram erupit Ravana,* où d'ailleurs ce participe *iratus* devient oiseux et fait même pléonasme.

Vâyousoûnos n'est pas un ablatif régi par le participe NIHATAS, *occisus :* il y a ici un génitif, régime du verbe *çroutvâ,* AYANT OUÏ, lequel demande au génitif le nom de la personne, qui fait entendre ou qui parle, comme le verbe *akouein* des Grecs.

La version de ce distique n'est donc pas

(1) « *Ityamarshitas.* »

dans ces mots de la traduction italienne :

« Vie più fremè d'ira e di cruccio il possente Râvano, quando udì sfracellato Djamboumâli e morti i Kinkari dal figlio del vento. »

Mais cette explication, que nous rapportons de notre sixième volume en regard de la sienne est fidèle, juste et littérale :

« Djamboumâli est tué comme *les* serviteurs ! » s'écria le singe irrité. A ces mots, envoyés jusqu'à ses oreilles par le fils du Vent, la colère du puissant monarque s'enflamma *d'une nouvelle fureur.* »

La traduction italienne a tourné de cette manière le dernier verset du XIIe chapitre :

« Disfatti in battaglia que' forti duci coi lor congiunti, il possente e prode scimio si rifuggì di nuovo in un batter d'occhio alla porta esterna, simile a Yama allor che distrugge le creature. »

Kshana veut dire, non seulement *une durée de quatre minutes, un moment*, sa plus ordinaire signification ; mais encore *l'état d'une personne, qui est sans occupa-*

tion (1). Aussi traduisons-nous par *vacatione factâ* le composé *krita-kshanas*, dont la traduction italienne pense avoir payé la valeur avec ces mots : *in un batter d'occhio.*

Que le singe ait mis plus ou moins de temps à regagner son arcade, c'est un détail oiseux, qui ne fait rien à la chose et ne sert point à la beauté de l'image. Sa force et sa grandeur sont dans ce *vacatione factâ*, où réside le juste rapport entre les repos après la juste similitude entre les actions : c'est même là toute sa raison d'être à ce grand tableau de la Mort, qui, n'ayant plus rien à faire dans le monde après l'anéantissement de toutes les créatures, s'asseoit, les bras croisés, sur le globe désert ; magnifique idée, à laquelle cette traduction, la nôtre, n'a guère ôté, ce nous semble, de toute sa majesté :

« Quand il eut immolé dans ce combat les cinq vaillants généraux des armées, eux et leurs parents, l'héroïque et vigoureux singe alla s'asseoir de nouveau sur la porte en arcade, comme la Mort, quand elle prend

(1) Voyez l'*Amara-kosha*, tome I, page 292, n° 7.

ses vacances après la fin de tous les êtres. »

Dans le chapitre XLII, à la fin du onzième verset, nous avons sauté distraitement sur un composé, qu'il s'agit de restituer ici, mais après un instant d'examen. C'est le groupe *tchalâtchalas*, où la traduction italienne voit ces deux mots : *mobilis* —*immobilis*, et qu'elle rend par ceux-ci : « tantôt il reste en place, tantôt il va et vient (1). »

Le premier des termes conjoints exprime, en effet, l'idée incontestable de mobilité; mais le second, outre qu'il veut dire *immobile*, peut encore signifier *une montagne* : nous avons donc à motiver ici notre choix entre l'un et l'autre sens.

D'abord, sans aucun intermédiaire, on lit devant le groupe *tchalâtchala* ces mots : « rapide comme la pensée, ou tel que le vent même. » Ensuite, le groupe commence un petit vers, que termine ce composé :

(1) On lit dans la traduction italienne : « Il forte scimio per iscansar quelle saette s'andava aggirando fra strale e strale per la via corsa dal vento, rapido come il vento ed il pensiero, or moventesi, ora stante ed ardentissimo alla battaglia. »

tchandavikramas (1) ; ou, traduit en français : « *d'un pas irrité ;* » mots, dont il n'est séparé que par un locatif à peu près vide (2). Enfin, il est, comme tout ce quatrain, sous la détermination du verbe prédominant *tchatchâra,* c'est-à-dire, *incedebat,* il s'avançait, *gradiebatur.*

Tout exclut donc ici du sens la station, le repos, l'immobilité : tout demande ici, au contraire, le sens explicite d'action, de mouvement, de vîtesse.

En résumé, nous voyons dans ce groupe une belle et grande similitude, sous forme de ce qu'on appelle en termes d'humanités une apposition. *Tchalâtchala* est une poétique comparaison du géant quadrumane avec une *montagne,* qui serait *douée* elle-même *du mouvement :* MOBILIS MONS, *tchalâtchala.*

Cela dit, nous allons tourner ici tout le verset :

« Le héros singe, évitant les dards, s'esquivait par les chemins fréquentés du vent

(1) *Tchanda* s'écrit avec l'N et le D cérébrales.

(2) *In pugnâ,* dans le combat.

et, rapide comme la pensée ou tel que Mâroute lui-même dans ce combat, il s'agitait d'un pas irrité au milieu des flèches, tel qu'on verrait voler une montagne *au sein des airs* (1). »

Dans le troisième vers du n° 12, la traduction italienne rapporte au singe Hanoûmat ces mots *menteque visuque* (1); nous les avons attribués à son jeune antagoniste, pour lequel nous sollicitaient l'ensemble des idées et la circonstance, où il s'agit de son ardeur, de sa fougue, de son emportement.

Ils viennent après *cùm vidisset*, dont Hanoûmat est le sujet; mais *Aksham* les en sépare, l'accusatif *Aksham*, qui rappelle et représente au besoin l'accusatif *irruentem* du vers précédent.

Nous saisissons l'occasion de répéter ici la manière, dont nous avons traduit la stance, non pas uniquement pour cette observation, qui n'a pas une extrême im-

(1) Page 306 de notre sixième volume.

(2) Avaikshya sau 'ksham manasâ tcha tchakshoushâ.

portance au fond, mais afin de restituer un mot, que nous avons oublié, comme la traduction italienne, mot des plus ordinaires, *suprenais*, déjà vu mille fois dans le Râmâyana et que nous avons passé, l'Italien et moi, pourrions-nous dire, à cause de cette raison. Mais non! je respecte même ces innocentes chevilles de notre vieux poète, car elles tiennent à la naïveté du faire, à la simplicité ingénue, au laisser-aller si naturel du travail antique.

« A la vue d'Aksha, qui, ardent au combat et son arc en main, s'acharnait sur lui de son âme, de ses yeux, de ses traits aigus et triomphants, il vint cette pensée au fils du Vent (1). »

Nous aurions quelque chose à noter dans le quatrain suivant; mais, comme cet examen n'est qu'un simple coup-d'œil, nous sautons par-dessus et nous arrivons de suite au numéro quatorze, où la traduction italienne, ce nous semble, n'a

(1) « Ma guardando coll' animo e coll' occhio il giovine Aksa; che coll' arco caro nelle battaglie e con saette acute l'assaliva, così pensò il figlio del Vento.

point rendu assez fidèlement le troisième vers, ni pénétré suffisamment le sens du quatrième.

Pour le bien saisir, il faut d'abord se placer dans la circonstance. Hanoûmat est blessé au front de plusieurs flèches, le sang inonde son visage, il s'est trouvé mal un instant, *kshanan ksharat* (1), mots, dont la traduction italienne donne à tort un autre sens. Dans une telle situation, n'est-il pas naturel que son présomptueux ennemi le croit à bout de résistance, *ad imum certaminis adductum* (2), comme aurait dit Valmiki, s'il avait rendu sa pensée en latin ?

Supposons que le maître ait voulu dicter à ses élèves cette phrase latine, qui réfléchit, comme à la surface d'un miroir, tous les traits du sanscrit :

Opus sane facit ille magnum,
Nâgis Yakshisque multis arduum,
Qui, dum fortitudine et pugnâ (3) crescit animus,
Putat (4) me ad imum certaminis adductum.

(1) Quatrième vers du huitième quatrain.
(2) *Samarâgramâsthitam.*
(3) Textuellement : *outsâha*, le travail ou l'action.
(4) Littéralement : *il me voit* (dans sa pensée), c'est-à-dire, *il me croit.*

A qui donnerait-on la première place dans cette petite composition? Est-ce à la traduction italienne, parce qu'elle a dit :

« Senza dubbio costui fa qui opre da valoroso, ardue a più Yaksi et Nâghi; ei mi guarda, mentre sto in punto di combattere, con animo bollente d'ardire e di prodezza? »

Est-ce à nous, parce que nous disons :

« Sans aucun doute, ce qu'il fait est grand et serait difficile à de nombreux Yakshas et Nâgas! Son âme, exaltée par cette lutte et par sa vaillance, me regarde comme acculé déjà au terme du combat? »

Au huitième çloka du chapitre XLIII, ces mots sont dans l'ordre même ceux du premier vers :

Aksha, rex juventutis, occisus, Durdharshaque ingenti
præditus robore;

mots, sous lesquels on lit cette version dans la traduction italienne : « En dernier lieu fut tué le jeune Aksha, invincible et fort (1) *ou* vaillant. »

(1) « ... ed ultimo fu spento il giovine Aksa invitto e forte. »

Dourdharsha veut dire en effet *qui est difficile à vaincre;* mais, comme il est accompagné de la copulative *tcha*, qui répond au *que* des latins, le poète eût sans doute répété cette conjonction avec l'adjectif suivant, si le mot *dourdharsha* n'était ici qu'une simple épithète : *invictusque ingentique præditus robore*, nous eût dit Valmîki. C'est donc autre chose : il y a là un nom propre! c'est *Dourdharsha à la grande force*, comme on l'a déjà nommé et qualifié dans les mêmes termes au XLIe chapitre, vers premier du çloka deuxième.

C'est ainsi qu'était nommé l'un des cinq généraux, à qui le singe Hanoûmat fit mordre la poussière dans un des combats précédents : c'est enfin une synecdoque, c'est-à-dire, le nom d'un seul pour la personne dénommée en même temps que pour tous ses compagnons.

Le onzième verset commence avec ces mots :

In te roboris confractio insidens;

que la traduction italienne rend ainsi : « A

toi est confié le soin de briser la vigueur *de celui-ci* (1). »

Le pronom, souligné par nous, manque tout à fait dans le texte. La proposition est universelle ici et n'en est que plus flatteuse :

En toi réside la destruction même de toute force.

Il faut écrire un point au bout de ce vers ; mais la traduction italienne jette là simplement une virgule : *afin que*, dit-elle. C'est bien la signification d'*yathâ*, comme c'est en latin le sens de la conjonction *ut*, employée isolément ; mais, quand elle est mise en regard des adverbes *sic* ou *ita*, elle indique une proposition relative, dont *sic* ou *ita* commence l'antécédente ; et c'est ici même le cas : *yathâ*..., *tathâ* ; c'est-à-dire, *ut*..., *sic* ou *ita*.

Ensuite, pour marquer une conclusion, ce n'est point *tathâ*, que l'on emploie ordinairement ; c'est *tasmât*, donc, *ideò*.

Enfin *samikshya* doit s'entendre ici de la vue physique et non de la vue morale ; non

(1) « A te è commesso il fiaccar la forza di colui. »

d'une pensée, non d'une considération intime, mais d'une chose, d'un spectacle, qui frappe les yeux.

Le sens du verset n'est donc pas celui que l'on trouve, au bas de cette page (1), dans la traduction italienne ; mais celui, que nous avons déjà présenté et que nous offrons encore dans cette version :

« En toi réside la destruction même de *toute* force *ennemie :* marche au combat ! exécute un fait d'armes tel, que, témoins de ta vigueur éminente, les âmes généreuses n'aient rien à blâmer en toi ! »

Dans le çloka treizième, nous convenons, la traduction italienne et moi, pour le sens du premier vers :

« Combats, dompteur de tes ennemis, combats dans ce duel avec les différentes armes. »

Mais elle dit pour le second :

«Dans une bataille, il faut combattre de

(1) « A te è commesso il fiaccar la forza di colui, sì che non ti vituperino i generosi ; onde tu guardando al tuo valor supremo, vanne alla battaglia e fa opra *degna di te.* »

toutes ses forces et chercher à obtenir la victoire (1). »

Il n'est pas de lutte, où naturellement il n'en soit ainsi; chacun veut en sortir à son avantage, être le plus fort et vaincre : l'idée serait donc naïve, si même elle n'était banale. Mais l'auteur a dit quelque chose de plus fin : il faut combattre ici, que tu le veuilles ou ne le veuilles pas ; on n'est pas maître ici de refuser le combat, il faut l'accepter malgré soi : car *avaçyam* ne signifie pas A FORZA, *de toutes ses forces*, mais *nécessairement*, c'est-à-dire, *fatalement*.

Necessariò pugnandum est, desiderandaque in prœlio victoria ;

ou, comme nous avons traduit :

« Cette lutte même est écrite dans la destinée, et le prix envié du combat, c'est la victoire ! »

Dans le XLIVe chapitre, le vaillant Indrajit enchaîne Hanoûmat avec la flèche de

(1) « Combatti...., che nella battaglia convien combattere a forza e cercare d' aver vittoria. »

Brahma et le singe tombe, incapable de faire un mouvement. Alors, tous les Démons chargent de liens Hanoûmat; et le Rakshasa vainqueur lui ôte son dard, « lien formidable, dont le noble singe ne connaissait pas un charme, qui pût le délivrer. »

Voilà ce que nous lisons dans le texte, à qui la traduction italienne fait dire : « sans que le singe parut s'apercevoir qu'il eût été délivré (1). »

Ce n'est pas le sens : on voit par les çlokas suivants qu'il s'agit là de paroles mystiques pour détruire l'effet d'une arme enchantée; et d'ailleurs voici le texte mis en latin dans toute sa concision : « *ignota simiorum elephanti liberatio.* »

Après ces derniers mots vient immédiatement un langage direct, qu'il est tout simple de rapporter au singe; mais que la traduction italienne met dans la bouche du peuple, malgré l'absence de toute indication exprimée ou même sous-entendue :

« *Allor,* dit-elle, *gridarono i Racsasi,*

(1) « Senza che lo scimio paresse accorgersi d'essere stato svincolato. »

Oh ! tu hai rèso inutile il tuo gran fatto ! »
N'est-il pas naturel ici que sa défaite arrache au singe ce cri douloureux : « C'est donc en vain que j'ai vaincu tant d'armées et tué l'héritier de la couronne, puisque....? »

« Nessun altro Racsaso, continue la traduction italienne, può trattare i teli divini. »

Cette explication est tout à fait arbitraire : qu'on en juge ! voici le texte mot à mot : « Rakshasis (1) *jaculati* nulla enim teli possibilis est fuga. »

Le vers suivant n'est pas traduit avec plus de respect ; « Maintenant que tu lui as retiré cette flèche de Brahma, il ne reste pas une autre flèche dans nos mains (2). » Qu'ont-ils donc à s'inquiéter ? Elle reste encore, cette flèche, aux mains du héros, qui l'avait si victorieusement décochée, qui l'a reprise et qui la tient par conséquent. La traduction italienne aura beau appuyer sur la préposition, qui est en composition

(1) Métonymie du pluriel pour le singulier : *Rakshasais*, au lieu de *Rakshasaina*.

(2) « Or che hai tolto via quel telo di Brahma, noi non abbiamo altro telo alle mani... »

avec le verbe, elle n'en fera jamais sortir pour ce mot *vihatoum* le sens d'*extraire* ou de *retirer*. Le participe *vihata* signifie dans toute l'extension du sens, que la préposition ajoute au verbe : *ayant porté coup, soit d'un côté, soit d'un autre;* ou, comme nous avons dit : « Où vint frapper la flèche de Brahma, nulle autre n'en peut détruire l'effet. »

Mais, voudra-t-on nous objecter, voici un pluriel ; donc, le discours n'a pas été dit par un seul ! A mon tour, je vous demande : Pourquoi Hanoûmat n'a-t-il pu s'écrier seul : « Nous voilà tombés dans un grand péril ! » C'est le pluriel de majesté, comme dirait un maître d'hébreu ; ou, si vous le préférez, Hanoûmat parle au pluriel, parce qu'il entraîne avec lui dans sa chûte Râma et toute son affaire.

Dans le dix-septième çloka du texte, c'est-à-dire le quatorzième du nouvel ordre, on lit : *âjnâm*, accusatif d'*âjnâ*. Ce mot veut dire *jussus* ou *præceptum;* il est rendu chez nous avec le sens implicite de *leçons* ou *d'enseignements*, eu égard à l'autorité

du maître sur l'élève, et parce que toutes les paroles de l'enseignant sont pour l'enseigné des *ordres* ou des *prescriptions*.

Après donc un nouvel examen des choses, nous persistons à maintenir l'ordre, que nous avons établi, et le sens, que nous avons embrassé. Enfin, pour mettre ici toutes les pièces du procès dans les mains de nos lecteurs, nous les prions d'écouter les témoignages, de lire ensemble ces deux traductions et de prononcer eux-mêmes le jugement :

« (1) Maltraité par les Rakshasas, accablé par une nuée de projectiles, Hanoûmat ne savait comment se dégager du lien, dont le trait *puissant* le tenait garrotté.

(1) « Posto che videro legato con quel telo il figlio del Vento, i Racsasi si diedero ad avvinghiarlo con legami di canape e di corteccie insieme avvolti. Ma allor che Indragit vide legato con quelle ritorte di corteccia il valoroso e forte scimio, disciolse l'orribile legame del telo, senza che lo scimio paresse accorgersi d'essere stato svincolato. *Allor gridarono i Racsasi :* Oh! tu hai reso inutile il tuo gran fatto; nessun altro Racsaso può trattare i teli divini; or che hai tolto via quel telo di Brahma, noi non abbiamo altro telo alle mani e ci troviamo in gran pericolo. Ma Hanumat travagliato da que' Racsasi e pervoso a furia di quelle non mostrò d'accorgersi ch' ei fosse disciolto da

» Quand le singe eut reconnu la puissance du trait *enchanté,* il songea que la grâce de Brahma lui avait donné un charme pour s'en délivrer : il récita donc la formule, que lui avait enseignée le père des créatures.

» Mais, tout doué qu'il fût de vigueur, le Mâroutide ne put même s'affranchir de cette flèche avec les chants mystiques, dont il devait la science à la faveur de Brahma.

« Hélas, s'écria-t-il, j'ai fait inutilement un grand exploit ! Il n'est pas de remède contre ce dard lancé par les Rakshasas ! Où vint frapper la flèche de Brahma, nulle autre n'en peut détruire l'effet : nous voilà tombés dans un grand péril ! »

» Quand ils virent le Mâroutide enchaîné par ce trait merveilleux, aussitôt les Rakshasas de l'attacher avec des cordes mul-

quel telo ; nè, bench' ei ne avesse la forza, pur cercava di liberarsene egli stesso con solenni carmi Brahmici, statigli dati per favore. Benchè lo scimio conoscesse la virtù di quel telo e il favor concessogli dal gran Genitore, e pensasse alla possanza che avea di liberarsi, pur si conformò a quell' ordine di Brahma. »

tipliées de chanvre et des liens faits du liber enroulé des grands végétaux.

» A l'aspect de ce héros, le plus vaillant des quadrumanes, lié fortement avec l'écorce des arbres, Indrajit lui ôta son dard, lien formidable, dont le noble *singe* ne connaissait pas un autre charme, qui pût le délivrer.

Au XLVIIe chapitre, il est un mot sur l'application duquel nous différons, la traduction italienne et moi : c'est le nom substantif *bhrâtri*, d'où vient le *frater* des latins. On lit ce mot, un peu vague à la première vue, dans les çlokas 2 et 3, dont voici en latin une version assez fidèle :

Ego Sugrivæ jussu hùc adveni tuam in domum.
Rakshasarum Indra, simiorum Indra frater : « vale, » tibi dixit.
Matris audi jussum magnanimi Sugrivæ,
Justo ac utili conjunctum, aptumque, et hic et alibi convenientem.

Il nous semble voir dans ce mot *bhrâtri*, non un titre de parenté, mais une simple formule de politesse ; nous avons cru devoir

l'adresser au Démon Râvana lui-même, et nous lui avons dit par la bouche du singe messager :

« Je suis venu dans ton palais, suivant les ordres de Sougrîva. L'Indra des singes, ton frère, Indra des Rakshasas, te souhaite une bonne santé !

« Écoute les instructions, que m'a données le magnanime Sougrîva, ton frère ; paroles, où le juste se marie à l'utile, paroles séantes, convenables ici et partout ailleurs. »

N'est-ce pas une chose à noter ici que, dès une antiquité à tel point reculée derrière nous, les rois de l'Inde et du Gange aient déjà fait entrer dans le formulaire de l'étiquette observée d'un monarque à l'autre cette expression d'égalité, de paix et d'union implicites, dont les rois de l'Europe ont commencé d'échanger entre eux la politesse affectueuse, quand leur adoption dans la grande famille chrétienne les eût rendus frères l'un de l'autre en Jésus-Christ ?

Mais la traduction italienne, appliquant ce titre au singe Hanoûmat, fait dire à l'en-

voyé de Sougrîva : « Le roi des singes, mon frère, t'envoie par ma bouche un salut ! » Ce déplacement du mot change l'aspect de l'idée entièrement. Ce n'est plus alors une simple formule de bienséance, c'est un vrai titre de parenté ; le terme ne comporte plus une fraternité de pure affection ; il constate une fraternité de la chair et du sang.

Puisqu'il en est ainsi, de qui la traduction italienne a-t-elle appris que les deux singes Hanoûmat et Sougrîva étaient frères utérins ? car Indra étant le père de l'un et l'autre étant le fils du Vent, ils ne pouvaient tirer que d'une mère commune ce lien mutuel de parenté.

Si la traduction italienne rejette ce *lapsus vitanti* sur le scholiaste, j'adresse au commentateur la même demande : « Êtes-vous bien sûr qu'ils étaient frères ? D'où en tirez-vous la preuve ? »

Mais ce qui me donnerait à penser qu'il n'a pas dans ses mains une pièce authentique de cette généalogie, c'est que la traduction italienne a rendu le mot *bhrâtri* dans le deuxième çloka seulement et qu'elle

en a fait dans le troisième une judicieuse réticence (1).

Dans le vingt-troisième distique, la traduction italienne rend ainsi le second vers : « Tu as ravi Sîtâ, et tu n'as pas vu que c'était emporter chez toi un serpent à cinq têtes (2) ! »

En effet, *bhoghinî* est le féminin de *bhogin,* un *serpent;* mais ce mot veut dire aussi *l'épouse ou la concubine d'un roi.*

Pantchâsya, comme adjectif, signifie *qui a cinq têtes* ou *cinq gueules,* et, comme nom substantif, un *lion,* suivant *le Trésor immortel* (3) des mots poétiques.

Un serpent à cinq têtes n'existe pas dans la nature ; mais nous en avons déjà vu dans les métaphores du Râmâyana ; par exemple, quand Râma s'indigne contre l'audacieux corbeau, qui ose attaquer sa femme à la

(1) « Io venni in questa tua sede per ordine di Sugriva; il re de' scimi mio fratello ti manda salute, o re de' Racsasi. Ascolta ora gli avvisi del magnanimo Sugriva, giusti e convenevoli, opportuni quaggiù e nell' altra vita. »

(2) «.... e tu che l'hai rapita, non t'avvedi che hai fatto come colui che togliesse una serpe pentacefala. »

(3) L'Amara-kosha.

portée de son bras, « serpent à cinq têtes. » Là, je comprends l'image : en effet, un long bras, surmonté d'une main avec les cinq doigts, figure assez bien un serpent à cinq têtes.

Mais Râma parlait au figuré, non dans le sens propre et naturel : c'est la seule raison, qui nous empêche de nous ranger à l'opinion de notre compétiteur, sans la repousser néanmoins. On peut adopter soit l'explication de la traduction italienne, soit la nôtre (1), soit même toutes les deux, si l'on veut : grammaire et lexique sont également pour l'une ou pour l'autre; c'est affaire de goût simplement.

Nous dirons à peu près la même chose du vingt-sixième çloka, dont voici d'abord en latin une version littérale :

Quam noscis tu : « En Sita ! » dicens, illa stat formosa :
Kâlarâtrim autem hanc scias omnium *esse*, qui Lankam inhabitant !

(1) « Quand tu enlevas cette femme pour ta concubine royale, comment n'as-tu pas senti que tu prenais une lionne *pour te dévorer.* »

La traduction italienne dit :

« Colei che tu credi Sita, non ne ha qui che la forma; sappi che colei è l'ultima Notte struggitrice di tutti gli abitator di Lanka. »

Il nous semble que si notre poète avait eu l'idée, que lui prête ici la traduction italienne, ce n'est pas *roûpini* seulement, qu'il aurait dit, mais *Sitâroûpini* ou *tatroûpini*, c'est-à-dire, *Sitæ*, ou simplement, *illius formam habens.*

Ce langage direct chez nous : « Voici donc Sîtâ? » est dans le mouvement littéral des idées, et reproduit mieux sans doute le *Sitaiti* du poète.

Nous avons dit ce qu'était Kâlarâtrî dans une note et nous avons mis seul à part dans notre version le nom de cette formidable Déesse : agir tout à rebours, n'est-ce pas un peu trop moderniser le style? C'est expliquer une chose aux lecteurs de nos jours; ce n'est plus faire parler sur la scène antique les personnages d'une époque et d'un culte : ce qui a l'air d'une scholie ne semble-t-il pas entre eux chose inutile, étrange ou déplacée?

Ainsi, nous continuons à dire, non pas à l'encontre, mais à côté de la traduction italienne :

« Cette femme, qui se tient ici charmante et de laquelle tu dis : « *Voilà donc* Sîtâ ! » sache que c'est Kâlarâtrî elle-même pour tous les habitants de Lankâ ! »

La traduction italienne rend ainsi le vingt-septième çloka du chapitre XLVII : « Quella possenza e quello stato che tu ottenesti col lungo tuo ascetismo, Rama è atto a distruggerli e *tutto ciò ancora che ti fa corteggio o difesa.* »

Pour justifier sa version, il faudrait que le groupe, d'où elle a tiré les mots, que nous avons imprimés en lettres italiques, fût, ce nous semble, terminé par la désinence caractéristique de l'accusatif, comme régime direct du verbe actif, *nâçayitoum ;* mais il est au nominatif, placé, sans aucun intermédiaire, côte à côte du nominatif *çaktas,* s'accordant au commencement du vers avec le nominatif *Râmas,* sujet de la proposition ; et, pour mettre la chose avec une entière évidence sous les yeux des lecteurs,

qui ne savent pas le sanscrit, voici la traduction littérale du çloka en latin et dans l'ordre essentiel des mots :

Illam, quæ tibi devotionis amplitudine fuit adepta felicitatum gaza,
Rama destruere potens (est) cum sulmet ipsius amplexu loricæ!

Ainsi, il n'y a rien qui nous empêche de maintenir hautement, à l'encontre de la traduction italienne, cette version, en tant qu'elle est exacte, juste et conforme au texte lui-même :

« Cette mer de félicités, *où tu nages*, et que tu as conquise par l'ampleur de tes macérations, Râma, embrassé de sa cuirasse, a toute la force qu'il faut pour la détruire. »

Dans le XLIXe chapitre, au milieu des conjurations, qu'elle adresse au feu, Sîtâ parle d'un personnage, que le poète a cru sans doute inutile de nommer, il est indiqué par ces mots simplement : « *sa dharmâtmâ.* »

Quel est donc ici l'être animé, à qui la

vertu de Sîtâ est connue et par qui, sinon pour qui, elle conjure le feu?

Mais d'abord il est évident que le poète sous la double expression de *vrittam*,.... et de *satbhâva*, entend la conduite observée par l'épouse au milieu des séductions et des périls de sa condition présente.

Quelle est, dis-je, cette personne désignée par les mots *sa dharmâtmâ* ou *le devoir*, pour ainsi dire, *incarné?* C'est Râma, nous répond l'italien, et je traduis en conséquence : « *Il pio, mio sposo,..* »

Mais, objectons-nous, Râma est éloigné; Râma ne sait pas même en quel pays le ravisseur a conduit sa victime? La première question de Râma au singe Hanoûmat revenu de sa mission est cette demande : « Quel est à mon égard la conduite de cette reine (1) ? » Donc, il ne connaît pas encore la fidélité conjugale de Sîtâ captive. Il en doutera même, car, une fois reconquise, il doit exiger qu'elle se justifie par l'ordalie et qu'elle prouve elle-même sa pureté, en subissant l'épreuve terrible du feu.

Celui, à qui la conduite irréprochable de Sîtâ est mieux connue et qui peut l'attester,

car il a vu de ses yeux, car il a entendu; car il fut acteur et témoin, c'est Hanoûmat, qui, invisible à Sîtâ, encore inconnu d'elle et caché dans l'épaisseur d'un feuillage, a vu avec quelle indignation elle a repoussé l'amour coupable de son impur tyran, avec quelle fermeté elle a résisté aux violences des Rakshasîs, qui menaçaient avec emportement de la mettre en pièces et de la manger sans pitié, si elle ne consentait à partager la couche de leur impudique souverain, avec quelle sainteté même elle a, dans son malheur, conservé toute sa foi en Râma, toutes ses espérances et tout son chaste amour!

C'est Hanoûmat, qui d'ailleurs est nommé ou clairement désigné dans le çloka précédent; c'est Hanoûmat, répétons-nous, et ce n'est pas sans réflexion ni jugement que nous avons traduit ainsi :

« S'il a vu, ce *quadrumane* à l'âme juste, que ma conduite est sage et que mon cœur suit le chemin de la vertu; fen, sois bon pour Hanoûmat! »

Dans le chapitre LIX, une phrase concise,

serrée, elliptique commence le discours du vieux Djâmbavat. Si l'on veut bien en chercher le commentaire dans les çlokas suivants, on verra que cette pensée, dont il parle : *aïshâ bouddhis* (1), est celle-là même, qui a dicté les instructions des singes.

Le sens n'a donc pas été rendu avec justesse dans ces mots de la traduction italienne : « Ce que tu dis, ô généreux et vaillant, n'est pas un très-bon conseil (2) ! »

Après un nouveau regard fixé avec une studieuse attention sur les mots sanscrits, nous affirmons que leur sens net, bien lié, juste, complet, se trouve dans cette version même :

« Ce que tu dis, héros aux longs bras, n'est pas du tout la pensée de ceux *qui nous ont envoyés*, prince à la grande sagesse. »

Dans le troisième distique, la traduction italienne a rendu le premier vers comme

(1) Çloka 1, second vers.

(2) « Non è ottimo consiglio quel che tu parli, o generoso e forte. »

nous ; mais, pour le second, elle se trompe sur le sens du mot le plus essentiel : « Comment, dit-elle, après qu'il nous a fait connaître sa haute origine, le sublime Raghouide pourra-t-il voir avec plaisir que nous ayons reconquis Sîtâ (1) ? »

Vyapadiçat veut dire *énonçant une chose avec fausseté*. Prenez le texte et voyez ! Les mots et même le mouvement de la pensée ne sont-ils pas reproduits avec justesse dans cette version, où le texte est serré de plus près que dans celle du premier jet, page 8 du présent volume?

« Comment pourrait-il vouloir que Sîtâ fût reconquise par nous? *S'il en était ainsi*, le Raghouide, ce roi le plus grand des rois, il aurait donc menti, quand il s'est dit à nous d'une illustre famille ! »

Dans le distique suivant, Djâmbavat, continuant à parler, dit *le roi*, simplement, ou *râdjâ*. Ce n'est point Râma, lui, qu'il

(1) Come mai si contenterà il Raghuide sovrano, che sia stata da noi conquistata Sita, avendoci pur egli manifestata l'alta sua stirpe? »

vient de qualifier dans le çloka précédent avec ces mots « *roi des rois*. Ensuite, *le roi a promis*, dit-il. Ce ne peut donc être ce Râma, qui n'avait rien à promettre dans une affaire, où la gent simienne n'était pas intéressée directement. Si le singe, parlant à des singes, dit *le roi*, il est probable qu'il entend celui de leur espèce, le roi Sougrîva indubitablement, qui s'est engagé devant son peuple envers son allié Râma dans une chose, qui est entièrement la chose de Râma. Ainsi, la traduction italienne est dans l'erreur, quand elle dit : « Posciachè quell' suo regale protestò in presenza di tutti i suoi più cospicui di voler riacquistar Sita egli stesso, come sosterrà egli che sia resa vana la sua parola ? »

Et nous sommes dans la vérité, quand nous disons : « Après que *notre* monarque s'est engagé lui-même, en face de tous les principaux des singes, à faire de sa personne la conquête de Sitâ, comment pourrait-il abjurer sa promesse ? »

Dans le çloka, qui vient à la suite, notre émule, s'il veut bien nous permettre de nous

dire le sien, rend ainsi le premier vers : « Noi dopo aver fatto una grand' opra, non n'otterremo alcuna lode. » C'est bien l'idée, si l'on veut; mais ce n'est point la lettre, dont l'expression est ici mot à mot dans cette phrase, la nôtre : « Cette grande chose mise à fin ne lui donnerait aucune satisfaction. »

Nous enjambons plusieurs chapitres et nous arrivons en courant au LXVIIIe.

Voici, trait pour trait, sans ajouter, sans ôter, sans déranger un seul mot, la ressemblance au naturel de son trente-huitième distique; image prise, comme avec le plâtre du latin, appliqué sur les formes vives du visage sanscrit :

> Invita sum tunc, heros, tacta corpore à Rakshasâ;
> Hic ego cur faciam, in tempore non oppressa *ou* constricta?

Tout semble ici facile ; il n'y a rien dans la phrase, qui puisse embarrasser ; cependant voici la version, qui nous est donnée par la traduction italienne :

« Un jour, ô vaillant, n'étant pas libre de

ma personne, je fus, il est vrai, touchée avec son corps par un *Démon* Rakshasa; mais que pouvais-je faire alors, contrainte par mon destin (1) ? »

Le sens du second vers, c'est évident, n'a pas été bien saisi.

Le texte ne dit pas : « que pouvais-je faire? » il dit expressément : « dois-je faire? » le verbe ne comme pas le prétérit; il rend le sens clair et net du futur : *harishyâmi*, dit-il, *je ferai*; et, bien loin d'ajouter à la signification du passé avec le choix de l'adverbe, notre poète n'écrit pas *allora*, comme l'italien, *au temps d'alors*; il dit : *hic*, le *atrâ* du sanscrit, *au temps où nous sommes*.

Enfin, le mot *kim* est ici l'adverbe interrogatif *cur*, et non pas le neutre du pronom *quid* ou *quale*.

Le mot, qui, apparaît-il, a fait tomber dans son erreur la traduction italienne, c'est *kâlaina*, qu'elle a pris, voyons-nous bien, pour l'instrumental du nom substantif *kâla*, tandis que ce mot est tout simplement

(1) « Un dì, o prode, non essendo io libera di me, fui così toccata da un Racsaso col suo corpo; ma che poteva io fare allora circa del mio destino? »

au locatif, *kâlai*, joint à la particule négative *na;* c'est donc à dire, non pas *tempore*, mais *in tempore non.*

Sîtâ doit-elle faire maintenant que rien ne l'y force ce qu'autrefois elle ne fut pas la maîtresse d'empêcher?

C'est là tout le sens; et c'est là tout ce que nous avons dit nous-mêmes à la page 49, comme on voit dans l'extrait, que nous en rapportons immédiatement ci-dessous pour terme de comparaison :

« Héros, mon corps, il est vrai, a touché le corps du Rakshasa; mais je n'étais pas maîtresse *de l'empêcher*: dois-je faire *volontairement* une chose toute semblable à cette heure, que la nécessité ne m'y contraint pas? »

Nous revenons un moment sur nos pas, car nous avions sauté sur le chapitre LXIV, ayant d'abord jugé inutile de critiquer le sens donné aux çlokas 16 et 17, parce que la traduction italienne n'est pas sûre, avoue-t-elle, de son explication et rejette la faute, si faute il y a, dit-elle, sur le compte du scholiaste. Mais l'erreur est tellement grave,

que nous devons la relever ici pour l'édification de nos lecteurs et démontrer au commentateur lui-même que son interprétation n'est aucunement acceptable.

Voici, pour commencer, les deux çlokas tournés dans ce latin, auquel nous demandons souvent assistance, parce que d'abord il nous permet de présenter les termes sans trop les déplacer; ensuite, parce qu'ayant, comme le sanscrit, ce don précieux d'exprimer les rapports des mots au moyen de leurs désinences, il nous débarrasse de toutes ces prépositions, relatifs, conjonctions ou démonstratifs, lourd et tardif équipage, au prix duquel notre langue achète un peu chèrement quelquefois sa transparente limpidité.

Ut omnes vestra me regant amplitudines, vos, qui regitis simiorum greges,
Sic agendum est: vestrarum ego servus amplitudinum.
Imperare potens ego, si rex verè juventutis;
Deest autem vos, quorum acta res, sequi.

Nous avons rendu les termes *bhavantas*, *bhavatsou*, par l'expression cicéronienne : *vestræ amplitudines*.

Maintenant voici quelle version la traduction italienne, guidée par le commentateur Lokanâtha, jette en regard de ces deux çlokas :

« Voi tutti, o prodi scimi, dovete adoperarvi a difendermi ; io a voi mi sottopongo. Benchè io erede del regno abbia autorità di commendare, io debbo non pertanto sottometterni a voi, che avete recato a fine un sì gran fatto. »

Il faut examiner ici membre à membre les différentes parties de cette version.

« Vous devez, dit-elle, vous employer à me défendre.....; » ceci d'abord est vague : contre qui vous défendre? et de quoi, s'il vous plaît? Contre le roi Sougrîva, entrevois-je d'un peu loin, et parce que vous avez laissé ravager son Bois-du-miel! Mais votre excuse, si toutefois c'en est une, vous accuse et ne vous justifie pas: « io mi sottopongo a voi. » Quel général oserait couvrir sa responsabilité d'une telle défense : « J'ai cru devoir me subalterniser à mon armée? »

Raksh signifie bien *défendre;* mais il veut dire aussi *gouverner, régir:* nous l'avons

traduit, et ce n'était pas sortir radicalement du sens, par *être la règle de quelqu'un.*

Ensuite, nous voyons dans les mots *paravân ahan* une simple expression de politesse, correspondante à cette formule, si fréquemment usitée à la fin de nos lettres, avant la signature : *votre humble, votre obéissant, votre dévoué serviteur.*

« Quoique je sois l'héritier de la couronne, » ajoute la traduction italienne. Elle sort du texte, elle s'écarte ici de la lettre. En effet, on ne lit pas dans les mots: *quoique* ou *bien que;* mais *yadi,* c'est-à-dire, *si.*

Enfin, le scholiaste aurait dû sentir que le dernier vers du second distique est en d'autres termes une simple répétition du quinzième çloka; ce qui revient à dire : « Maintenant que vous avez bu du miel à satiété, continuons ce voyage; allons où Sougrîva nous attend. »

C'est à ce miel bu, que fait allusion ici le composé *kritakarmânas:* « votre affaire est faite ; » il vous convient maintenant de suivre...; le sens est même si clair, qu'il est a peine besoin d'ajouter: *moi* ou *votre chef.*

Pour justifier son explication, le commentateur est obligé de supposer que Valmîki a

fait ici une faute de grammaire. La supposition n'est-elle pas inconvenante? Il n'y a pas de solécisme dans le texte; mais il y a un barbarisme dans la manière, dont vous, commentateur, vous osez nous l'interpréter.

En résumé, ce discours est d'une exquise modestie; c'est là cette qualité si rare chez les rois, que tous les singes couvrent de leurs applaudissements; c'est elle seule, que nous avons dû prendre ici pour notre scholiaste, et c'est d'elle, que nous avons tiré les idées, qui nous ont fait et qui nous font dire encore:

« Vos excellences doivent agir de telle manière, illustres chefs, qu'elles soient ma règle; car je ne suis qu'un serviteur au milieu de vos excellences.

» Suis-je vraiment le prince héréditaire? En ce cas, j'aurais le pouvoir de commander; mais il vous convient de me suivre, puisque vous avez fait ici ce que vous aviez à faire.»

Le chapitre LXXV donne matière à plus d'une observation. Nîla, dit le texte (1),

(1) Çloka 1, premier vers.

assit le camp des singes *vidhivat,* en latin, *ex normâ,* que la traduction italienne a rendu avec ces mots : *suivant les ordres de Râma,* « conforme all' ordine di Râma. »

D'abord *vidhi* ne signifie pas *ordre*, mais *règle* ou *précepte ;* ensuite, on ne trouve ici dans l'original, ni le nom de Râma, ni rien même, qui en soit l'équivalent. Notre poète n'a donc pas voulu dire autre chose, si ce n'est qu'on disposa le camp *d'après les règles de l'art* ou *suivant les préceptes de la science* militaire.

La pensée du çloka sixième rappelle un peu ces concettis à la mode chez nos poètes du xve siècle : il y a bien un peu d'afféterie dans l'expression du sentiment; mais, quoi qu'il en soit d'elle, on n'en doit pas moins la rendre, si on veut peindre au naturel ; et cette version de la traduction italienne n'a pas reproduit ici la ressemblance avec assez d'exactitude :

« Il mio corpo è riarso dì e notte dalla fiamma del mio amore, alimentata, come da esca dal trovarmir diviso da Sita, e fatta tutta ardente dall' *acceso* pensier di lei.»

La couleur est là un peu trop effacée ; il y a dans le texte un coloris plus brillant ! il y a plus du bel-esprit, avouons-le, dans cette phrase enjolivée du poète, à qui nous avons essayé de conserver la recherche un peu maniérée de ses images dans cette version presque mot à mot :

« Le jour et la nuit, mon corps est brûlé par le feu de l'amour : ma séparation d'avec elle (1) est le bois de ce bûcher ; sa pensée en est la flamme dévorante. »

Dans le huitième çloka, nous sommes parfaitement d'accord, la traduction italienne et moi, pour cette explication du premier vers : « Vents, répandez votre haleine, soufflant du côté où est ma bien-aimée ! touchez-moi du souffle, qui l'a touchée ! »

Mais après viennent ces trois mots, que nous allons mettre en latin, sans déranger l'ordre établi du texte : *multum hoc amanti,* sous lesquels la traduction italienne écrit cette version : « Je désire cela *par-dessus toute chose* (2). »

(1) Sità.

(2) Questo io desidero sopra ogni altra cosa.

D'abord, ces derniers mots ne sont pas dans le poète : ensuite, que veut dire *cela?* Que désire-t-il? Est-ce le bonheur de sentir le souffle du vent, qui a effleuré le corps de Sîtâ? Non; mais « *de revoir sa dame chérie* (1); » mots, que la traduction a glissés par forme d'explication dans son texte en lettres italiques.

Le sens néanmoins était fort clair; il n'était pas besoin de mots auxiliaires pour élucider ce passage. Notre poète a voulu dire ce qu'il dit nettement : « L'impression du vent, qui a touché une maîtresse, est chose délicieuse pour un amant; ce plaisir même est suffisant pour soutenir la vie dans l'absence ou la séparation; » — « e sol per questo io ancor posso sostener la vita. »

Pardon! le texte ne dit pas *je puis,* à la première personne du verbe actif, *çakyâmi*, mais ÇAKYAM, sous-entendu ASTI, *il est possible;* et, comme il n'a pas joint le pronom *mihi* dans le voisinage du participe *amanti,* il suit de là que le poète veut donner à sa

(1) « .... *rivedere, io dico, la mia donna.* »

proposition un sens complexe de généralité, et qu'on ne peut sans affaiblir ou changer entièrement sa pensée, la ramener du général au particulier.

Ainsi, notre version est exacte et nous la répétons, en donnant pour comparaison au bas de cette page le texte même de la traduction italienne (1) :

« Vent, répands sur moi ton haleine, soufflant du côté, où est ma bien-aimée; touche-moi du souffle, qui l'a touchée! c'est une chose délicieuse pour un amant : avec cela, il est possible encore de vivre! »

Le dixième çloka débute avec ces mêmes trois mots, par lesquels a commencé le second vers du huitième. Mais, avant de rapporter ici la traduction italienne, il est bon que je lui prépose en latin une version exacte de tout ce distique dans l'ordre

(1) « Spira, o vento, colà, dove si trova la mia diletta, e toccatala *col tuo alito*, vieni quindi a toccar me pure; questo io desidero sopra ogni altra cosa, *rivedere, io dico, la mia donna*, e sol per questo io ancor posso sostener la vita. »

même de ses mots et sans déranger la coupe même de ses vers :

> Multum hoc amanti, neque hoc paulum scienti
> Quòd et ego et mea callipyx terram adhùc calcemus.

On voit que les idées sont mises là dans une liaison parfaite au moyen de cette conjonction *quòd,* l'YAT sanscrit, placée à l'ouverture du second vers, immédiatement après ce mot *scienti,* qui se trouve lui-même à la clôture du premier.

Voici maintenant de quelle manière avec une probité de français, sans doute, un peu trop scrupuleuse, nous avons rendu, ou plutôt nous rendons ici le distique :

« C'est beaucoup pour un amant, *oui!* ce n'est pas peu que de savoir que ma callipyge et moi nous foulons encore le sein de la terre! »

Les idées sont en pleine connexion; elles s'appellent, elles se joignent sans répugnance, elles se lient sans effort; mais, dans la traduction italienne, il n'en est pas comme dans le texte sanscrit, il y a visible incohérence : les idées se repoussent, elles

refusent de s'unir, et la dernière n'est pas homogène avec les premières :

« Je brûle tout entier de la revoir; je sais bien que ce n'est pas une chose légère, dit l'Italien, parce que moi et ma dame aux beaux lombes, nous sommes réduits tous deux à coucher sur la terre nue (1). »

Ce monosyllabe n'est pas dans le texte. De plus, *âçrîtoum* ne veut pas dire *être couché*, mais *aller, venir, marcher*. « Je suis heureux de savoir, c'est la pensée de Râma, que nous marchons encore l'un et l'autre sur la terre, » c'est-à-dire, que nous respirons, que nous vivons tous deux.

Le sens est clair; mais y eût-il obscurité, elle disparaît à côté du çloka suivant, où l'on en trouve un commentaire assez lumineux. « Je vis d'apprendre, nous dit l'époux de Sîtâ, que mon épouse vit encore. » C'est donc beaucoup pour lui, qui aime, et ce n'est pas certainement peu de chose; car,

(1) « .... me, che tutto ardo di rivederla e pur conosco non esser questa cosa leggiera; perocchè ed io e quella mia donna dai bei lombi siamo ridotti amendue a giacer sulla nuda terra. »

pour lui, cette nouvelle est maintenant la vie et le doute auparavant, c'était la mort!

Dans le chapitre LXXVII*, la traduction italienne a donné cette version du seizième çloka :

« Quel consiglio, che dopo aver prodotto diversi avvisi nel deliberar de' consiglieri, si riduce poi di nuovo ad unità *di sentenza*, è chiamato consiglio mezzano. »

Pourquoi *aboutit ensuite de nouveau...?* une délibération ne commence pas ordinairement par l'unanimité des opinions; car, si les conseillers étaient déjà tous d'accord sur la manière de juger la chose soumise à l'examen, il était inutile d'en agiter la question : il fallait alors, non délibérer, mais agir.

Ensuite, un conseil, où, plusieurs avis étant donnés, les opinants se rallient dans une salutaire unanimité, n'est pas une délibération moyenne; elle serait dite parfaite avec plus de raison, puisqu'au milieu des opinions différentes il s'en est trouvé une, qui fut jugée la meilleure et dans laquelle s'est opérée la fusion des sentiments divers.

Aussi, n'est-ce pas ce que le texte a dit, et nous avons été son fidèle interprète, quand nous en avons tourné ainsi les paroles :

« Le conseil, où, dans l'examen des sentiments, la décision, après maint avis donné, reste encore suspendue entre les opinions individuelles des ministres, est dit un conseil moyen. »

Le mot, qui a fait broncher ici la traduction italienne, c'est *aikatâ*, qu'elle rend par «unità *di sentenza,*» et qui ne veut pas dire l'*unité*, mais la qualité ou plutôt ici l'inconvénient d'être un par un, de tenir obstinément à son opinion personnelle, de rester chacun à part : en un mot, la séance moyenne du texte est une délibération, où tous les conseillers marchent isolés, et, s'il faut parler sanscrit en latin, *singulatim gradiuntur.*

Dans le çloka dix-septième, la traduction italienne donne à peu près comme nous trois hémistiches ; mais, sur le dernier, elle s'écarte de notre sens :

« Or voi, dit-elle, consiglieri egregi, deli-

berate con maturo consiglio ciò che sia da farsi, quello che voi giudicate più opportuno mandare ad effetto. »

Ce n'est point là tout à fait ce que nous dit le texte, dont nous donnerons encore la version en latin; car il n'est rien, d'où puisse mieux ressortir un assez juste aperçu de la phrase sanscrite aux yeux des étudiants peu avancés dans la carrière :

Quapropter benè consultam sapienter vos, consiliariorum optimi,
Rem aggrediamini; hæc sanè maximi res habetur momenti.

La traduction italienne n'a fait aucune attention à la particule *yat*; autrement, elle aurait senti que ce monosyllabe indique ici la mineure d'un syllogisme; ou, si l'on mettait le distique sous la forme d'un enthymème, cet hémistiche en serait l'antécédent :

C'est une chose très-importante;
Donc, il vous faut délibérer avec soin;

et, les deux termes renversés à la mode oratoire : « Il vous faut délibérer avec soin, car c'est une affaire de grande importance;

ou, si nous devons répéter ici la version, que nous avons donnée à la page 97 :

« Que vos excellences, les plus sages des ministres, examinent donc judicieusement cette affaire dans une bonne délibération ; car c'est une chose de la plus haute importance ! »

Dans le chapitre LXXIXe, il se trouve un mot, dont la détermination nous divise, la traduction italienne et moi. Voici d'abord ce distique en latin :

Illa clades horrenda, è simio præsertim,
Fortunati Rakshasarum Indræ urbis et gynœcei.

Nous voyons dans *Rakshasarum Indræ* une expression attirée au génitif par les génitifs mêmes *urbis et gynœcei*, tandis que la traduction italienne y voit un nom modifié comme eux au génitif par le mot *paribhava*.

En conséquence, elle a dit : « Egli è questo un horribile affronto, massime per parte d'uno scimio, fatto al possente re de' Racsasi, alla città ed al gineceo. »

Paribhava signifie *mépris* ou *dédain, ravage* ou *destruction*. L'*affronto* de l'italien

est trop faible, car il s'agit de toute une ville incendiée et d'un merveilleux palais détruit.

Nous avons dit à l'encontre: « C'est une chose épouvantable qu'on ait détruit, — et surtout un vil singe,—le gynœcée de l'Indra fortuné des Rakshasas et sa ville capitale. »

Que l'on adopte, ou le sens de la traduction italienne, ou notre explication, le dictionnaire et la grammaire n'ont rien à dire; c'est le goût, qui en est ici le seul juge.

Mais il est quelque chose de plus grave dans le çloka suivant.

Nivartishyâmi veut dire *je reviendrai;* et la traduction italienne rend ce mot par *je les repousserai, je les forcerai à retourner sur leurs pas;* elle a supposé que ce verbe était à la forme causale; elle est dans l'erreur. Si notre poète avait eu l'idée, qu'on lui prête ici, il eût écrit, non pas *nivartishyâmi*, mais *nivartayishyâmi*. Il n'a donc pas voulu dire ce que dit la traduction italienne :

« Correndo in questo punto addosso a que' scimi, li forzerò ben io a retrocedere;»

mais ce que l'on voit dans ce calque en latin :

Illo quidem momento, similis ego necatis redibo.

ou ce que nous avons dit nous-mêmes : «*Je pars et* je reviens dans cette heure même, couvert du sang des quadrumanes immolés.»

Il est échappé des inadvertances au traducteur italien, comme à nous, en recopiant son manuscrit; et, comme nous lui devons heureusement de pouvoir amender les nôtres dans cette révision, de même il nous devra, s'il lui plaît, de réparer, dans une seconde édition de ses travaux honorables, celles qu'il voudra bien nous permettre de lui signaler.

Là, sa traduction oublie un (1), deux (2), ou trois mots (3) ; ici, elle passe en courant cet hémistiche : « Allez donc à votre

(1) Chapitre XXXVI, çloka 5 et 6.

(2) Chapitre XLVII, çloka 11. —Chapitre LVI, çloka 118. — Chapitre LXVIII, çloka 15. — Chapitre LXXII, çloka 13.

(3) Chapitre XLIII, stance 6.

aise (1) ! » Ailleurs, elle perd dans son chemin un çloka tout entier (2).

Auparavant, elle avait supprimé une expression, qui n'est pas d'une extrême difficulté, mais qui n'est pas non plus sans importance. Nous avons dit supprimé, car elle manque à deux endroits en deux chapitres différents (3). On ne peut donc supposer oubli, mais dessein. C'est le groupe *goshpadahritas*, qui veut dire : *hoc.... ut vaccæ vestigium habens*. Pourquoi la traduction italienne, n'a-t-elle point osé dire, à la manière de son poète : « C'est moi, qui regardai cette largeur de la mer aux ondes salées comme l'étroit espace, où la génisse en passant laisse imprimé son pied (4) ? » Pourquoi ce petit bouquet de mots est-il repoussé de sa version ? Est-ce qu'il présente une image basse ou vulgaire ? Non ! la comparaison est seulement naïve ; mais la naïveté fut toujours et partout un précieux

(1) *Tchhandaina gamyatân*, chapitre LXIV, çloka 12.
(2) Chapitre LXVI, çloka 8.
(3) Chapitre XXXI, stance 62 et chapitre XXXIII, çloka 23.
(4) Page 232 de notre sixième volume.

cachet de l'antiquité, plus près que nous de la nature, d'où nous éloigne à regret une civilisation de plus en plus raffinée.

Dans le chapitre XXVI, autre inadvertance.

La traduction italienne, trompée sans doute au premier coup-d'œil par le présent du subjonctif *nuntiet*, au lieu du plus-que-parfait, en vertu de cette figure d'hypallage, si fréquente chez notre poète, a cru voir l'interrogatif *kas* dans le relatif *yas*, puisqu'elle rend ainsi le second et le premier vers des çlokas 34 et 35 :

« Chi mai potrà, andando a Râma, annunziargli che io fui rapita? Il sovrano degli avoltoi fu esso pure atterrato da Râvano in battaglia. »

La phrase interrogative du traducteur italien peut bien être, si l'on veut, une conséquence à tirer des propositions mises en relation au moyen du pronom conjonctif *yas;* mais elle n'est pas du tout la version du premier vers, dont la nôtre, qu'il faut rapporter ici pour lumière, est, j'ose le dire, une expression juste ou littérale :

« Si Râvana ne l'eût immolé dans un

combat, le roi des vautours fût allé porter lui-même de mes nouvelles à Râma et lui dire : « Elle est enlevée ! »

Mais arrêtons-nous là : nous avons peut-être conduit assez loin notre examen ; peut-être n'était-ce pas à nous de le faire : peut-être aussi l'avons-nous déjà poussé trop avant. Nous en serions fâché, si, par un sentiment contraire à celui même, qui nous inspirait ici, M. Gorresio devait y trouver un seul mot, dont il pût se dire un peu vivement blessé.

Le travail, que nous avons tenté pour sa version, il aurait pu lui-même s'en donner la peine sur notre sixième volume, si, fort heureusement pour nous, il n'avait jugé notre œuvre assez peu digne de son attention. S'il nous avait lu, qu'aurait-il pu nous arriver ? Sa critique, assurément fondée sur quelques détails, eût inspiré au public des préventions, sans doute, injustes pour la masse de l'œuvre, mais qui peut-être eussent paru suffisantes pour étouffer la traduction française avant sa complète formation.

Nous protestons de toutes nos forces contre toutes les idées semblables, que ce travail de nous, pris dans un faux sens, pourrait suggérer à l'égard de la traduction italienne. Certes ! j'estime, je loue hautement, j'honore ce grand et beau monument ! Si notre version eut jusque-là sur elle, — est-ce une illusion de notre vanité? — quelque supériorité générale de sens et d'interprétation, n'est-ce pas naturellement à sa postériorité en date, que nous devons presque entièrement ce précieux avantage ?

Nous lui devrons plus encore dans les résultats de cette révision ; car elle nous a fait sentir comme il est facile de glisser dans ce terrain, sur lequel nous appuyons notre pied. Elle nous aura enseigné à traduire avec plus de lenteur ; elle nous aura même appris à nous défier plus de nous-mêmes. Nous avons enfin compris, — ce que l'expérience seule pouvait nous démontrer, — combien dans une étude encore si jeune en notre vieille Europe, combien dans une langue, si peu cultivée en France et dont nous ne parlons jamais que seuls à nous-mêmes, combien, dis-je, il est aisé de

se tromper une ou deux fois le jour en des choses plus que simples, toutes naturelles, bien faciles, déjà vues cent fois, où très-souvent même il n'y a pas une autre difficulté que la distraction et la pétulance de l'esprit.

Aussi, nous proposons-nous dans les prochains volumes, où nous allons devancer encore la traduction italienne, de tenir fixée étroitement sur la lettre du texte une attention sans relâche, d'y consacrer un soin des plus minutieux et de soumettre, s'il est besoin, tous nos manuscrits avant l'impression au contrôle de ce mot à mot scolastique, comme à l'éprouvette de cette analyse grammaticale, usitée dans les classes élémentaires de nos colléges.

Un grand inconvénient pour le traducteur italien, — avec plus de raison, en est-ce un pour nous! — c'est l'isolement. Qui nous empêche de joindre amicalement nos mains par-dessus les Alpes? Nos œuvres ne sont point une rivalité, c'est, ne veuillez pas repousser le mot, c'est une simple fraternité. S'il me survenait çà ou là quelque chose d'obscur, une difficulté, un doute, que

M. Gorresio me permette de réclamer ses conseils ; je serais heureux et fier à mon tour d'être moi-même consulté par lui.

De nos deux ouvrages comparés l'un avec l'autre, il doit résulter pour lui comme pour nous un sentiment de satisfaction; car nous aurons appris dans ce parallèle que nous sommes tous deux à peu près sûrs de nos traductions. Nous avons pu glisser dans quelques inadvertances ; mais quel ouvrage de l'homme n'est pas soumis à l'imperfection ? La science du moins n'était pas là en cause ; le seul coupable fut la distraction ou la promptitude.

Certes! à l'époque, où le soleil des lettres commençait à se dégager des ténèbres du moyen-âge, les esprits, qui furent les premiers éclairés de ses rayons, ont essayé, en traduisant les chefs-d'œuvre latins et grecs, d'initier leurs contemporains au goût et à la connaissance de l'antiquité. Mais en quelles fautes plus nombreuses, plus graves, plus fondamentales, n'ont-ils pas dû tomber dans ce travail exécuté par eux sur des manuscrits, où les mots n'étaient pas divisés, sur des copies, où les ponctuations n'étaient pas

marquées, en des siècles, où la plupart d'entre elles n'étaient pas même inventées! Leurs chancelantes versions furent sans aucun doute ce que ne sont pas les nôtres d'une marche plus ferme, plus droite, plus assurée; car nos deux traductions, nous pouvons le dire ici, M. Gorresio et nous, avec une pleine confiance, ne sont-elles pas comme la preuve arithmétique l'une de l'autre?

Nos langues sont différentes; nous marchons d'un pas à peu près égal; nous devons arriver presque en même temps sur la cîme escarpée de la montagne : qu'il s'y repose à la place, qu'il lui plaira de choisir! nous serons, nous! content de celle, qu'il voudra bien nous laisser à côté de lui!

MEAUX, 9 mars 1857.

RAMAYANA

POÈME SANSCRIT

DE

VALMIKI.

LVII.

Après qu'il eut raconté de cette manière toutes ces choses, Hanoûmat, le fils du Vent, prit de nouveau la parole dans le plus beau langage : 1.

« La victoire de Râma, le zèle de Sougrîva et ma grande natation aérienne pour aller vers la chaste Sîtâ, ont porté des fruits. 2.

» Telles que sont les œuvres de cette noble dame, sa pénitence peut sauver les mondes, chefs des singes, ou les brûler même dans sa colère. 3.

» La puissance de Râvana, ce grand monarque des Rakshasas, est infinie de toute manière, puisqu'il a touché cette femme vertueuse et que son corps n'est point éclaté en cent morceaux !

» La flamme du feu, touchée avec la main, ne ferait pas elle-même ce que peut faire la fille du roi Djanaka, quand son âme est émue de colère. 4—5.

» Au milieu d'un bocage, planté d'açokas, propriété du monarque à l'âme cruelle, Sîtâ dans une profonde douleur est assise au pied d'un çinçapâ. 6.

» Environnée de Rakshasîs, cette dame charmante est accablée sous le poids du chagrin, et cependant c'est une fille des rois et la plus chaste des femmes qui gardent saintement la foi du mariage ! 7.

» Dévouée à son époux, elle suit de toute son âme son penchant vers Râma ; elle n'a d'autre pensée que Râma, comme Indra est pour la fille de Poulama l'objet de toutes ses pensées. 8.

» En effet, couverte d'un seul vêtement et souillée de poussière, les membres consumés par le feu des soucis, elle n'a de joie que dans le bonheur de son époux ! 9.

» Au milieu des Rakshasîs mêmes, je ramenai la confiance dans le cœur de cette femme aux yeux tels, pour ainsi dire, que ceux du faon de

la gazelle, aux cheveux noués d'une seule tresse, *comme les veuves,* environnée dans ce bocage délicieux par des Rakshasis difformes, en butte à leurs menaces, infortunée *captive,* affermie dans la résolution de mourir, n'ayant pour couche que la terre, les membres sans couleur comme un étang de lotus à l'arrivée des neiges, l'âme détournée avec horreur de *l'impie* Râvana et toute absorbée dans la pensée de son époux. 10—11—12.

» J'eus un entretien avec elle, je l'instruisis des choses dans la vérité. Apprenant que Râma s'était uni par une alliance avec Sougrîva, elle en fut ravie de joie, cette magnanime dame, qui, malgré ses douleurs, ne s'écarte pas de ses vœux, de sa résolution, de sa rare piété conjugale. » Tel parlait Hanoûmat. 13—14.

» C'est donc ainsi que la noble Sîtâ gît ensevelie dans le chagrin. Décidons maintenant tout ce qui est à faire dans la conjoncture. » 15.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le cinquante-septième chapitre,
Intitulé :
ÉLOGE DE SITA.

LVIII.

Après qu'il eut ouï son discours : « Puisque la chose est ainsi et qu'on vous l'a racontée comme elle est arrivée, dit le fils de Bâli à tous ses compagnons, à Djâmbavat, le plus distingué d'entre eux, et au singe Hanoûmat, quel autre parmi vous a besoin de voir la Vidéhaine, fille du roi *Djanaka?* 1—2.

» Moi, fussé-je même sans aide, je suis capable de renverser dans un instant cette Lankâ, avec son peuple de Rakshasas, et d'exterminer le noctivague Râvana : combien plus, si j'étais accompagné de toutes vos grandeurs aux âmes parfaites, aux bonds vigoureux ; de vous, habiles dans le maniement des armes et tous altérés de victoires ! 3—4.

» Oui ! j'immolerai dans un combat ce Râvana en même temps que ses généraux et son armée avec lui ! Je l'immolerai dans une bataille avec ses amis, ses parents et ses fils ! 5.

» Je vais briser, et la flèche de Brahma, et le dard céleste du Vent, et le trait de Varouna, et toutes ces flèches irrésistibles, qui sont *dans la main* d'un héros accoutumé à vaincre ses ennemis dans la guerre ; et *l'impie* Râvana tombera mort sous mon bras !

» Ce qui retient ici mon courage, c'est le congé, que j'attends de vos grandeurs. 6—7.

» Certes ! la pluie continuelle de flèches, envoyées dans un combat par mon bras vigoureux, tuerait les Dieux mêmes : à plus forte raison tuerait-elle ces rôdeurs *impurs* des nuits ! 8.

» On verrait plutôt la mer franchir ses rivages et le Mandara lui-même se mouvoir, qu'on ne verra Djâmbavat trembler dans une bataille devant l'armée des ennemis ! 9.

» Seul Djâmbavat, le plus vertueux des singes, ferait mordre sans aucun doute la poussière à toute la multitude des Rakshasas et aux Démons, leurs chefs ! 10.

» La grande fougue de Panasa et du magnanime Nala fendrait les montagnes elles-mêmes : combien plus ne briserait-elle pas les Rakshasas dans la guerre ! 11.

» Je ne crois pas qu'il y ait parmi les serpents, les Nâgas, les Yakshas, les Asouras et les Dieux aucun être capable de résister à Maïnda ni à Dwivida. 12.

» L'excellence de la grâce, que le père des créatures fit à ces deux éminents fils des Açvins, avait inspiré un orgueil extrême à ces deux singes, les plus grands des singes. 13.

» En effet, voulant honorer les Açvins, le père suprême de tous les mondes accorda cet incomparable don à leurs héroïques fils, que nul être ne pourra jamais leur donner la mort. 14.

» Dans l'orgueil de cette faveur, les deux héros quadrumanes, ayant vaincu une puissante armée d'Immortels, ravirent l'ambroisie aux Dieux et la burent. 15.

» Aussi, vont-ils anéantir, au comble de la colère, cette Lankâ inexpugnable, avec ses coursiers, ses chars, ses éléphants et tout le peuple de Rakshasas, qui remplit son enceinte ! 16.

» C'est quand nous aurons délivré cette reine aux yeux noirs et reconquis cette fille du roi Djanaka, qu'il nous sied d'aller nous montrer sous les yeux du magnanime fils de Raghou. 17.

» *Autrement*, que diriez-vous là ? « On a vu Sîtâ, mais on ne l'a pas remmenée ! » parole honteuse pour des gens, qui ont du cœur, du courage et de la vigueur ! 18.

» Cependant où voit-on la valeur s'unir à l'intelligence, si ce n'est dans un exploit héroïque?

» *Quoi!* chacun ici est capable de franchir la mer, et pas un ne le serait d'héroïsme, quand vous n'avez pas d'égal dans les mondes, nobles singes, ni parmi les Daîtyas, ni même entre les Immortels!

» Une fois Lankâ vaincue avec ses multitudes de Rakshasas, une fois Sîtâ enlevée de force à Râvana tué, alors nous, l'âme joyeuse et notre mission accomplie, nous ramènerons la fille du *roi* Djanaka au milieu de Râma et de Lakshmana!

» *Car*, est-il rien, qui puisse vous abattre, vous tous, nobles singes! » 19—20—21.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le cinquante-huitième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS D'ANGADA.

LIX.

Djâmbavat, à ce langage d'Angada, répondit en ces termes : « La pensée, héros aux longs bras, que tu viens d'exprimer ici, n'est pas la mienne, prince à la grande sagesse. 1.

« Fouillez, nous a-t-on dit, l'immense plage méridionale ; » mais ni le roi des singes, ni le sage Râma n'ont parlé de conquérir. 2.

» Comment pourrait-il vouloir que Sîtâ fût reconquise par nous ? *S'il en était ainsi*, le Raghouide, ce roi le plus grand des rois, il renierait donc son illustre famille ! 3.

» Après que *notre* monarque s'est engagé lui-même, en face de tous les principaux des singes, à faire de sa personne la conquête de Sîtâ, comment pourrait-il abjurer sa promesse ? 4.

» Cette grande chose mise à fin ne lui donnerait aucune satisfaction, et vous auriez en vain fait montre d'héroïsme, ô les plus excellents des singes! 5.

» Rendons-nous donc aux lieux où Râma nous attend avec Lakshmana et Sougrîva aux longs bras : portons cet événement à leurs oreilles. »

« Bien! » lui répondent tous les singes; et, ce mot dit, ils aspirent au départ; ils s'élancent de la cime du Mahéndra et nagent de tous les côtés au sein des airs. 6—7.

Ces quadrumanes à la grande vigueur, aux corps géants, couvraient, pour ainsi dire, le ciel. Tous les chefs des singes avaient mis le Mâroutide à leur tête et ne pouvaient rassasier leurs yeux (1) de contempler cet illustre Hanoûmat à l'éminente force; *Hanoûmat*, le plus excellent des simiens, que saluaient *à son passage* toutes les créatures. 8—9.

Ayant exécuté d'une âme attentive l'entreprise, qu'on leur avait confiée au nom de Râma, ces habitants des bois, ayant réussi dans leur mission, procuré une gloire éminente à leur maître et fiers des succès obtenus, tous aspirant au plaisir de faire ce charmant récit, tous savourant

(1) Littéralement : *buvaient en quelque sorte des yeux cet illustre Hanoûmat.*

d'avance les combats *futurs* (1), tous pleins d'intelligence et bien résolus à travailler pour la joie de Râma, nageaient donc au sein des airs et dérobaient aux yeux la vue du ciel.

Ils arrivèrent près d'un bois couvert d'arbres et de lianes, semblable au Nandana et nommé le Bois-du-miel. Cette forêt, bien disposée, appartenait à Sougrîva ; elle ravissait l'âme de toutes les créatures, mais elle était infranchissable à tous les êtres. 10.—11—12—13.

Le singe Dadhimoukha aux longs bras, oncle du magnanime Sougrîva, le monarque des simiens, veillait continuellement sur le bois. 14.

Nos voyageurs abordent ce parc du souverain des quadrumanes, lieu fortuné, délicieux, aimé du cœur, et sont transportés de joie à sa vue. 15.

Puis, enchantés à l'aspect de ce grand Bois-du-miel, les singes, Djâmbavat à leur tête, de prier Hanoûmat. 16.

Il s'approche d'Angada et lui parle en ces termes : « Daigne nous accorder une faveur, à nous, qui avons réussi dans notre mission. » 17.

Le jeune prince loua d'une voix gracieuse Hanoûmat et lui répondit ces mots avec amitié : « Que désires-tu ? parle ! » 18.

(1) *Tous passionnés pour les récits agréables, tous aimant à s'enivrer de combats,* dit le texte, si l'on s'en tient à la lettre, sans la commenter.

A ces paroles, le fils du Vent, accompagné de ses proches, Hanoûmat reprit avec joie : 19.

» Fils du roi des simiens, daigne accorder en don aux chefs des singes le *Bois-du-miel*, qui fut jadis à ton père ; cette forêt inexpugnable, bien gardée, sans pareille, dont l'accès nous est défendu. » 20.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le cinquante-neuvième chapitre,
Intitulé :
L'ARRIVÉE DES SINGES AU BOIS-DU-MIEL.

LX.

A peine eut-il entendu ce langage d'Hanoûmat : « *Eh bien*! lui répondit Angada, le plus éminent des simiens, que les singes boivent le miel! 1.

» Après qu'Hanoûmat a *si bien* rempli sa mission, l'on ne peut se dispenser de satisfaire à sa demande, fût-elle même impossible : à plus forte raison, quand la chose est telle qu'est celle-ci. »

A ces paroles tombées de la bouche d'Angada, les singes joyeux de s'écrier : « Bien! bien! » et d'honorer cet *auguste prince*. 2—3.

La permission accordée ravit tous les singes; et, leurs hommages rendus à ce noble chef des chefs, les nombreux généraux des armées, dans une extrême joie de ce qu'*Hanoûmat* avait pu

voir, de ce qu'il avait pu entendre la Mithilienne, s'en allèrent tous alors dans le Bois-du-miel, chacun avec sa troupe, afin d'y boire ce *doux nectar*. 4—5.

Ce congé obtenu du roi de la jeunesse, du sage fils de Bâli, soudain les grands chefs de s'élancer au milieu du bois par-dessus toute sa hauteur. 6.

Les singes envahirent les arbres pleins des sucs du miel; ils remuèrent mainte et mainte fois toute la forêt; ils prenaient dans leurs bras des rayons tels, qu'un droua (1) les eût à peine contenus, les jetaient joyeux par terre, et mangeaient, et buvaient. 7—8.

Le plaisir de manger ces miels savoureux et bien parfumés, les mit tous dans la joie et tous ils en devinrent *comme* fous d'ivresse. 9.

De ces quadrumanes à la face ridée, les uns maltraitaient après boire les préposés à la garde des rayons, ceux-là se frappaient dans l'ivresse les uns les autres avec un reste de miel. 10.

Ici, des singes se roulent aux pieds des arbres; là, gorgés de mets, ils se font un lit de feuilles et dorment, accablés d'ivresse. 11.

Ceux-ci deviennent fous et ceux-là joyeux par

(1) Le *drona* est une mesure de capacité, qui peut contenir, dans les environs de Calcutta, un poids de grains équivalant à 290 kilos 185 grammes. (Carey, *Dict. bengali.*)

l'excès du miel bu : l'ivresse fait naître ici des éclats de rire ; là, des rixes et des querelles. 12.

Les uns battent la mesure avec leurs mains, les autres dansent joyeusement : le miel a mis ceux-ci dans la démence et plongé ceux-là dans le sommeil sur le sol même de la terre. 13.

On voit des chefs de troupeaux quadrumanes arracher les arbres et *casser* la forêt : on en voit qui, le corps tout basané par le miel, boivent dans les rayons d'une soif insatiable. 14.

Les uns chantent, les autres déclament, en voici qui dansent, en voilà qui rient ; ceux-ci boivent, ceux-là causent, tels dorment et tels racontent. 15.

Il en est qui s'abordent mutuellement : les uns se laissent tomber ivres de la cime des arbres ; les autres, d'un rapide essor, s'élancent du sol de la terre et s'envolent de nouveau sur le sommet des branches. 16.

Tel en riant lutte avec un rival, tel fond en volant sur un autre, qui dort ; tel s'élance à l'improviste devant tel autre, qui s'avance ; celui-ci vient en pleurant vers celui-là qui pleure. 17.

Les mouvements de leur âme troublés par les fumées du miel bu, cette armée des singes était pleine de confusion : il n'y avait pas un simien, qui ne fût ivre ; il n'y en avait pas un, qui ne fût rassasié. 18.

Ensuite, ayant vu le miel de son bois tout mangé à la ronde, les fleurs et les feuilles de ses arbres jonchant la terre, le singe (1) nommé Dadhimoukha voulut empêcher les singes (2). 19.

Menacé par ces gens ivres, le gardien du parc, vieux héros quadrumane et d'une force terrible, n'en fut que plus résolu à défendre son bois contre les envahisseurs. 20.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixantième chapitre,
Intitulé :
LES SINGES DÉVASTENT LE BOIS-DU-MIEL.

(1—2) *Nivâragâmasa kapis kapinstân.*

LXI.

Saturés de miel, les *singes* à la face ridée poussaient des cris : tels restaient assis et tels marchaient, pleins d'ivresse. Les uns se balançaient dans les branches d'un arbre ; les autres s'invectivaient, ceux-là se jouaient les uns des autres. 1—2.

Les singes empêchés ne tinrent pas compte alors de tous ceux, que Dadhimoukha avait mis là par son ordre pour défendre le miel. 3.

On les tira par les bras, on leur fit voir les chemins du ciel ; et, frappés, ils s'enfuirent épouvantés à tous les points de l'espace. 4.

Ils arrivent tremblants vers Dadhimoukha et lui disent : « Singe, Hanoûmat, Angada et les autres ont détruit le Bois-du-miel. 5.

» Que ta grandeur veuille donc faire immédiatement ce qui doit l'être dans la circonstance! On nous a tirés par les genoux ; on nous a fait voir la route des airs. » 6.

Aussitôt que le chef des surveillants, Dadhimoukha eut appris, enflammé de colère, que l'on avait saccagé le Bois-du-miel, il se mit à ranimer le courage de ses quadrumanes : .7.

« Allez donc! marchons, *leur dit-il ;* empêchons à toute force les singes d'un orgueil excessif, qui mangent ce miel exquis. » 8.

A ces mots, les héros, chefs des singes, retournent au Bois-du-miel, où Dadhimouka les accompagne. 9.

Il prend au milieu d'eux un arbre énorme et court avec furie, escorté par les plus grands des singes. 10.

Ceux-ci alors s'arment de pierres, d'arbres et même de lianes ; ils se précipitent, bouillants de colère, où sont les nobles singes, *compagnons d'Hanoûmat.* 11.

Portant des palmiers et de vigoureux shorées, tenant les paroles du maître attachées au fond du cœur, ils s'élancent à l'envi sur eux. 12.

Les vaillants singes, Hanoûmat à leur tête, voyant s'avancer Dadhimoukha furieux, de fondre sur lui dans une égale colère. 13.

Irrité, le vigoureux Angada saisit par les deux bras ce héros impétueux aux longs bras, qui accourait avec son arbre ; mais, tout aveuglé qu'il fût par l'ivresse, il en eut pitié : « C'est un *vieillard* vénérable ! » et, ce disant, il se contenta de lui frotter les membres sur le sol de la terre. 14—15.

Étourdi, baigné de sang, le visage, les bras et les cuisses rompues, l'énorme singe à la grande vigueur s'évanouit un instant. 16.

Quand il eut recouvré la connaissance, l'oncle robuste du monarque empêcha les singes, moitié par la force et, *malgré* sa colère, moitié par la douceur. 17.

Il adressait aux uns des paroles flatteuses dans le même temps qu'il en frappait d'autres avec la paume de ses mains : s'approchant de ceux-là, il se querellait avec eux ; vers ceux-ci, il n'allait même pas. 18.

Exaltés *par les fumées du miel*, sans crainte, sans égard, les singes rassemblés, dont l'ivresse avait rendu la fougue incontenable et qu'il voulait contenir malgré eux, le tiraillaient çà et là dans tous les sens. 19.

Les singes de concert, le déchirant avec les ongles, le mordant à belles dents, le frappant des pieds et des mains, opposaient au grand

singe Dadhimoukha une résistance pleine de vigueur. 30.

---

kei, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-et-unième chapitre,
Intitulé :

DADHIMOUKHA EMPÊCHE LES SINGES DE MANGER LE MIEL.

LXII.

S'étant un peu débarrassé des singes, le noble quadrumane se rapprocha tout à fait des serviteurs, qui étaient accourus avec lui, et leur dit :

« Singes, venez avec moi ! allons où est notre maître, Sougrîva au long cou, avec le sage Râma.

» Racontons-lui tous aujourd'hui la faute, dont Angada s'est rendu coupable : enflammé de colère à cette nouvelle, singes, il ne saurait tolérer cette offense. 1—2—3.

» En effet ce délicieux Bois-du-miel appartient au magnanime Sougrîva, à qui l'ont transmis son père et ses aïeux : c'est un bois céleste et que n'ont jamais forcé les Dieux mêmes ! 4.

» Sougrîva *sans doute* fera périr dans les supplices avec la foule de leurs amis ces misérables singes, affamés de miel. 5.

» Car ces insensés, qui foulent aux pieds les ordres mêmes du souverain, ont mérité la mort; et Sougrîva, irrité de leurs violences, ôtera la vie à tous. » 6.

Quand Dadhimoukha, le garde vigoureux du bois, eut parlé de cette manière, il partit à la tête de tous les singes, qui formaient son bataillon (1). 7.

Dans l'intervalle, que mesure un clin d'œil, ce coureur des bois atteignit ces lieux, où Sougrîva se tenait assis avec Râma et Lakshmana. 8.

A la vue de ces trois héros (2), il abattit son vol du haut des cieux et descendit sur la terre, qui est la demeure de tout. 9.

Le singe Dadhimoukha, le chef aux longs bras des préposés à la surveillance du bois, descendit alors, environné de tous ses gardes forestiers.

Là, d'un visage consterné, joignant les mains en coupe à ses tempes, il presse du front les pieds fortunés de Sougrîva. 10—11.

Ici, finit le soixante-deuxième chapitre,

Intitulé :

DISCOURS DU SINGE DADHIMOUKHA.

(1) *Hariyoûthapâs.*

(2) Littéralement : *de Lakshmana, de Sougrîva même et du Raghouide.*

LXIII.

Fnsuite le monarque des simiens, ayant vu ce *noble* singe, le cœur dans le trouble et le front humilié, lui tint ce langage : 1.

« Relève-toi ! relève-toi ! pourquoi te vois-je prosterné à mes pieds ? Tu n'as rien à craindre ; je t'en donne l'assurance : dis-moi donc, héros, la vérité même. 2.

» Pourquoi cette émotion, qui t'empêche de parler ? Dis ce que tu veux au fond de ta pensée. La paix règne-t-elle dans le Bois-du-miel ? Singe, je désire le savoir. » 3.

Ainsi encouragé par le magnanime Sougrîva, le sage Dadhimoukha se lève et lui répond en ces termes : 4.

« Les singes ont détruit ce bois, que n'avaient

pu surmonter jusqu'ici ni le monarque des ours, ni toi, bien-aimé *neveu*, ni Bâli même. 5.

» Environné de tous ses compagnons, Hanoûmat à leur tête, le singe Angada, à la vue des rayons, nous a chassés tous et les a mangés. 6.

» Joignant mes efforts à ceux des singes, que voici, monarque des simiens, je *tentai de* les empêcher, *mais en vain ;* les singes *d'Angada*, sans aucun égard, ont tout dévoré. 7.

» Puis, le saccagement du bois accroissant ma colère, j'entrepris de les repousser à la force de mes deux bras avec mes gens, que tu vois, accoutumés à parcourir les forêts. 8.

» Mais accablé de coups par Angada et ses compagnons épouvantables, nombreux, les yeux enflammés de colère, je pris enfin mon essor dans les cieux. 9.

» Le uns *me* déchiraient (1) avec les dents, ceux-ci *me* chargeaient d'invectives, ceux-là tremblaient de fureur et menaçaient par les mouvemens des sourcils. 10.

» Des miens, on frappe les uns avec le genou ; on maltraite les autres avec le poing ; on les tire comme il plaît *à la colère ;* on les fait aller voir les routes de l'air. 11.

» C'est donc ainsi qu'ils nous ont livré un

(1) Littéralement : *dévoraient*.

combat acharné; c'est ainsi que ces héros *coupables* ont tous frappé mes gardes forestiers au comble de la colère; c'est ainsi que, de leur seul gré, ils ont dévoré entièrement ton Bois-du-miel *au mépris du* maître, qui est toi-même! » 12-13.

Quand le singe eut informé Sougrîva de ces nouvelles, l'immolateur des héros ennemis, Lakshmana à la grande sagesse fit cette demande au monarque des simiens : 14.

« Sire, quelle affaire amène ce singe, qui garde ton bois? Il vient de t'annoncer quelque chose d'un air affligé : quelle parole est-ce qu'il a dite? » 15.

A cette question, le monarque habile dans l'art de parler, Sougrîva de répondre en ces termes au magnanime Lakshmana : 16.

« Mon Bois-du-miel fut saccagé par les chefs valeureux des bataillons quadrumanes, qui sont allés, sous la conduite d'Angada, scruter la plage méridionale. 17.

» Arrivé là, escorté de tous ses compagnons, Hanoûmat à leur tête, Angada est entré dans *ma* grande forêt du miel. 18.

» Le bois fut détruit et tout fut mangé par les singes, qui ont tiré çà et là ou frappé à coups de genoux les gardes, qui essayaient de les empêcher. 19.

» Ce singe, gouverneur de mon Bois-du-miel,

ce quadrumane, renommé par sa valeur et qui a nom Dadhipoûrvamoukha (1), est venu me dire toute cette *aventure*. 20.

» Si Angada est entré sans aucun égard avec tous les singes, Hanoûmat à leur tête, dans mon Bois-du-miel, c'est qu'il a vu la reine, je pense, ô fils, qui ajoute sans cesse à la joie de Soumîtrâ, ta mère. C'est là, sans doute, ce qui a rendu les singes si osés d'envahir ma forêt et d'y boire le miel. 21—22.

» En effet, *si mes* singes n'avaient pas vu Sîtâ, ô le plus éminent des hommes, ils n'auraient pas été si hardis de saccager mon Bois-du-miel. La Mithilienne s'est montrée à leurs yeux, c'est évident ! » 23.

Ensuite, quand il eut ouï cette délicieuse parole, tombée des lèvres de Sougrîva, le vertueux Lakshmana s'en réjouit avec le *plus grand des* Raghouides. 24.

Tandis que Râma et le sage Lakshmana goûtaient *le plaisir de* cette joie, Sougrîva joyeux lui-même tint ce langage à Dadhimoukha : 25.

« Je suis content ; n'aies pas d'inquiétude !

(1) C'est-à-dire, *qui a la partie antérieure de la face couleur de lait caillé.* Ailleurs, Vâlmiki appelle ce même personnage *Dadhivaktra,* synonyme du nom *Dadhimoukha ;* l'un et l'autre signifiant *qui a le visage couleur de caillé.*

Le singe a *bien* rempli sa mission : je dois pardonner cette faute d'un *serviteur*, qui a réussi dans son expédition. 26.

» Retourne vîte au Bois-du-miel, continue à le garder comme il convient, et hâte-toi de m'envoyer tous les singes, Hanoûmat à leur tête. 27.

» J'ai un désir impatient de voir les simiens, qu'Hanoûmat commande, ces quadrumanes, à qui le succès inspire la fierté du roi des animaux ; et je brûle d'entendre avec les deux princes de Raghou le récit de leur voyage vers *l'auguste* Sîtâ. » 28.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-troisième chapitre,
Intitulé :
DADHIMOUKHA DÉNONCE AU MONARQUE DES SINGES LA DÉVASTATION DU BOIS.

LXIV.

A ces mots, que Sougrîva lui adressait, le singe Dadhimoukha joyeux répondit : « Je suis heureux ! » et s'inclina jusqu'à ses pieds. 1.

Quand il se fut prosterné devant Sougrîva, le *divin* Raghouide et Lakshmana, il prit son essor dans le ciel même, accompagné de tous ses quadrumanes. 2.

Le fortuné s'en alla rapide, comme il était venu ; il abaissa du haut des airs son vol sur la terre et pénétra dans la forêt. 3.

Entré dans le Bois-du-miel, il vit les chefs des bataillons singes désenivrés, debout et tremblants tous de crainte maintenant que l'ivresse était dissipée. 4.

Le héros s'approcha d'eux, tenant ses mains

réunies en coupe à ses tempes, et, d'un air joyeux, il dit ces paroles caressantes au *noble* Angada : 5.

« Gentil *singe,* l'obstacle, que ces gens ont mis à ta marche, ne doit pas allumer ta colère : il n'est personne, qui ne péche, à son insu ou sciemment. 6.

» Tu es le roi de la jeunesse, héros à la grande force, et le maître de cette forêt : devant ces titres, donnés à toi par ces gens-ci, de qui l'ivresse offusque la raison, je réunis les mains pour l'andjali, et je te conjure de me pardonner, si, dans ma démence, je t'ai fait la guerre, lorsque, fatigué et venu d'une région lointaine, tu mangeais ce miel, qui est ton bien. 7—8.

» Tu es le monarque des peuples simiens, comme ton père le fut jadis ; tu es Sougrîva même et non un autre, ô le plus éminent des singes. 9.

» Je suis allé, noble singe, vers ton oncle et je lui ai dit, mon seigneur, l'arrivée de vous tous dans ces lieux. 10.

» A la nouvelle que tu étais venu ici avec ces chefs des bataillons quadrumanes, à la nouvelle même que son bois fut envahi, c'est de la joie, qu'il en ressentit, et non de la colère. 11.

» Hâte-toi de me les envoyer tous ! » m'a dit Sougrîva, ton oncle, ce puissant roi des simiens. Allez donc à votre désir ! 12.

A ce langage affectueux, que lui tient Dadhimoukha, le fils de Bâli adresse à tous les principaux des singes ces réjouissantes paroles : 13.

« Le roi, je m'en doutais, nobles singes, vient d'apprendre cet événement : c'est une joie franche, qui fait parler ce quadrumane, et c'est la cause, qui en porte ici la nouvelle à notre connaissance. 14.

« Vous avez bu tous à souhait du miel jusqu'à l'ivresse ; aussi convient-il maintenant de nous rendre aux lieux, où le singe Sougrîva nous attend. 15.

« Vos excellences doivent agir de telle manière, illustres chefs, qu'elles soient ma règle ; car je ne suis qu'un serviteur au milieu de vos excellences. 16.

« Suis-je vraiment le prince héréditaire ? En ce cas, j'aurais le pouvoir de commander : mais il vous convient de me suivre, puisque vous avez terminé votre expédition. » 17.

A peine ont-ils ouï Angada émettre une aussi noble parole, tous les singes à la grande vigueur de s'écrier, l'âme ravie de joie : 18.

« Qui parlera jamais de cette manière, s'il tient le sceptre, ô le plus éminent des singes ? En effet, aveuglé par l'ivresse de la puissance : « Je suis tout ! » Voilà quelle est toujours la pensée d'un roi. 19.

» Ce langage de toi ne ressemble qu'à toi et non à quelque autre que ce soit dessus la terre. Certes ! Angada, ta modestie fait bien voir ce que doit être un jour ta grandeur ! 20.

» Nous avons, docte singe, nous avons tous hâte d'aller où est Sougrîva, le monarque immortel des héros simiens. 21.

» Assurément, tigre des singes, il ne sied nullement aux singes de mettre ici leur parole dans l'absence de la tienne : apprends de nous cette vérité. » 22.

Angada se réjouit de les entendre parler ainsi : « Bien ! fit-il ; je pars ! » et, cela dit, le singe prit son essor au milieu des airs. 23.

Tous les principaux des singes mirent leur vol à la suite de son vol, et, comme une nuée de pierres lancée par des machines, ils dérobaient aux yeux l'atmosphère (1). 24.

Ces rapides quadrumanes, s'envolant tout-à-coup dans les airs, dispersaient au loin une clameur immense, comme des nuages chassés par le vent. 25.

Ici finit le soixante-quatrième chapitre,

Intitulé :

LES SINGES QUITTENT LE BOIS-DU-MIEL.

(1) Littéralement : *aer sine aere fecerunt.*

LXV.

Quand Sougrîva, le monarque des simiens, eut appris l'arrivée des singes, il dit à *son allié* Râma aux yeux de lotus, au cœur battu par le chagrin : 1.

« Console-toi, s'il te plaît ! on a vu Sîtâ ! *autrement*, il serait impossible que les singes revinssent ici, après qu'ils sont restés absents au-delà du temps prescrit. 2.

» Si l'affaire, que je leur ai confiée, avait échoué, ils n'oseraient se montrer devant mes yeux, *quoiqu'ils aient pour chef* Angada, le roi de la jeunesse et le plus éminent des singes. 3.

» Assurément, s'il venait en ma présence, n'ayant pas réussi dans sa mission, ce ne serait

qu'épuisé de fatigue, le visage consterné, l'âme plongée dans la confusion. 4.

» S'il n'eût pas vu Sîtâ, ce noble singe n'aurait pas détruit mon Bois-du-miel, qui me vient de mon père et de mes aïeux ; ce bois, que mes ancêtres ont toujours soigneusement conservé.

» Console-toi, Râma, fils charmant de Kâauçalyâ ! ne t'abandonne pas au chagrin ! On a vu ta Sîtâ, le fait est certain, et ce n'est pas un autre qu'Hanoûmat ! 5—6.

» Il ne saurait exister une autre cause aussi puissante (1) que la sienne dans l'accomplissement de cette affaire.

» De plus ces hommes-des-bois, qui marchent avec Angada, sont fiers, présomptueux, et, certes ! ils n'auraient pas tant de hardiesse, s'ils n'avaient pas réussi dans leur expédition ! Je le sais par l'audace, qu'ils ont eue, de briser le bois et de manger le miel, ces quadrumanes ont vu la Djanakide, et c'est une chose, dont même on ne saurait douter. En effet, il y a dans Hanoûmat, fils de Raghou, la sagesse, qui est la mère du succès (2). 7—8—9.

(1) Littéralement : *sui generis.*

(2) Le texte dit simplement : *In Hanumate quidem et successus et sapientia inest, Raghû nate.*

» Il est en lui, assurément ! de la prudence, du courage, une splendeur comme celle du soleil.

» Là où Djâmbavat est le guide, Angada le général des troupes, Hanoûmat le chef de l'expédition, une affaire ne peut aller autrement ! Il ne sied *donc* pas que tu aies maintenant ces pensées *tristes*, ô toi, à qui la valeur fut donnée sans mesure. De toute manière, il est sûr que mes singes ont vu ta Vidéhaine, on n'en peut douter ! »

Dans ce moment, l'on entendit au sein des cieux retentir de joyeuses clameurs : c'étaient les singes, qui, fiers des exploits d'Hanoûmat et criant, s'avançaient vers Kishkindhyâ et semblaient ainsi lui envoyer *devant eux* la nouvelle de leur succès. 10—11—12—13.

A l'ouïe de ces acclamations, le monarque des simiens releva sa grande queue et sentit la joie inonder son âme. 14.

Les *voyageurs aériens*, qui avaient mis à leur tête Angada et le singe Hanoûmat, s'approchèrent, impatients d'obtenir la vue de Râma.

Alors ce vol de quadrumanes sous les ordres d'Angada s'abattit, la joie sur tous les visages, aux pieds du roi des singes et du noble Raghouïde. 15—16.

Ensuite, inclinant le corps et courbant la tête,

Hanoûmat aux longs bras de saluer Râma aux yeux de lotus. 17.

Puis Sougrîva, qui montrait une opinion si bien arrêtée sur le fils du Vent, et Lakshmana au comble de la joie se mirent à contempler Hanoûmat. 18.

L'exterminateur des héros ennemis, Râma, transporté de plaisir, attacha également sur Hanoûmat des yeux, où respirait la *plus* grande estime. 19.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-cinquième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE SOUGRIVA.

LXVI.

Arrivé au mont Prasravana, les nobles singes courbent la tête devant Râma et devant le héros Lakshmana ; ils se prosternent, le prince héréditaire à leur tête, aux pieds de Sougrîva, et commencent à raconter les nouvelles, qu'ils apportent de Sîtâ. 1—2.

Alors tous les singes d'exposer, en présence de Râma, sa captivité dans le gynœcée du monarque aux dix têtes, les menaces, dont elle est accablée par les Rakshasîs, l'amour *de Râvana* pour elle (1), le terme enfin, qu'on lui a fixé *pour céder ou mourir.*

(1) *Anourâgam Vaidaiyâs :* ce génitif est ici dans le sens non actif, *l'amour, que la Vidéhaine porte à son époux,* mais passif, *l'amour de Râvana pour elle,* comme

A la nouvelle que le Démon n'avait pas encore attenté à sa vie, Râma fit cette réponse : 3—4.

« Où habite Sîtâ? Quelle est à mon égard la conduite de cette reine? Singes, répondez, sans rien omettre, à mes demandes touchant la Vidéhaine. » 5.

A ces paroles du héros anachorète, Hanoûmat, qui savait l'histoire de Sîtâ, est invité par les singes à dire ce qu'il sait en la présence de Râma. 6.

A peine ouï ce langage de ses compagnons, le Mâroutide éloquent, Hanoûmat exposa de quelle manière il était parvenu à voir l'*auguste* Sîtâ : 7.

« Après que j'eus franchi la mer, large de cent yodjanas, je m'en allai cherchant Sîtâ la Djanakide par la route des airs. 8.

» Alors *s'offrit à moi* la capitale de Râvana, le méchant; elle a pour nom Lankâ; elle est située sur la rive méridionale de la mer, qui est au midi. 9.

» Là, j'ai vu Sîtâ, que l'on retient dans le gynœcée de Râvana : avec ta permission, Râma,

il est évident par ces mots du çloka suivant, qui en sont eux-mêmes le plus sûr commentaire : KATHAM MAYI VARTATAI? *Quelle est sa conduite à mon égard?* demande, que Râma n'eût pas faite sans doute, si les singes eussent déjà parlé de la tendresse et de la fidélité, que Sîtâ conservait à son royal époux.

[illegible] tous les souffles de son existence. 10.

« Je l'ai vue au milieu des Rakshasis, en butte à leurs continuelles menaces et surveillée dans un délicieux bocage par les Démones aux formes repoussantes. 11.

« Captive dans le gynecée de Râvana et sous la garde vigilante des Rakshasis, la reine Sîtâ, digne de tout plaisir, est toujours ensevelie dans une profonde douleur. 12.

« Infortunée, elle porte ses cheveux noués dans une seule tresse (1) ; elle n'a de pensée que pour toi, son âme est toute absorbée en toi ; et, les membres sans couleur, comme un lac de lotus à l'arrivée des neiges, elle n'a pour couche que la terre. 13.

« L'âme détournée avec horreur de Râvana, elle est résolue de mourir. Telle Sîtâ parut à mes yeux mêmes, rejeton de Kaboutsha, quand j'eus trouvé un moyen pour m'approcher d'elle.

« Je versai peu à peu dans ses oreilles des louanges données à la race d'Ikshwâkou et je ramenai son cœur à la confiance. Ensuite, la reine s'entretint avec moi et je l'informai de toutes les affaires. Elle fut ravie de joie, tigre de

(1) Signe de deuil, où l'on reconnaît une femme, de qui l'époux est mort, enlevé.

[illegible] la nouvelle qu'une alliance avait été Râma et Sougrîva. 14—15—16.

» J'admirai sa modestie, sa résolution, son dévoûment pour toi : » Mon bien magnanime, a-t-elle dit, ne tue donc pas le monarque aux dix têtes avec ses Rakshasas ? » 17.

» C'est ainsi que j'ai vu, taureau des hommes, la noble fille du roi Djanaka, enchaînée d'elle-même à une terrible pénitence et toute dévouée à toi. »

Quand Hanoûmat eut donné à Râma la perle d'une beauté céleste et brillante d'une splendeur native, il ajouta, les mains réunies en coupe à ses tempes : 18—19.

« Saisissant une occasion, que lui offraient ces Rakshasis, la charmante Sîtâ me dit ensuite, les yeux noyés dans les pleurs du chagrin : 20.

» Ne manque pas de conter entièrement à Râma, le plus élevé des hommes, ce héros, dont le courage est une vérité, ce que tes yeux ont vu et ce que tes oreilles ont entendu ici de ces affreuses Démones : répète-lui, et ces invectives, que leur maître a vomies contre moi, et ce langage, que m'a tenu, et cette épouvantable menace, que m'a faite Râvana lui-même. Je n'ai plus que deux mois à vivre ; c'est le terme, dans lequel m'a renfermée ce monarque des Rakshasas.

» Donne-lui ce joyau, que j'ai conservé avec le plus grand soin et répète-lui, aux oreilles de Sougrîva même, ces paroles de moi : 21-22-23.

« J'avais gardé soigneusement cette perle céleste, qui brillait dans mon aigrette ; je te rends cette parure, mon bien-aimé seigneur, elle, par qui j'ai pu vivre jusqu'à ce moment ! 24.

» Rappelle-toi, dit-elle, ce tilaka, que tu fis sur mon front avec de l'arsenic rouge. »

» Fils du Vent, il te faut porter à la connaissance de *mon* tigre des hommes, avec zèle et sans rien omettre, ce que tes yeux ont vu ici. » Voilà dans quels termes m'a parlé cette *noble* Djanakide. Je t'ai remis cette perle fortunée, qui eut son berceau dans les ondes : celle, qui te l'envoie, héros sans péché, c'est la fille du roi Djanaka elle-même.

« Sa vue, dit-elle, me donne encore de la joie ici même au sein du malheur. 25—26—27.

» Je supporterai la vie durant un mois, fils du roi Daçaratha ; mais, tombée que je suis au pouvoir de ces Rakshasis, je ne peux vivre plus d'un mois ! » 28.

» Écoute encore, noble fils de Raghou, un fait, que m'a confié ta Vidéhaine pour m'accréditer et qui s'est passé au pied septentrional et ravissant du mont Tchitrakoûta. 29.

» Une corneille frappait ta Vidéhaine pour *lui dérober* quelque peu de viande, *qu'elle tenait dans ses mains ;* alors toi, à cause d'elle et pour une simple corneille, tu ne regardas point à dé-

cocher la flèche même de Brahma, qui fit tomber un œil au volatile méchant. Ote donc la vie à ce Démon scélérat, cruel et ravisseur des épouses! 30—31.

» Ainsi m'a parlé Sîtâ aux yeux épanouis comme ceux de la gazelle, *Sîtâ*, qui sait le devoir, qui en suit le chemin et qui *gémit* captive dans le gynœcée de Râvana. 32.

» Je t'ai raconté, noble fils de Raghou, toutes ces choses dans l'exacte vérité : songe de toute manière s'il t'est possible de franchir les eaux de la mer. 33.

» Que ta grandeur avise à quelque moyen de traverser avec une armée le terrible Océan, souverain des rivières et des fleuves. » 34.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-sixième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT, POUR SIGNE QU'IL A VU SITA, DONNE A RAMA LA PERLE DE SON ÉPOUSE.

LXVII.

A ces mots, que lui adressait Hanoûmat, Râma le Daçarathide, ayant pressé la perle contre son cœur, se mit à pleurer avec Lakshmana. 1.

Quand il eut contemplé cette perle, la plus riche des perles, *l'infortuné* Raghouide, bourrelé de chagrins, articula ces mots, les yeux noyés de larmes : 2.

« Tel que la vache périt d'amour loin du veau, qu'on dérobe à sa tendresse, tel je languis; *mais* la vue de ce joyau est pour moi comme l'aspect de ma Vidéhaine. 3.

» Cette parure fut donnée à la princesse du Vidéha par *le roi* son beau-père ce jour qu'elle devint sa bru : attachée entre ses tempes, elle brillait alors du plus vif éclat ! 4.

» Cette perle, née dans les eaux, était en bien grande vénération ; car le sage Indra jadis l'avait donnée au roi, *mon père*, comme un témoignage de la plus haute satisfaction. 5.

» La vue de cette perle magnifique semblait à mes yeux la vue même de mon père : aujourd'hui, bon *Hanoûmat*, c'est comme la vue de Sîtâ, qu'elle vient ici m'offrir avec la sienne ! 6.

« Cette perle rare fut portée long-temps par ma bien-aimée : en la revoyant aujourd'hui, il me semble voir Sîtâ même. 7.

» Que t'a dit ma Vidéhaine, beau singe ! Ne te lasse pas de me le dire : verse l'eau de tes paroles sur mon cœur incendié par le feu du chagrin. 8.

» En effet, qu'y a-t-il de plus douloureux, Hanoûmat, que de voir cette perle, née dans les ondes, sans la voir accompagnée de mon épouse venue avec elle ? 9.

» Sîtâ vivra long-temps, si elle peut supporter la vie un mois encore : sans elle, beau singe, je ne saurais vivre un seul instant ; voilà quelle est ma pensée ! 10.

» Conduis-moi, Hanoûmat, aux lieux où est ma bien-aimée : après les nouvelles, que tu m'as données, il est impossible que je reste ici un moment ! 11.

» Comment, craintive, abandonnée, ma ravis-

sante épouse vit-elle au milieu de ces Démons terribles, de qui la vue inspire l'épouvante ? 12.

» Telle que la lune nouvelle, dégagée de l'obscurité, mais enveloppée de nuages, on ne voit plus sans doute briller son visage, éclipsé par les Rakshasas. 13.

» Hanoûmat, que dit Sîtâ ? Répète-moi ses paroles dans la vérité : c'est le remède, qui vraiment peut me rendre à la vie, comme le malade ! 14.

» Séparée de moi, quelles douces choses ma bien-aimée à la jolie taille me dit-elle de sa voix douce, raconte-moi cela. 15.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-septième chapitre,
Intitulé :
DOLÉANCES DE RAMA.

LXVIII.

A ces mots de Râma, le noble singe Hanoûmat répondit en lui racontant de nouveau l'événement passé, qu'il avait reçu de Sîtâ comme un signe *pour l'accréditer* : 1.

» La Djanakide reposait avec toi ; elle se réveilla : ensuite, fondant sur elle, une corneille se mit à déchirer Sîtâ entre les deux seins (1). 2.

(1) Encore une intrusion des rapsodes : encore une variante, qui diffère essentiellement des éléments primitifs ! Ici, l'interpolation est manifeste ; car cette conception nouvelle d'un incident, qui a déjà paru deux fois sous nos yeux, en action d'abord, puis en récit, s'éloigne, et du narré, que Sîtâ fait de son aventure au chapitre XXXVI du volume précédent, et de la scène même, que le chapitre CV de l'*Ayodhyâkânda* avait mise entièrement

» Couché sur un flanc de ton épouse, tu goûtais le sommeil : aussi, le volatile obstiné revint-il jeter l'épouvante au cœur de la reine. 3.

» S'envolant tout à coup dans les airs à chaque fois *qu'il avait frappé*, il déchirait Sîtâ cruellement : tu le sentis alors que tu fus inondé par le sang. 4.

» Tu fus en ce moment, noble fils de Raghou, tu fus tiré du sommeil par ta Vidéhaine, que cette corneille frappait sans relâche. 5.

» A la vue de ces coups portés entre les deux seins à cette femme d'une taille ravissante, alors toi, soufflant comme un serpent furieux, tu proféras ces mots : 6.

» Qui donc, femme craintive, déchire ainsi ta poitrine avec la pointe aiguë de ses ongles ? Qui ose braver ainsi *mon bras*, serpent à cinq têtes enflammé de colère ? » 7.

» Aussitôt, jetant les yeux autour de toi, tu vis la corneille planant, les ongles acérés, les serres teintes de sang et le bec tourné vers ta Vidéhaine. 8.

» Ce volatile, un des plus grands oiseaux,

sous nos regards. Il est évident qu'Hanoûmat a dû rapporter ce petit tableau de la vie intime à Râma tel, que Sîtâ l'avait peint, et non avec des circonstances, qu'on ne trouve pas dans son cadre et qui changent, pour ainsi dire, le même fait en un autre événement.

était vraiment le fils du *céleste* Indra : égal au vent lui-même dans sa route, il volait *invulnérable* au milieu du tranchant des armes. 9.

» Alors toi, héros aux longs bras, les yeux tout remplis de colère, tu arrêtas dans ta résolution la mort de ce cruel oiseau. 10.

» Ta grandeur envoya vers l'habitant des airs une poignée de verveine enflammée : l'herbe, arrachée de cette couche même où tu reposais, tendit droit à son œil, et, comme l'incendie allumé de la mort, flamboya devant la face du volatile. *Lui aussitôt de fuir à tire d'aile*, mais le kouça en feu de poursuivre l'oiseau. 11—12.

» Abandonné par les grands rishis, les Dieux et même son père, il fit le tour des trois mondes, et n'y trouva nulle part un défenseur. 13.

» Enfin, s'abattant sur la terre, il vint chercher un azyle sous tes pieds secourables ; et, quoiqu'il eût mérité la mort, le Kakoutsthide, ému de compassion, lui tint ce langage : 14.

« Il m'est impossible de faire que le trait lancé par moi n'atteigne pas au but ; mais abandonne-lui, habitant des airs, un de tes membres, celui que tu aimes le moins ! »... Ainsi tu lui parlas, seigneur. 15.

» La corneille alors d'une âme consternée cède un de ses yeux, et tu fais tomber aussitôt son œil droit.

» Puis, l'oiseau, ayant reçu congé de toi, Râma,

s'en retourne dans son nid, après qu'il t'a rendu l'hommage, qu'il te doit comme à l'héritier du roi Daçaratha (1). 16—17.

» Pourquoi, fils de Raghou, toi, le plus adroit parmi ceux qui savent manier l'arc, toi, plein de force, de courage, de fermeté, pourquoi ne lances-tu point ainsi ta flèche au milieu des Rakshasas? 18.

» Ni les Nâgas, ni les Gandharvas, ni les Asouras, ni les troupes des vents ne sont capables, Râma, de résister à ta fougue dans un combat!

« S'il est dans toi, vaillant héros, quelque élan de ton âme vers moi, *te dit encore Sîtâ par ma bouche*, pourquoi ne viens-tu pas avec tes flèches aiguës précipiter les Rakshasas au tombeau? 19—20.

» Ou pourquoi l'exterminateur des héros ennemis, Lakshmana, ce brave d'une si grande sagesse, ne vient-il pas, à l'ordre même de son frère, me sauver *de leurs mains cruelles?* 21.

» Pourquoi suis-je méprisée de ces deux puissants tigres des hommes, égaux en vigueur au vent, au feu, et même invincibles aux Dieux? 22.

» Il est en moi quelque grande faute, sans doute, puisque ces deux indomptables héros ne daignent pas de concert jeter les yeux sur moi! »

(1) Littéralement : *qu'il te doit pour le roi Daçaratha.*

» A ce discours lamentable, que ta Vidéhaine avait prononcé du ton le plus touchant, je pris de nouveau la parole et je dis à cette noble dame : 23—24.

» Reine, je le jure à toi par la vérité ! Râma est esclave de sa douleur pour toi, et Lakshmana même, accablé par le désespoir de son frère, est consumé de chagrin. 25.

» Maintenant que j'ai pu voir un peu ta majesté, il n'est plus temps de rester assis dans l'inaction : tu verras bientôt, Mithilienne, la rive ultérieure de tes chagrins. 26.

» Ces deux hommes-tigres, glorieux enfants des rois, ayant conquis ta vue, grâces à leurs efforts déployés, réduiront tout Lankâ en un monceau de cendres. 27.

» Vainqueur de ce méchant Râvana, qu'il tuera en bataille avec toute sa famille, ton Raghouide, femme à la taille gracieuse, te remmènera dans sa ville. 28.

» Daigue me donner, noble dame, un signe, que Râma connaisse et dont la vue fasse naître la joie dans son *cœur*. 29.

» Elle jeta les yeux de tous côtés, détacha de sa tête et me donna ce riche et brillant joyau, qui tenait agraffée la natte unique de ses cheveux.

» Dès que j'eus reçu pour toi, ô le plus grand des Raghouides, ce bijou de la reine, je courbai

le front devant elle et je repris ma route vers ces lieux d'une course accélérée. 30—31.

» Quand elle me vit dilater mes proportions et travailler à mon départ, cette noble fille du roi Djanaka me tint ce langage bien digne d'elle-même : 32.

« Tu es heureux, me dit l'infortunée, son visage baigné de larmes et sa voix suffoquée par ses pleurs, tu es favorisé *du ciel* et j'envie ton sort, grand singe, qui verras bientôt Râma aux longs bras, aux yeux du lotus, et mon jeune beau-frère, ce glorieux Lakshmana d'une immense renommée ! » 33—34.

» Sîtâ parlant ainsi : « Belle reine, dis-je à cette femme d'une taille ravissante, monte sur mon dos, sans balancer. 35.

» Je ferai voir à tes yeux aujourd'hui même l'auguste Raghouide, ce maître de la terre, assis entre Lakshmana et Sougrîva : c'est là mon dessein bien arrêté ! » 36.

» Noble singe, me répondit ensuite la reine, m'asseoir de mon plein gré sur ton dos, ce n'est pas une chose, que permette le devoir. 37.

» Héros, mon corps, *il est vrai*, a touché le corps du Rakshasa ; mais je n'étais pas maîtresse *de l'empêcher* ; dois-je faire *volontairement* une chose toute semblable à cette heure, que la nécessité ne m'y contraint pas ? 38.

» Va donc, tigre des singes, va seul où sont les deux fils du plus noble des hommes ! »

» Quand elle me vit m'inquiéter de prendre mon essor, elle se mit à me confier de nouvelles commissions : 39.

« Présente *de ma part*, Hanoûmat, tous les vœux de bonne santé à ces deux héros, courageux comme des lions, Râma et Lakskmana, à Sougrîva, à ses ministres eux-mêmes. 40.

» Veuille bien agir de telle sorte que le Raghouide aux longs bras m'arrache bientôt à cette vaste mer de chagrins. 41.

» Arrivé sous les yeux du plus vaillant des hommes, raconte-lui, et ce chagrin, qui me déchire avec une violente fureur, et les menaces si atroces, dont m'accablent ces Démons. *Adieu*, ô le plus héroïque des singes ! Que ton voyage soit heureux ! » 42.

» Tels sont les signes de crédit, que j'ai reçus de l'auguste Djanakide, cette noble fille du roi des rois. Médite bien ce qui te fut dit par moi, et que ton esprit s'applique à ne pas décevoir les espérances de Sîtâ. » 43.

—

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-huitième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS D'HANOUMAT.

LXIX.

Tandis que je prenais mon essor, la reine, tigre des hommes, me dit encore ces paroles avec émotion pour honorer *en moi* l'amitié et pour l'amour de toi : 1.

« Si tu as pour moi de l'estime, héros, demeure ici une seule nuit, ô toi, qui domptes les ennemis ! Quand tu auras pu te délasser quelque part dans un lieu caché, tu partiras demain. 2.

» Ta vue, bon singe, étouffera quelques instants, si *tu restes*, cette douleur infinie de mon âme, peu visitée par le bonheur. 3.

» Car, une fois reparti de ces lieux, où tu es venu, ma vie elle-même, tigre des singes, ne tiendra plus qu'à un fil : c'est là une chose, où le doute est impossible.

» Le chagrin né de ton absence et devenu la plus amère de mes douleurs, va tourmenter de nouveau mon cœur malheureux. 5.

» Mais voici, héros, voici un doute, qui se dresse, pour ainsi dire, ici devant mes yeux, immense incertitude relative aux singes tes compagnons. 6.

» Comment les armées quadrumanes ou ces deux fils du plus noble des hommes traverseront-ils cette vaste mer infranchissable ? 7.

» En effet, il n'existe au monde que trois êtres assez forts pour traverser la mer : toi, le vent et Garouda ! 8.

» Si donc il s'élève dans ton projet un obstacle insurmontable à tel point, comment verrai-je s'accomplir *ces espérances, que tu viens m'apporter* ? Certes ! tu es instruit dans les affaires ; et ton bras suffit, j'en conviens, fût-il seul, exterminateur des héros ennemis, pour mener l'entreprise à bonne fin : aussi, qu'as tu besoin des leçons, que j'*ose* te donner. 9—10.

» Mais si, vainqueur de Râvana et de toutes ses armées dans la guerre, si Râma me remmenait en triomphe dans sa ville, cette conquête ferait assurément sa gloire ! » 11.

» De même que c'est un outrage au fils de Raghou qu'on m'ait enlevée de violence et par fraude, de même ne sied-il point à ce héros de laisser vivre les Rakshasas ? 12.

» Mais si, Lankâ bouleversée avec ses armées, le Kakoutsthide, ce fléau des troupes ennemies, me ramenait dans sa ville, c'est là ce qui serait un exploit digne de lui ! 13.

» Tel que cette action de vigueur et de courage est conforme à la grande âme de ce héros dans les batailles, tel rapporte-lui *fidèlement ces paroles de moi.* » 14.

» Je louai d'abord ce discours modeste, accompagné de raisonnement, où les conséquences étaient liées aux principes; puis, je fis suivre cet éloge de ces autres paroles : 15.

» Reine, le plus éminent des singes, le monarque des armées simiennes, Sougrîva, doué pleinement de courage, a conçu la résolution de te sauver. 18.

» Des singes à la grande force, pleins de vigueur et d'héroïsme, de sens et d'intelligence, se tiennent *devant lui,* attentifs à ses commandements. 17,

» Soit en haut, soit en bas, soit obliquement, il n'est aucun chemin, qu'ils ne puissent tenir. D'un courage sans bornes, ils ne succombent jamais dans leurs grandes entreprises. 18.

» Plus d'une fois (1) ces quadrumanes à la

(1) Ce çloka est, comme les deux précédents et ceux qui viennent après lui, une répétition des vers compris

haute fortune, accoutumés à suivre les routes du vent, ont décrit un pradakshina autour de la terre, compris ses mers et ses montagnes. 19.

» Là, sont des singes distingués, tous égaux à moi-même : en la présence de Sougriva, il n'est personne, qui soit inférieur à moi. 20.

» J'ai pu venir jusqu'ici : à plus forte raison y viendront-ils, ces hommes-des-bois à la grande vigueur ! En effet, ceux qu'on enverra ne seront pas les derniers des derniers, mais les plus haut placés des serviteurs. 21.

» Ainsi, reine, loin de toi ce souci ! mets de côté cette inquiétude ! Les chefs des singes passeront à Lankâ d'un seul bond ; et, portés sur mon dos, les deux éminents princes *nés d'Ikshwâkou* viendront s'offrir devant tes regards, n'en doute pas (1), comme le soleil et la lune, qui se lèvent sur l'horizon. 22—23.

» Tu verras, avant qu'un long temps ne s'é-

du 17e au 26e çloka dans le chapitre LII ; mais, en conférant aujourd'hui les passages identiques de l'un et de l'autre chapitre, nous apercevons qu'il nous est échappé une inadvertance : NAÎKAÇAS, *non semel*, est un adverbe. Veuillez donc substituer au commencement de la phrase, qui s'ouvre à la septième ligne, page 357 du sixième volume, cette version du présent çloka, qui est juste et littérale.

(1) Valeur de la particule adverbiale *hi*.

coule, et Râma, et Soûgriva à la grande force, et Lakshmana, son arc au poing, se tenant à la porte de Lankâ. 24.

» Tu verras bientôt arrivés les héros quadrumanes, qui ont pour armes la dent et l'ongle, tous semblables au monarque des singes et doués tous du courage des tigres et des lions. 25.

» Avant peu tu entendras la voix des armées simiennes, pareilles aux sombres nuages et rugissantes sur les plateaux du mont (1), où Lankâ est assise. 26.

» Enfin, tu verras bientôt sacrer avec toi dans Ayodhyâ ton époux, ses ennemis étant domptés et le temps de son exil au milieu des bois révolu. » 25.

» C'est ainsi que je consolais en des paroles de bonheur, en des paroles, qui devaient lui plaire, cette Djanakide vertueuse, de qui le langage n'était plus celui du désespoir ; néanmoins, elle me souhaita un heureux voyage, sans quitter sa profonde douleur. » 28.

—

Ici finit le soixante-neuvième chapitre,

Intitulé :

DISCOURS D'HANOUMAT.

(1) Littéralement : *les plateaux du Malaya de Lankâ* ; c'est une antonomase du nom propre au lieu du nom commun.

LXX.

Quand il eut ouï ce discours, qu'Hanoûmat avait su dire avec *une pleine* convenance, Râma lui répondit en ces mots accompagnés de bienveillance : 1.

« Cette affaire si grande, *à jamais* célèbre dans le monde, impossible même de pensée à nul autre sur la face de la terre, Hanoûmat a donc pu l'accomplir ! 2.

» Je ne vois, certes! pas un être, qui puisse franchir la vaste mer, excepté Garouda ou le vent, excepté Hanoûmat! 3.

» Cette ville, inexpugnable aux Rakshasas, aux serpents, aux volatiles, aux Yakshas, aux Dânavas, aux Dieux mêmes; *cette ville*, que garde une puissante garnison et que défend Râ-

vana ; *cette ville*, inaccessible au sommet d'une montagne, un héros a pu la vaincre à lui seul !

» Hanoûmat n'aura jamais un égal doué à tel point de force et d'héroïsme ! 4—5.

» C'est une grande affaire, que vient d'exécuter le serviteur de Sougrîva, cet Hanoûmat, qui *pour elle* a dû mettre sa force au niveau de son courage. 6.

» Le serviteur, qui, dans une entreprise difficile, accomplit, à la voix de son maître, un fait aussi grand que sa mission, est appelé justement un homme supérieur. 7.

Mais, s'il n'exécute pas le haut fait, qui plaît à son maître, quoiqu'il en soit capable et que tout l'y excite, on dit avec raison d'un tel serviteur : « C'est le plus bas des hommes ! » 8.

» Hanoûmat a consommé l'œuvre, que lui commandait la parole de son maître ; il n'est pas tombé dans l'inconséquence, et les désirs de Sougrîva furent satisfaits ; et moi, et Lakshmana à la grande vigueur, et la maison entière de Raghou, nous devons tous notre salut à ce qu'il vit aujourd'hui ma Vidéhaine pour obéir à son devoir ! 9—10.

» Mais voici une chose, qui désole encore mon âme contristée : je ne puis récompenser le plaisir, que m'a fait ce récit, par un don, qui fasse un plaisir égal ! » 11.

Quand l'Ikswâkide eut ainsi roulé plusieurs idées en son âme ravie, il fixa bien long-temps des yeux amis sur Hanoûmat et lui tint affectueusement ce langage : 12.

« Cet embrassement est toute ma richesse, fils du Vent : reçois donc ce présent assorti au temps et à ma condition. » 13.

A ces mots, l'exterminateur des héros ennemis, ce noble fils de Raghou, embrassant Hanoûmat avec des yeux noyés de larmes, se plongea de rechef au milieu de ses pensées. 14.

Ses réflexions faites, le plus grand des Raghouides reprit la parole en ces termes, et Sougrîva, le monarque des singes, les entendit lui-même : 15.

« La recherche de Sîtâ est faite maintenant, comme on pouvait le désirer : mais, quand ma pensée veut s'approcher de l'Océan, elle s'y perd de nouveau. 16.

» Comment les singes, *que nous voyons* rassemblés *autour de nous,* pourront-ils atteindre cette plage méridionale de la mer aux profondes eaux, dont il n'est pas facile de parvenir jusqu'à la rive ultérieure. 17.

» L'histoire de ma Vidéhaine m'est assurément bien connue maintenant ; mais vois-tu un moyen de transporter ces quadrumanes sur le bord opposé de la mer ? » 18.

Après que l'exterminateur des ennemis, Râma, ému par le chagrin, eut parlé de cette manière au magnanime Hanoûmat, il demeura tout absorbé dans ses réflexions. 19.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-dixième chapitre,
Intitulé :
RAMA FAIT L'ÉLOGE D'HANOUMAT.

LXXI.

Ensuite, le fortuné Sougrîva dit ces paroles consolantes à Râma le Daçarathide, enseveli dans le chagrin : 1.

« Pourquoi, héros, pourquoi te livres-tu à la douleur, ainsi qu'un homme du vulgaire ! Ne sois donc point ainsi ! Abandonne ton souci, comme un ingrat déserte l'amitié *de son bienfaiteur*. 2.

» Lève-toi, tigre des hommes ! Cette douleur ne te sied pas ! Je ne vois pas, fils de Raghou, que tu aies lieu de noyer ton cœur dans ce chagrin, maintenant que tu as appris ces nouvelles et que tu sais la demeure de ton ennemi !

» Tu as de la fermeté, de la science, de la sagesse, fils de Raghou, et tu es versé dans tous les Çâstras (1). 3—4.

» Ainsi, rejette au loin ce trouble de l'esprit, qui est le poison de toutes les affaires; car le chagrin dans ce monde ravit à l'âme sa constance.

» Embrasse fortement dans cette conjoncture, Indra des enfants de Manou, la résolution, que doit embrasser un mortel, qui se revêt d'énergie. 5—6.

» En effet, il ne sied pas aux hommes de ta condition, héros et magnanimes, de se lamenter sur la perte ou la mort *d'un objet aimé*. 7.

» Certes! vaillant comme tu es et le plus excellent des êtres animés, il suffit de ta force avec des serviteurs tels que moi pour dompter l'ennemi; car je ne vois pas dans les trois mondes un guerrier quelconque, fils de Raghou, qui ose dans une bataille, son arc à la main, tenir pied en face de toi! 8—9.

» Confiée à *mes* singes, ton affaire ne peut échouer: avant qu'un long temps ne s'écoule, fils de Raghou, tu auras *donc* franchi la mer et tes *yeux* verront Sîtâ. 10.

» Ainsi, dépouille ce chagrin, duquel ton âme

(1) Liber, *quo aliqua res, disciplina, ars traditur.* (Dictionnaire de Boyr.)

s'est revêtue, noble Raghouide, et revêts-toi de colère ! Ces chefs des peuples quadrumanes sont doués tous de capacité; ils sont tous des héros.

» Si ton service le commande (1), ils sont prêts à se jeter dans le feu même : je le vois à leurs transports de joie et j'en ai la plus ferme assurance. 11—12.

» Les ennemis seront immolés dans une bataille et Sîtâ reconquise, grâce à ta vaillance. Fais donc en sorte qu'un pont soit jeté et que nous puissions gagner la capitale du monarque des Rakshasas; car, à peine vu cette grande ville sur la cîme du mont Trikoûta, où Lankâ est assise, songe que ton seul aspect est suffisant pour tuer l'ennemi dans le combat ! Le pont une fois jeté sur la mer, Lankâ tombe en notre puissance ! 13—14—15.

» Fais donc cette réflexion : « Notre armée entière passée, la conquête est finie ! » En effet, mes héros quadrumanes, qui ont pour armes dans les combats des arbres et des rochers, ces hommes (2), pour ainsi dire, sous la forme des

(1) Littéralement : *Quod tibi gratum est faciendi causâ.*

(2) *Vânara* veut dire un *singe;* mais nous avons dû prendre ici les parties composantes de ce joli mot dans le sens bien remarquable de son étymologie : *vâ*, comme, et *nara*, homme, c'est-à-dire, *l'animal, qui est comme, qui est presque un homme.*

singes, dissiperont d'un souffle cette ville. *Mais*, s'il est en moi quelque don même de prévoir, à quoi bon parler davantage? car je vois déjà le palais de Râvana devenu ta conquête! 16—17.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-et-onzième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE SOUGRIVA.

LXXII.

A ces consolations, que lui donnait Sougrîva, le héros, secouant son chagrin, approuva ce langage et tint ce discours au singe Hanoûmat : 1.

« De toutes les manières, je suis capable de vous passer à la rive ultérieure de cette mer, soit au moyen d'un pont rapidement construit, soit par le desséchement de ses ondes mêmes. 2.

» Dis-nous suivant la vérité, Hanoûmat, tout ce qu'il y a dans cette ville de Lankâ, sa force, sa grandeur, quels travaux défendent l'approche de ses portes, quels sont, et ses ouvrages fortifiés, et les richesses des Rakshasas; car tu le sais, puisque tu as pu voir là exactement et dans sa vraie nature ce qu'il en est à cet égard. » 3—4.

A ces mots de Râma, Hanoûmat, le fils du Vent

et le plus habile entre ceux qui savent manier la parole, lui répondit à l'instant même dans les termes suivants : 5.

« Écoute! et, suivant l'ordre, *que tu viens de me tracer*, je vais décrire toutes ces fortifications, comment la ville est défendue et par quelles forces Lankâ est gardée. 6.

» La ville joyeuse vit dans les plaisirs ; elle est remplie d'éléphants, tous enivrés pour les combats ; elle est formée de portes liées solidement ; elle est environnée de fossés profonds. 7.

» Elle a quatre portes vastes et très-hautes, sur lesquelles on voit se dresser des machines de guerre, engins formidables d'une grande force et de grande dimension. 8.

» Ces portes sont barrées avec des poutres épouvantables de fer massif, travaillées avec art ; et devant elles sont rangés des çataghnîs par centaines, que les troupes héroïques des Rakshasas ont forgés *de leurs mains*. 9.

» Elle est immense, pleine de chars et de vigoureux Démons, premier obstacle, que rencontre une armée d'ennemis arrivant sous les murs. 10.

» Là est un rempart de fer, très-élevé, inexpugnable, embelli d'or même, de corail, de lapis-lazuli, de pierreries et de perles. 11.

» Partout des fossés profonds, aux froides

ondes, peuplés de poissons, mais infestés de crocodiles, inspirent l'effroi et portent *au cœur* une *mortelle* épouvante. 12.

» Dans les portes sont quatre couloirs étroits du fer le plus dur, que défendent des machines de guerre et des archers nombreux, intrépides, à la grande taille. 13.

» Supposé qu'une armée d'ennemis les franchisse, elle trouve devant elle trois nouveaux défilés, tous remplis d'engins meurtriers, disposés de tous les côtés autour des fossés. 14.

» Derrière eux vient seul, *mais plus impraticable*, un dernier passage difficile, fort, bien solide, inébranlable, couvert de védikas en or et de nombreuses colonnes faites du même riche métal. 15.

» J'ai rompu ces défilés, comblé ces fossés, incendié toute la cité et fendu les remparts du côté (1) où nous traversons l'empire de Varouna. Songe que la ville de Lankâ est *déjà comme* détruite par les singes (2) ! 16—17.

» Voici Angada, Dwivida, Maînda, Djâmbavat,

(1) Littéralement et suivant l'ordre même des mots : *illâ quâ sane viâ trajicimus Varunæ sedem.*

(1) Sens de beaucoup préférable à celui-ci, qu'on obtient, si l'on met dans le temps futur, au lieu du temps passé, le verbe *être* sous-entendu : « *Songe que la ville de Lankâ sera détruite par les singes.* »

Panasa ou Nîla même, le général d'armées : qu'as-tu besoin du reste des troupes? 18.

» Sans nul doute, eux seuls partis *avec toi* d'ici, fils de Raghou, ils suffisent pour emporter la ville de Râvana, ses palais et ses remparts. 19.

» Enjoins donc aux armées de se rassembler et qu'il te plaise, Râma, de commander le départ au moment le plus convenable. » 20.

Hanoûmat dit; et, quand il eut ouï ce discours tenu par le fils du Vent, le judicieux fils du monarque des hommes, ayant pris sa résolution dans la vérité de la chose pour la ruine des ennemis, eut envie de traverser *immédiatement* la vaste réceptacle des eaux. 24.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-douzième chapitre,
Intitulé :
RÂMA SE FAIT RACONTER PAR HANOUMAT QUELLES SONT LES FORTIFICATIONS DE LANKA.

LXXIII.

Le rejeton et l'orgueil de Raghou interrogent de nouveau l'intelligent Hanoûmat sur les différents obstacles que devait leur opposer la conquête de Lankâ : 1.

« Fais-moi connaître en quel nombre sont les défenses et de quelle nature est son château fort : je veux savoir tout ses détails avec ordre. » 2.

A ces questions de Râma aux travaux infatigables, Hanoûmat répondit à ce fils de roi, comme Vrihaspati jadis aux questions d'Indra, et se mit à lui peindre la richesse incomparable de Lankâ, les horreurs de sa mer, la force de ses armées innombrables, ses camps de chars et de chevaux. 3—4.

« Râvana, qui aime les combats et que la nature a doué, Râma, d'une main assez libérale, ne manque jamais, aussitôt levé, de passer la revue de ses armées. 5.

» Ensuite Lankâ est imprenable, elle est inexpugnable aux Dieux : assise à la cime d'une montagne, son aspect inspire la terreur : quant à ses ouvrages fortifiés, ils sont des quatre espèces.

» Quand elle s'offrit à mes yeux au milieu de cette large mer, Lankâ me parut charmante, fils de Raghou, avec la parure de ses remparts : éblouissante au sommet de sa montagne et comme portée dans le ciel (1), elle ressemblait en ce moment à la cité même des Immortels. Elle est remplie sans cesse d'éléphants enivrés *pour les combats* ; elle est au plus haut point difficile à conquérir. 6—7—8.

» Des massues, des çataghnis, des machines de guerre en tout genre décorent Lankâ, cette ville du méchant Râvana. 9.

» Là, se tiennent à la porte occidentale dix mille Rakshasas ; ils sont tous des héros, portant la cuirasse et l'épée, combattant avec toutes les sortes de projectiles. 10.

» Là, cent millions de Rakshasas gardent la porte du nord ; ils ont tous des chars avec une foule

(1) *Divyâ*, cœlestis.

de coursiers ; ils sont tous des fils de famille et tous en grand honneur. 11.

» Une centaine de cent mille démons forme un goulma (1) dans le milieu de la ville, et des Yâthoudhânas (2) environnent et servent le puissant Râvana. » 12.

Après ce discours d'Hanoûmat, Râma, l'immolateur de ses ennemis, tint ce langage à Sougrîva, le singe au long cou : 13.

» Sougrîva, je suis d'avis que nous partions à l'instant même ; car c'est une heure convenable pour la victoire : l'astre, qui donne le jour, est arrivé au milieu de sa carrière. 14.

» En effet, aujourd'hui l'astérisme Phalgounî est au septentrion et, demain, il sera joint par la constellation Hasta *ou la main* (3). Mets-toi donc en route, Sougrîva, entouré de ton armée entière. 15.

» Les signes, qui se révèlent à mes yeux, sont tous propices : je ferai mordre la poussière au Démon, c'est évident, et je remmènerai la Mithilienne. 16.

» Je sens de ce côté-ci trembler ma paupière

(1) Corps de troupes consistant en neuf pelotons.

(2) A goblin, an evil spirit. (*Dict de Wilson.*)

(3) Le treizième astérisme lunaire, figuré par une main et contenant cinq étoiles, une desquelles est *gamma* ou *delta* du *Corbeau*.

sur mon œil, qui semble ainsi m'annoncer, monarque à la haute sagesse, l'arrivée de la victoire.

» Que Nîla, environné par cent mille singes rapides, s'en aille visiter la route en avant de cette armée. 17—18.

» Général Nîla, obéis à ma voix et conduis promptement les bataillons par un chemin, où l'on trouve en suffisance des racines et des fruits, de l'eau et des bois aux frais ombrages ! 19.

» *Prends garde* que les Démons à l'âme méchante n'empoisonnent les eaux, les fruits, les racines, et, par des efforts continuels, tiens les Rakshasas éloignés d'eux ! 20.

» Que tes soldats, armés d'ongles aigus, pénètrent dans les montagnes, dans les fourrés profonds des bois, et voient si les ennemis ont posté là des embuscades. 21.

» Observez la force, quelque faible soit-elle, des guerriers placés dans ces lieux ; car ceux aux courages desquels on a confié une telle expédition, ne peuvent être que des héros ! 22.

» Que des chefs au courage de lions (1), à la force immense, par centaines et par milliers, conduisent l'avant-garde terrible, semblable aux vagues de la mer. 23.

(1) Littéralement : *que ceux qui sont les lions parmi les singes,* SIMIORUM LEONES INGENTI ROBORE DUCANT.....

» Que Gaya, pareil à une montagne, Gavaya d'une vigueur toute-puissante et Gavâksha marchent à la tête, comme de fiers taureaux devant le troupeau des vaches. 24.

» Que le singe *nommé* Rishabha, *parce qu'il est* le taureau des singes et *qu'*il règne sur des multitudes de simiens, s'avance, commandant l'aile droite de l'armée quadrumane. 25.

» Non facile à vaincre, comme un éléphant, qui est dans la fièvre du rut, que Gandhamâdana aux pieds rapides se mette en marche, tenant sous ses ordres l'aile gauche de l'armée simienne.

» Moi, porté sur Hanoûmat, comme le roi des Immortels sur *le céleste éléphant* Aîrâvata, je marcherai au milieu de l'armée, pour en diriger tout l'ensemble. 26—27.

» Qu'après moi vienne immédiatement Lakshmana, monté sur Angada, comme Bhoutaiça (1) sur le proboscidien éthéré Sârvabhâauma. 28.

» Que Djâmbavat, Soushéna et Végadarçi, que ces trois singes défendent nos derrières avec le magnanime roi des ours ! » 29.

A ces mots du Raghouide, Sougrîva à la grande énergie, le plus excellent des quadrumanes et

(1) Autrement dit Kouvéra ; mais le nom de Bhoutaiça, *le seigneur des êtres*, est une dénomination plus ordinairement affectée au Dieu Çiva.

le monarque des simiens, enjoignit aux singes des ordres *analogues*. 30.

Les héros simiens, avides de combat, tous au même instant de prendre l'essor et de bondir par les cavernes et les cîmes des montagnes. 31.

Ensuite, Râma au milieu des hommages, que lui rendent et le monarque des quadrumanes et *son frère* Lakshmana, s'avance avec l'armée vers la plage méridionale. 32.

Il fait route, bien environné de singes, pareils à des éléphants, par centaines, par myriades, par centaines de mille et par dixaines de millions.

Commandés par Sougrîva, les singes à la vigueur indomptable suivaient les pas de Râma dans les transports de l'enthousiasme et de la joie.

Volant, nageant, poussant des cris, badinant, soulevant mille bruits, ils s'avançaient ainsi vers la plage méridionale. 33—34—35.

Ils mangeaient des racines et des fruits à l'odeur suave ; ils portaient, ceux-ci de grands arbres, ceux-là des éclats de montagnes. 36.

Ivres d'orgueil, ils s'enlèvent brusquement l'un à l'autre sa place, ils s'invectivent ; les uns tombent et se relèvent, ceux-là dans leur chûte font cheoir les autres. 37.

« Certes ! il faut que Râvana tombe sous nos coups avec tous ses noctivagues ! » criaient les singes devant l'époux de Sîtâ. 38.

Nîla et Koumouda même, avec des singes nombreux, nettoyaient la route devant les armées.

Au centre, se tenaient le roi Sougrîva, Râma et Lakshmana lui-même, autour desquels se pressaient une foule de héros simiens, exterminateurs des ennemis. 39—40.

Le vaillant Çatabali, environné par dix kotis de singes, flanquait l'aile droite et protégeait de ce côté l'armée quadrumane. 41.

Escorté par cent kotis *ou dixaines de millions*, Kéçari, le grand singe et l'ours Atibala couvraient le flanc gauche de l'armée. 42.

Djâmbavat, Soushéna et le singe Dîrghadarçi, bien entourés et Sougrîva marchant à leur tête, assuraient les derrières. 43.

Dadhimoukha, et Pradjangha, et Rambha, et Çarabha voltigeaient de tous les côtés, suivant les ordres du monarque des hommes pour la sécurité des armées. 44.

Tandis que les héros singes marchaient ainsi, fiers de leur *indomptable* force, ils aperçurent une des plus hautes montagnes, le Vindhya, couvert d'arbres et de lianes. 45.

Cette grande et terrible armée des singes, pareille aux vagues de l'Océan, serpentait dans sa route avec un bruit immense, telle qu'une mer, dont la tempête a déchaîné la fougue impétueuse.

La cause de ce noble Daçarathide lançait à

bonds rapides tous les héros chefs des simiens, comme des chevaux ardents, stimulés *par le fouet ou l'éperon.* 46—47.

Et les deux fils de roi, montés sur les deux singes, resplendissaient tels que l'astre des nuits et le flambeau du jour accostés par deux grandes planètes. 48.

Ensuite, d'une voix affectueuse et tout en cheminant sur Angada, le resplendissant Lakshmana dit à Râma ces mots d'une parfaite justesse : 49.

« Bientôt, ayant tué Râvana et reconquis la Vidéhaine, qui te fut ravie, tu dois revenir, couronné de succès, dans Ayodhyâ, la ville aux abondantes richesses. 50.

» Je vois, fils de Raghou, sur la terre et dans le ciel de grands signes, tous heureux et qui te promettent la réussite dans ton expédition. 51.

» Le vent accompagne les armées d'un souffle bon, agréable, doux, fortuné; ces quadrupèdes et ces volatiles, qui ramagent ou crient, ont des couleurs et des sons parfaits. 52.

» La sérénité plane dans toutes les plages du ciel; l'astre du jour est sans nuage; Ouçanas, fils de Bhrigou (1), qui est venu se placer der-

(1) Çoukra, nommé encore Ouçanas, fils de Bhrigou et régent de la planète, appelée Vénus dans l'Occident romain.

rière *le soleil*, brille en ce moment d'un éclat pur. 53.

» Versés dans la science des zodiaques de chaque yoga astronomique, tous les Maharshis (1), enveloppés de lumière, publient hautement par cette clarté sans tache qu'ils *te* sont favorables.

» Triçankou, le rishi des rois, l'ayeul des Ikshwâkides et le plus grand de nos ancêtres, luit serein *dans les cieux* avec son pourohita. 54—55.

» La splendeur si nette des Viçâkhas (2) n'annonce pas de calamités aux nations. Cet astérisme, le nôtre et celui des magnanimes Ikshwâkides, resplendit sur le front du Naîrrita et tient écrasé sous lui cette constellation des impurs Démons.

» L'Ours, germe des plantes, est offusqué par la fumée d'une comète. 56—57.

» Une ruine certaine menace donc les Rakshasas, que la mort a déjà saisis dans cette heure même : j'en ai pour signes l'oppression des constellations et des planètes, qui leur sont affectées.

» Les eaux sont limpides et d'une saveur

(1) Maritchi, Atri, Angiras, Poulastya, Poulaha, Kratou et Vaçishtha, ou les sept étoiles de la Grande-Ourse.

(2) Étoiles situées dans le plateau méridional de la Balance.

exquise, les bois regorgent de fruits, les plus suaves odeurs embaument le souffle des vents et les arbres sont en fleurs suivant leur saison. 58—59.

» L'assurance éclate dans les foules de ces principaux des singes, comme dans la guerre, que soutinrent les armées des Dieux pour la conquête de Târakâmi. 60.

» Vois que les choses sont telles que je le dis, noble prince, et veuille en être satisfait. »

Le Soumitride joyeux parlait ainsi et consolait son frère. 61.

L'innombrable armée s'avançait, couvrant toute la surface de la terre : le sol en avait disparu sous la foule de ces héros ours et singes, de qui les armes étaient les ongles et les dents.

La poussière, soulevée par les singes avec la pointe de leurs pieds, avec le bout de leurs mains, offusquait la clarté du soleil et dérobait aux yeux le monde terrestre. 62—63.

Le Raghouide fortuné marchait, environné par des centaines, des milliers, des centaines de mille et des kotis de singes les plus formidables. 64.

Toute la grande armée des simiens ravie, joyeuse, commandée par Sougrîva, cheminait sans relâche jour et nuit. 65.

Brûlante de combattre, elle s'avançait d'un

pied hâté, par bonds rapides, et, toute impatiente de courir à la délivrance de Sîtâ, elle ne fit halte nulle part un seul instant. 66.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-treizième chapitre,
Intitulé :
MARCHE DE L'ARMÉE DES SINGES POUR LA DÉLIVRANCE DE SITA.

LXXIV.

Ensuite, arrivés au Vindhya, encombré d'arbres et couvert de plantes diverses, les singes montent sur les flancs de la montagne. 1.

Râma dans sa marche observait les différents bois, les fleuves et les ruisseaux du Vindhya et du Malaya. 2.

Les singes brisaient de tous côtés les santals, les tilas, les manguiers, les açokas, les oléandres, les timîras (1) et les negundos, qui embarrassaient le chemin de leurs *épaisses* broussailles, les ptérospermes à feuilles d'érable, les barleries,

(1) Ce nom d'arbre ne se trouve, ni dans le dictionnaire de Wilson, ni au lexique de Bopp, ni dans l'Amarakosha.

les tchampakas, les gœrtnères racémeuses, les nauclées kadambas, les ixores, les rottleries du teinturier, les cordias à larges feuilles, les roseaux karkas, les robustes shorées (1), les palmiers, les xanthocymes et les myristicas caryophyllées, toutes plantes habitées par maint animal divers et par des oiseaux à la voix mélodieuse. 3—4—5.

Dans cette marche rapide, les singes admiraient là des racines et des fruits aux belles formes (2), semblables pour le goût à l'ambroisie même; et, le poil basané par le nectar des rayons grands à remplir tout un drona, ils buvaient un miel exquis, tombant *des rochers et des arbres.* Enorgueillis de leur immense vigueur, ces dompteurs d'ennemis arrachaient les lianes et cassaient les arbres. 6—7—8.

Ivres de miel et poussant des cris, les plus robustes singes de s'avancer, et, *nettoyant le*

(1) *Shorea robusta.*

(2) Il y a dans ce passage du texte redondance, désordre et confusion : c'est un de ces lieux, pour lesquels la critique un jour doit offrir sans doute une autre leçon. En attendant qu'elle vînt, nous avons traduit comme la raison demandait et nous avons rejeté ces mots : *viticesque et arbores frangebant simii,* que l'on retrouve à la fin du huitième çloka, mais qui ne sont dans le sixième verset que pour amener plus loin un pléonasme et déranger ici mal à propos l'enchaînement syntaxique.

chemin, de rassembler en tas les plus gros arbres de la montagne. 9.

De ces quadrumanes lancés à toute vîtesse, ceux-ci tombaient sur ceux-là et la course emportait les autres sur eux. Le sol était couvert de singes au poil doré par le miel, comme la terre est couverte d'épis jaunes sur les champs de riz mûr.

Parvenu au pied du Mahéndra, le fils du roi Daçaratha, ce Râma aux longs bras, aux yeux de lotus, monta sur la cime bien fleurie et, de ce faîte *escarpé*, il promena ses regards sur l'empire de Varouna, plein de tortues et de poissons.

Les singes, ayant franchi et les sommets du Vindhya et ceux du Malaya, cette alpe sourcilleuse, arrivèrent, suivant l'ordre des bataillons, sur les bords de la mer au bruit épouvantable.

Descendu sur la plaine, accompagné de son frère et de son allié, Râma de gagner promptement la majestueuse forêt du rivage ; et là, dans cette vaste plage aux franges toutes baignées par les vagues, aux roches nettes et lavées par les ondes, ce héros, le plus aimable de ceux qui savent plaire :

« Sougrîva, dit-il au roi des singes, nous voici arrivés au réceptacle des ondes salées.

(*Du 10e au 17e çloka.*)

« Pensons maintenant à sa traversée, difficulté, que j'ai déjà prévue. L'Océan, souverain des fleuves, est ici d'une immense profondeur, qu'il est impossible de franchir sans un expédient. Faites donc halte ici, et délibérez, suivant qu'il m'intéresse, aux moyens de transporter l'armée quadrumane sur la rive ultérieure ! »

A ces mots, l'éminent Râma, que le rapt de Sîtâ consumait d'un chagrin continuel, ordonne aux singes de camper en face de cette mer, dont il venait d'atteindre le mugissant rivage :

« Chefs des singes, que toute l'armée, dit-il, bivouaque ici sur les rives ! (*Du 17e au 21e Sloka.*)

« Voici le moment venu pour nous de mettre en délibération les moyens de traverser ici la mer. Que personne dans les héros singes, quelqu'il soit et de quelque endroit qu'il vienne, ne quitte son armée pour aller dans ce bois, dont les périls sont cachés et qu'il faut reconnaître ! »

Ces paroles de Râma entendues, Sougriva et Lakshmana firent camper l'armée sur les bords de cette mer aux rives plantées d'arbres.

Bivouaquée auprès de cette montagne-reine, l'armée des singes paraissait une seconde et riche mer aux ondes couleur jaune de miel. Arrivés

au bois du rivage, les chefs des bataillons quadrumanes s'y tinrent donc campés, brûlants de passer à l'autre bord du vaste réceptacle des eaux. Bivouaquée en trois sections, la grande armée des singes, commandée par Sougrîva, s'y consumait d'impatience à cause de Râma (1).

S'approchant de ce vaste Océan, les divisions quadrumanes de contempler joyeuses l'immense plaine humide, aux rives l'une de l'autre éloignées ; cette grande mer, habitée par des troupeaux d'animaux aquatiques et soulevée par la fougue des vents. (*Du* 21ᵉ *au* 28ᵉ *çloka.*)

Les généraux des singes, ayant fait halte là au déclin du jour, promenaient ainsi leurs yeux sur le domaine de Varouna, cette plaine épouvantable, roulée par la houle, infestée de crocodiles et de requins irrités ; ce *vaste miroir des eaux*, où la lune à son lever dessinait partout ses images réfléchies ; cette mer aux immenses tourbillons d'une furieuse vîtesse, où tournoyaient des spirales aux orbites enfermées les unes dans les autres; 28—29.

Cette profonde habitation des Nâgas, remplie de serpents aux corps de feu ; cette demeure des Asouras, abyme impraticable, aux routes impos-

(1) *Ramæ causâ peribat.*

sibles, où fourmillaient d'énormes animaux et des monstres innombrables.

Les montagnes d'eaux gonflées, battues, soulevées par le vent, montaient et retombaient avec les reptiles, les serpents et les alligators, qu'elles portaient dans leurs flancs.

Là, *nos* singes virent le grand serpent des eaux, lumineux, plein de vie (1) et comme rempli de feu. 30—31—32.

Ils ne pouvaient se lasser de contempler cette humide région, où gisent plongés les enfers ; cette région épouvantable, où habitent les ennemis des Dieux, cette mer semblable au ciel, comme le ciel ressemblait à la mer; car, l'onde étant jointe au ciel et le ciel étant joint à l'onde, ils ne pouvaient de l'un à l'autre discerner aucun intervalle, tant les formes étaient pareilles dans les deux, étincelants d'une splendeur égale, celle-ci par ses pierreries et celui-là par ses étoiles.

L'une enguirlandée de ses vagues roulantes et l'autre de ses nuages volants, il n'y avait rien qui les distinguât, le ciel de la mer, ni la mer du ciel ; et, se frappant de coups mutuels, le ciel et la mer se renvoyaient un bruit épouvantable.

33—34—35—36.

(1) *Aviddham*, c'est-à-dire, *illæsum*.

Les vagues du souverain des fleuves étaient battues par le vent comme un grand tambour ; et, dans le bruit même des eaux, on démêlait, pour ainsi dire, les rapides soupirs (1) des pierreries et des perles, *choquant les perles et les pierreries.* 37.

Les singes admiraient ce magnanime empire des eaux, rempli de troupeaux aquatiques ou amphibies, cette mer qu'on eût dit s'envoler au ciel sous les coups du vent ; cette mer agitée, mugissante par la voix, que les vagues émues donnaient à ses eaux, dont les grands flots, soulevés par la tempête, bondissaient, pour ainsi dire, jusqu'à la voûte du firmament. 38—39.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-quatorzième chapitre,
Intitulé :
L'ARMÉE DES SINGES ARRIVE EN VUE DE LA MER.

(1) AUGHA, *quick time in music.* WILSON, *Dictionary sanscrit and english.* Nous aurions pu dire *le cliquetis des pierreries et des perles.*

LXXV.

Le camp de l'armée bien attentive et bien en garde fut assis par Nîla dans un lieu favorable et suivant les règles sur le rivage septentrional de la mer. 1.

Alors deux généraux des singes, Maînda et Dwivida battirent de tous côtés la campagne, voltigeant en éclaireurs à l'entour des armées. 2.

Tandis que l'armée était campée sur le bord du souverain des rivières et des fleuves, Râma tint ce discours à Lakshmana, qu'il voyait se tenir à ses côtés : 3.

« Le chagrin s'en va avec le temps, qui s'écoule, c'est l'effet constant ici-bas : au contraire, l'absence de ma bien-aimée augmente de jour en jour mon chagrin. 4.

» Je ne dois pas me consumer d'affliction parce que mon épouse est éloignée de mes yeux ! Le rapt de mon épouse ne doit pas me jeter en proie à la douleur ! Telles sont les paroles, que j'entends autour de moi. Ce que je déplore seulement, c'est de voir s'écouler ainsi *nos* florissantes années. 5.

» Le jour et la nuit, mon corps est brûlé par le feu de l'amour : ma séparation d'avec elle est le bois de ce bûcher, sa pensée en est la flamme dévorante (1). 6.

» Je veux me plonger dans la mer, fils de Soumitrâ, et dormir là sans ma *belle* Mithilienne : les flammes de l'amour ne viendront pas m'y consumer dans mon sommeil au fond des eaux !

» Vent, répands sur moi ton haleine, soufflant du côté, où est ma bien-aimée ; touche-moi du souffle, qui l'a touchée ! c'est une chose délicieuse pour un amant : avec cela, il est possible encore de vivre ! 7—8.

» Ce qui me brûle, comme un feu répandu sur les membres, c'est de penser que mon épouse, héros à la grande âme, s'est lamentée pour moi d'une manière touchante. 9.

» C'est un fait immense pour un cœur, qui aime ! *oui !* savoir que ma charmante épouse et moi nous habitons encore tous les deux

(1) Littéralement : *la grande flamme.*

sur le sein de la terre, ce n'est pas une petite chose ! 10.

« Telle que l'inclinaison du champ donne la vie au champ voisin ; telle que la pente d'une terre humide porte l'eau sur la terre, qui en est privée : tel je vis, moi ! parce que mes oreilles ont ouï dire que mon épouse est vivante ! 11. »

« Quand donc, en soulevant un peu sur ma couche, verrai-je, comme la voie suprême de la volupté, un visage pareil à la fleur du lotus avec ses belles dents et ses lèvres charmantes ? 12. »

« Cette bien-aimée aux angles noirs des yeux, elle, de qui j'étais le défenseur et qui est maintenant comme une abandonnée, elle ne trouve sans doute auprès d'elle personne, qui la sauve de ces Rakshasis, au milieu desquelles on dit qu'elle a jeté (1) ! 13.

Quand s'envolera donc la Djanakide, mon épouse, du milieu des Rakshasas dissipés devant elle, comme un trait de la foudre, qui a fendu la sombre nuage ? 14.

« Telle que la riante fortune (2), quand verrai-je donc, victorieux de l'ennemi, la charmante Sîtâ aux yeux grands comme les pétales du lotus ? 15. »

(1) Mot à mot et plus simplement : « *In Rakshasarum medio gradiens, non servatorem adipiscitur.* »

(2) *Turgidæ inctar fortunæ.*

» Quand me dépouillerai-je au plus vîte de cet affreux chagrin, que m'inspire l'absence de la Mithilienne, *et me revêtirai-je de la joie,* comme d'un autre habit blanc? 16.

» Cette femme d'une nature infiniment délicate, le jeûne et le chagrin ont dû la rendre plus délicate encore dans la situation, où elle est tombée par l'adversité de sa fortune. 17.

» Quand donc, ayant plongé mes flèches dans la poitrine du monarque des Rakshasas, quand pourrai-je donc remmener *ma* Sîtâ, noyée maintenant sous les vagues furieuses du chagrin? »

Tandis que le judicieux Râma se livrait à ces plaintes, le soleil, dont le jour près de finir avait émoussé les rayons, parvint à la montagne, où son astre se couche. 18—19.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-quinzième chapitre,
Intitulé :
LES PLAINTES DE RAMA.

LXXVI.

Hanoûmat à la grande sagesse était parti de Lankâ incendiée par lui, quand la mère du monarque des noctivagues Démons, ayant appris, déchirée par la plus vive douleur, ce carnage des Rakshasas terribles, pleins de force et de courage, tint à Vibhîshana, son fils, ce langage, dont la plus haute verité formait la substance : 1—2.

« Hanoûmat fut envoyé ici par le fils de Raghou, versé dans la science de la politique et livré aux soins de chercher son épouse bien-aimée : le messager a vu la captive. 3.

» C'est là, mon fils, un grand écueil pour le monarque des Rakshasas : tu sais, prince à la vaste prévoyance, ce qui doit en résulter à coup sûr dans l'avenir. 4.

« Car, ô toi, qui sais le devoir, un grand plaisir, que l'on goûte en violant son devoir, ne manque jamais d'apporter à l'homme une affreuse calamité pour augmenter la joie de ses ennemis.

» Ce qu'a fait ton frère, Démon sans péché, est une action *justement* blâmée : elle produit en moi une douleur telle, que si j'avais mangé une nourriture empoisonnée. 5—6.

» Car, aussitôt reçu la nouvelle que Sîtâ fut enlevée, Râma, qui est le Devoir en personne, Râma, qui sait tous les chemins des flèches, va consommer un exploit digne de lui. 7.

» Oui ! dans sa colère, ayant saisi son arc, il peut tarir la mer elle-même, ce héros, *si* ferme dans le vœu de la vérité et dans la céleste force de ses flèches ! 8.

» Les Démons, restes de ces noctivagues, auxquels naguère il fit mordre la poussière dans un combat, sont accourus ici tout tremblants et le courage expiré sous les coups de sa valeur. 9.

» Si la peinture, que nous ont faite ces nocturnes Génies, est fidèle, la tempête de flèches, que ce héros lance dans sa colère, est infranchissable, invincible, inévitable. 10.

» Quel mortel, dans une guerre incomparable, tuerait ainsi de son bras seul quatorze milliers de Rakshasas aux exploits formidables ? 11.

» Sans doute, c'est la Mort incarnée dans un corps humain, qui parcourt les mondes, car il n'est pas une vigueur telle parmi les Asouras, ni parmi les Dieux mêmes ! 12.

» La mort de Mârîtcha et la défaite de Khara lui-même ont fait naître en moi cette pensée : « Le monarque des peuples noctivagues n'est pas égal à Râma ! » 13.

» Quand je songe à ces grandes qualités, dont fut doué ce rejeton du roi Daçaratha, la crainte agite mes sens et mon âme ne trouve point où se reposer dans la tranquillité ! 14.

» Singe aux grands yeux, héros à l'esprit infiniment délié, ne laisse point échapper le moment favorable. 15.

» Fais aujourd'hui même, ô toi, qui sais manier la parole, fais écouter, si tu peux, à Râvana un langage utile et qui se lève, *comme un astre* doux sur le ciel de l'avenir. 16.

» Car moi, je n'ai pas la force, mon fils, de gouverner cet insensé, ce cœur, qui a secoué le frein, cette âme, qui a déserté le devoir. 17.

» Fais entendre, ô le plus éloquent des êtres, à qui la voix fut donnée en partage, fais entendre au plus vîte ces mots de ta bouche au petit-fils de Poulastya : « Renvoie libre Sîtâ ! » car c'est dans cette parole qu'est notre salut. 18.

» Réveille aux froides haleines d'un langage soufflé par le devoir son intelligence arrachée au sommeil d'ignorance, où la tient assoupie la fatigue de ses actions criminelles. 19.

» Au milieu de ces Rakshasas, dont les foules encombrent ces lieux horribles et qui font dresser le poil d'épouvante, tu brilles seul par ta gloire, comme le roi des étoiles, quand son orbe plein s'est dégagé des nuages. 20.

» En effet, tel qu'un pont enchaîne le vaste bassin des eaux, tel c'est par toi seul et par ta vie sage, qu'on est maître de tout ce peuple enfoncé dans le vice. 21.

» Comme tu n'es pas retenu dans les chaînes du péché ; comme tu n'es pas dépourvu, *tant s'en faut !* d'une gloire éminente, déploie ici tes efforts en considération du bien, mais sans exposer aucunement ta vie à tomber sous le pouvoir de la mort. 22.

» De même qu'un grand éléphant aux tempes embaumées par la sueur de rut, est arrêté, courant çà et là par de puissants aiguillons à la pointe acérée : de même contrainds le monarque des noctivagues Démons à s'arrêter devant les aiguillons de tes paroles salutaires ! » 23.

A ces mots, le Démon serra les pieds fortunés de sa mère, joignit ses mains pour l'andjali, prit congé d'elle et s'en alla, impatient de voir le

monarque des Rakshasas, non que les délices des sens, *où nageait son frère*, eussent allumé sa jalousie. 24.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-seizième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE LA REINE-MÈRE NIKASHA.

LXXVII.

Quand le monarque des Rakshasas vit le désastre épouvantable et glaçant de terreur, dont le magnanime Hanoûmat, tel que s'il était Indra même, avait frappé sa ville de Lankâ, il dit, ses yeux rouges de fureur et sa tête légèrement inclinée par la colère, à tous les Démons, ses ministres, comme à Vibhîshana lui-même : 1—2.

« Hanoûmat est venu, il est entré dans cette ville, il a pénétré jusque dans mon gynœcée, où ses yeux ont vu la Vidéhaine. 3.

» Hanoûmat a brisé le faîte de mon palais, il a tué les principaux des Rakshasas, il a bouleversé toute la cité de Lankâ ! 4.

» Que ferons-nous dans la circonstance? Ou que devons-nous faire immédiatement? Dites ce

qui vous semble convenable ici pour nous : qu'est-ce que nous avons de mieux à faire dans cette conjoncture (1)? 5.

» En effet le conseil, ont dit les nobles sages, est la racine de la victoire : ainsi, Démons à la grande force, veuillez bien délibérer au sujet de Râma. 6.

» Les hommes sont de trois sortes : les supérieurs, les médiocres et les plus bas : je vais exposer les défauts et les qualités de ces hommes, *en séparant ce que j'ai pris* collectivement. 7.

» Le mortel, qui donne le conseil pour base à l'action et qui, se consultant d'abord, soit avec des ministre dévoués au bien et capables dans la discussion d'une affaire, soit avec des amis, qui n'ont pas d'autres intérêts que les siens, soit avec des parents heureux de son bonheur, oppose un vigoureux effort au Destin, est appelé un homme supérieur. 8—9.

» Quand il examine seul une chose, quand il se fait seul à soi-même une opinion sur le juste et s'aventure seul dans les affaires, on dit que c'est un homme médiocre. 10.

» S'il exécute sans considérer les avantages ou les inconvénients, et disant : « Je ferai ! » s'en

(1) Littéralement : *Quid hîc bene factum sit* ou plutôt *fuat?*

remet à la fortune, ce n'est évidemment qu'un homme inférieur. 11.

» Il faut savoir qu'il en est des conseils ce qu'il en est des hommes : on les divise comme eux en supérieurs, médiocres, inférieurs. 12.

» La délibération, où les ministres convaincus parviennent à l'unanimité des opinions en suivant la route enseignée par les Çâstras, est appelée une délibération supérieure. 13.

» Le conseil, où, dans l'examen des sentiments, la décision, après maint avis donné, reste encore suspendue entre les opinions individuelles des ministres, est dit un conseil médiocre. 14.

» Une délibération, où les conseillers ne cessent de parler, critiquant les vues proposées les uns des autres, et laissent toujours désirer l'unanimité, est justement nommée une délibération inférieure *ou du plus bas degré*. 15.

» Que vos excellences, les plus sages des ministres, examinent donc judicieusement cette affaire dans une bonne délibération, car c'est une chose de la plus haute importance ! 16.

» En effet, environné par des milliers d'héroïques singes, il y a toute apparence que le Raghouide passera la mer sans difficulté. 17.

» Accourant d'une grande vîtesse, accompagné de son escorte et suivi de son armée, le

Raghouide va bouleverser Lankâ, c'est évident ! il n'y a nul doute ici ! 18.

Aujourd'hui qu'une telle affaire a mis son obstacle devant moi, Rakshasas, *je veux* qu'on délibère sur tous les moyens de sauver et *ma* ville et *mes* armées ! » 19.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-dix-septième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE RAVANA DANS L'ASSEMBLÉE DE SES MINISTRES.

LXXVIII.

A ce langage du monarque des Rakshasas, tous les Démons à la grande force, joignant leurs mains en coupe, répondent à Râvana, l'Indra des Rakshasas : 1.

« Le malheur, qui est tombé sur ta ville, puissant roi, est le fait d'un être vulgaire ; il ne faut pas que tu le prennes à cœur ; nous tuerons le Raghouide ! 2.

» Sire, tu as une bien grande armée, pleine de pattiças, d'épées, de lances et de massues : pourquoi ta majesté conçoit-elle de la crainte ?

» Tu es allé sur les cîmes du mont Kêlâça, couvert de nombreux *Génies* Yakshas ; tu répandis là une immense terreur, et le Dieu, qui donne les richesses, devint ton esclave ! 3—4.

» Là, tu vainquis dans une bataille, auguste

monarque, ce roi du monde à la grande force, *si* fier de son alliance avec le Dieu Çiva. 5.

» Tu as dompté, mis en déroute, exterminé les foules des Yakshas et emmené ce char même des cîmes du Kêlâsa ! 6.

» Par le désir de ton alliance et par la crainte de ta *force,* ô le plus éminent des Rakshasas, Maya, qui règne sur les Dânavas, t'a donné sa fille comme épouse. 7.

» Pour *la belle* Koumbhînâ, monarque aux longs bras, n'as-tu pas forcé Madhou, l'Indra même des héros Dânavas, Madhou, *pour ainsi dire,* inondé de vigueur, à courber la tête sous ta puissance ? 8.

» N'est-ce pas toi, de qui le bras invincible a triomphé de Karkataka, de Çankha, de Padma, de Takshaka, de Vâsouki et des autres Nâgas venus sur le sol de la terre ? 9.

» Une seconde fois, tu combattis, et cette bataille dura une année entière, avec les *Dânavas* aux impénétrables cuirasses, ces héros vigoureux, immortels et comblés des *plus grands* dons. 10.

» Tu frappas leurs armées de stupeur, ô toi, qui domptes les ennemis, tu les forças à demander ton alliance; et cette grande journée, ô le plus éminent des Rakshasas, fut signalée par différentes *manœuvres de la* magie. 11.

» Les fils de Varouna, ces héros, pleins de

[illegible] de ses quatre [illegible] par toi, [illegible] à poursuivre ces légions d'[illegible], ne craignis pas de plonger dans [illegible] (1), [illegible] infestée [illegible] l'arbre infernal [illegible] épineux ! 12—13.

[illegible] repoussée, et ce beau combat, [illegible] répandit alors même la joie dans tous les mondes. 14. [illegible] pleine de héros kshatryas [illegible] de grands arbres et doués [illegible] d'une valeur semblable à celle d'Indra lui-même : le Raghouide n'égale aucun d'eux par [illegible] dons et le courage ; c'est la force néanmoins, [illegible] qui fit mordre la poussière à ses guerriers, pour ainsi dire, invincibles (2) ! [illegible] Reste ici tranquille, puissant monarque ! A quoi bon te fatiguer, mon seigneur ? Ce guerrier [illegible] fils Indrajit va broyer ton ennemi ! 15—16—17.

« Car il a reçu de Mahâpanse (3) une grâce,

(1) [illegible] Panthéon indien.

(2) *Paramadourdjayâs*, sommé difficiles vietu.

(3) *Magnus Dominus*, un des noms attribués à Çiva, [illegible]

qui n'est pas obtenue dans ce monde sans la plus grande peine, en récompense des sacrifices, dont il avait honoré ce Dieu, au-dessus de qui ne siége pas un Dieu plus haut. 15—18.

» Un jour, qu'il osa plonger dans la grande mer de l'armée des Dieux, qui a pour ses vastes champs de vallisnéries des flèches, pour ses îles des masses de fantassins, pour ses vagues bruyantes des chevaux, des éléphants, des chars, et pour ses poissons des lances ou des leviers de fer (1).

Un jour, dis-je, que l'armée des Dieux était venue sur les rivages de cette mer, Indrajit n'a-t-il pas fait prisonnier et mené dans Lankâ le roi des Immortels ? 20.

« Remis en liberté sur l'ordre même du père des créatures, ce Dieu, qui donna la mort aux Démons Vritsa et Çambara, ce roi du ciel revint alors dans son palais, où il reçut les hommages de tous les Dieux. 21.

» Il n'est rien que tu n'aies vaincu dans les trois mondes, car il n'est aucun moyen, sire, de lutter avec ta force incomparable ! 22.

(1) La traduction italienne dit : « Colui entrato un dì nel grande pelago della possanza dei Devi, che ha, in luogo di pesci, lancie e clave, sparti teli in luogo di piante aquatiche, carri, cavalli ed elefanti in vece di fiotti e masse di combattenti in luogo d'isole,... »

» Commande à ce vaillant Indrajit, puissant roi, mon seigneur ; et son bras va précipiter dans le tombeau l'armée innombrable des singes ! » 23.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-dix-huitième chapitre,
Intitulé :
RAVANA EST RASSURÉ PAR SES MINISTRES.

[illegible]

LXXIX.

Ensuite un Rakshasa, nommé Prahasta, hérissé pareil aux sombres nuages et général d'une armée, réunit ses mains en coupe et tint ce langage : 1.

« Ni les serpents, les oiseaux ou les vampires, ni les Gandharvas, les Dânavas ou les Dieux mêmes, combien moins les singes, ne pourraient te vaincre dans une bataille ! 1.

« Si Hanoûmat a pu nous tromper, c'est grâce à la négligence, comme à la folle confiance de tous les Rakshasas : autrement, ce coureur de bois n'eût point échappé vivant de nos mains, nous vivants ! 2.

» Que ta majesté nous la commande, et nous allons dépeupler de singes toute la terre, avec

ses bois, ses montagnes et ses forêts, jusqu'à la mer, ses limites. 4.

» Nous ferons nous-mêmes sentinelle pour le salut de ta personne, ô le plus grand des victorieux : une offense de nous envers ta majesté ne viendra jamais te causer une peine, quelque minime qu'elle soit ! » 5.

Tenant à la main son épouvantable massue, affamée de chair et de sang, le Démon Vajradanshtra dit ces paroles au monarque des Rakshasas : 6.

« A quoi bon nous occuper, noctivagues, du misérable Hanoûmat, quand Sougrîva, Lakshmana et *surtout* l'invincible Râma sont encore debout ? 7.

» Aujourd'hui, je vais commencer, moi ! par tuer Râma avec Lakshmana et Sougrîva ; puis, je mets en déroute l'armée des singes et j'écrase les ennemis sous les coups de cette massue ! » 8.

Un Rakshasa, nommé Triçiras, dit à son tour dans une bouillante colère : « On ne peut tolérer un tel outrage fait à nous tous ! 9.

» C'est une chose épouvantable qu'on ait détruit, — et surtout un vil singe, — le gynœcée de l'Indra fortuné des Rakshasas et sa ville capitale !

» *Je pars et* je reviens dans cette heure même, couvert du sang des quadrumanes immolés ; car je ne puis supporter davantage cette horrible

offense, que l'on fit à mon seigneur ! » 10—11.

Après lui un Démon, pareil à une montagne et léchant ses lèvres avec sa langue, qu'il promène autour de sa bouche, Yadjnahanou (c'est ainsi qu'il était nommé) jette ces mots dans sa colère :

« Que tous les Rakshasas goûtent le plaisir dans la compagnie de leurs épouses : je veux dévorer à moi seul tous les princes des peuples quadrumanes ! 12—13.

» Aime à ton aise ta bien-aimée, roi des Rakshasas, et laisse à mon bras d'immoler Râma sur le champ de bataille avec ses compagnons ! »

Ensuite le fils de Koumbhakarna, le très-irrascible Koumbha dit ces mots dans la plus ardente colère au Démon Râvana, qui fit verser tant de larmes au monde : 14—15.

« Grand roi, que tes conseillers rompent cette délibération ! qu'ils s'amusent tranquilles et que, sans rien penser, ils s'enivrent des plus suaves liqueurs ! 16.

Moi seul, je tuerai Lakshmana et Sougrîva, Hanoûmat et Angada, puis enfin ce Râma, lui-même, *qu'on surnomme* l'Exterminateur des ennemis ! » 17.

—

Ici, finit le soixante-dix-neuvième chapitre,

Intitulé :

DISCOURS DES CONSEILLERS DE RAVANA.

LXXX.

Alors Nikoumbha, Rabhasa et le robuste Soûryaçatrou, Souptaghna, Yadjnakopa, Mahâpârçwa et Mahaudara, Agnikétou aux longs bras et le Démon Raçmikétou, Indrajit, le grand magacien, ce vigoureux fils de Râvana, Praghasa, Viroûpâksha et Vajradanshtra à la force immense, Doûmrâksha, Prahasta et le Rakshasa Dourmoukha, tous de saisir, bouillants de fureur, les pilons ferrés et les piques de fer, les pattiças, les traits barbelés, les fortes lances, les épées, les maillets d'armes, les arcs, les flèches aiguës et les massues aux bracelets d'or, tous de s'élancer et, flamboyants, pour ainsi dire, des flammes du courage :

« Nous tuerons aujourd'hui, crient-ils à Râ-

vana, nous tuerons aujourd'hui même Râma avec Sougrîva, avec Lakshmana, avec ce misérable Hanoûmat, qui a surpris (1) Lanka ! » *(Du 1er au 7e çloka.)*

Mais soudain, arrêtant les Démons, qui sortent, les armes au poing, Vibhîshana les fait tous rentrer, et, joignant ses mains, adresse au monarque ce langage : 7.

« En toute affaire, que l'on ne peut terminer par les trois moyens et par l'autre, *c'est-à-dire, le quatrième* (2), la chose procède, nous enseignent les sages, et finit par une de ces trois causes : l'inattention, la vigilance, un coup asséné par le Destin. Une marche conduite avec circonspection et suivant les règles, mon ami, aboutit nécessairement à son but. 8—9.

» Comment veux-tu vaincre ce héros, plein de vigilance et si difficile à vaincre, ce Râma, si ferme dans les combats, qui aspire à la victoire et de qui la colère fut allumée par toi? 10.

» Quel être au monde peut se figurer les voies d'Hanoûmat, qui a traversé l'épouvantable Océan, souverain des rivières et des fleuves? 11.

» On ne peut évaluer, noctivagues Démons, ni les armées, ni les forces *de ces quadrumanes :*

(1) Littéralement : *vaincu.*

(2) Voyez la note, page 277 du sixième volume.

d'ailleurs, il ne faut jamais se hâter de mépriser un ennemi (1). 12.

» Râma avait-il commencé lui-même par offenser le roi des Rakshasas, pour que celui-ci vînt enlever dans le Djanasthâna la noble épouse de ce magnanime ! 13.

» Si Khara vaincu périt sous les coups de Râma dans une bataille, il y avait nécessité pour celui-ci ; car il faut que l'être, à qui la vie fut donnée, emploie toutes ses forces à défendre sa vie. 14.

» Un affreux danger nous menace à cause de cette fille des rois : que Sîtâ soit donc renvoyée *à son époux !* le salut de ta famille l'exige, il n'y a là nul doute. 15.

» *Oui* ! que Sîtâ *lui* soit rendue, si tu fais cas de ta race, de l'empire des Rakshasas, de cette Lankâ avec tout son peuple, et de ce trône, où il est si difficile de parvenir. 16.

» Il ne te convient pas d'engager une inimitié funeste avec ce héros, plein d'énergie et qui marche sur les pas du devoir : rends-lui donc sa Mithilienne ! 17.

» Rends-lui sa Mithilienne, avant qu'il ne déchire cette ville, remplie de chevaux, encom-

(1) Le texte dit : *paraishân* au pluriel ; mais cette différence ne change rien au sens.

brée d'éléphants, regorgeante de pierreries variées (1). 18.

» Rends-lui Sîtâ, avant que Lakshmana, déchaînant la tempête de ses flèches, ne fasse de Lankâ un monceau de cendre avec ses remparts brisés et ses portes rompues! 19.

» Rends-lui Sîtâ pendant que la nombreuse, l'invincible, la bien épouvantable armée des singes n'a point encore escaladé notre Lankâ!

» La ville de Lankâ est perdue et tous les héros Yâtoudhânas avec elle, si tu ne rends de toi-même à Râma l'épouse, *que tu lui retiens captive!* 20—21.

» Rends-lui sa Mithilienne, je t'en supplie au nom de notre parenté! Suis mon avis! C'est ton bien, c'est ton intérêt, qui me dicte ces paroles! 22.

» Rends sa Mithilienne au Daçarathide, il n'est pas bon pour toi de s'aventurer dans une guerre funeste avec ce héros sage, dévoué à son devoir, plein de vaillance, à l'immense vigueur, à la grande âme, au bras exterminateur de ses ennemis! 23.

» Rends sa Mithilienne au Daçarathide, si tu ne veux que cette vaste cité, parée de ses éléphants et de ses coursiers, comblée de pierreries

(1) Littéralement : *multis repletam gemmis.*

et couverte des plus nobles Rakshasas, ne périsse, détruite et saccagée par les singes! 24.

» Rends sa Mithilienne au Daçarathide, avant que ce fils de roi ne décoche pour ta mort ses dards, semblables aux rayons du soleil, ses flèches acérées, ses traits, qui ne manquent jamais le but! 25.

» Rends sa Mithilienne au Daçarathide, avant que l'on ne voie, accablés dans la guerre sous les flèches du Raghouide, fuir çà et là sur le champ de bataille ces noctivagues, harcelés par les singes et leurs cheveux rougis par le sang!

» Rends sa Mithilienne au Daçarathide, avant que l'armée des singes, cette armée bien épouvantable, invincible, défendue par le bras même de Râma, n'escalade nos murailles et n'enlève d'assaut (1) cette grande ville! 26—27.

» Pour sauver ta capitale avec ses Rakshasas et ta vie, jetée dans un péril extrême, suis la parole salutaire et vraie de tes amis : rends sa Mithilienne au Daçarathide! 28.

» Arrache à la mort, et cette ville opulente avec les Rakshasas, et ton splendide gynœcée, Râvana, et tes serviteurs, et ton palais : rends sa Mithilienne au Daçarathide! 29.

(1) *Pradharshitâ*, dit le texte ; mais le sens veut *pradharshitân* : il y a là sans doute une faute d'impression.

» Renonce à la colère, par laquelle on détruit sa gloire et sa race ; cultive la vertu, qui ajoute un nouveau lustre à la beauté de la gloire : prête une oreille favorable à ma voix ; fais que nous puissions vivre, nous, nos parents, nos fils, et rends sa Mithilienne au Daçarathide ! 30.

» *Rends-la donc,* tandis que Lakshmana dans nos murs n'a pas encore jonché Lankâ de ses flèches dorées (1), en aussi grand nombre que, dans la saison des pluies, les eaux, versées par le roi du ciel, émaillent de nouvelles pousses la terre ensemencée (2). 31.

» Garde-toi que les dards incomparables, décochés par Lakshmana, ne viennent s'implanter dans nos arbres, dans nos montagnes, dans nos coursiers, dans nos éléphants et dans les vastes brèches des cottes-d'armes ou des cuirasses ! Telle est mon opinion bien arrêtée. » 32.

—

Ici, finit le quatre-vingtième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE VIBHÎSHANA.

(1) Littéralement : *ornatis auro sagittis.*

(2) La traduction italienne dit : « *Si come alla stagion delle pioggie Indra inonda d'acque la terra coperta di biade.* »

LXXXI.

A ce langage de Vibhîshana, discours salutaire et dont le devoir même avait inspiré la substance, l'intelligent Râvana se mit à délibérer avec ses ministres. 1.

Habile à manier la parole, ce monarque éloquent, superbe, entouré de superbes compagnons, parla en ces termes pleins de justesse :

« On appelle sage l'homme, qui, d'abord, ayant bien examiné sa force, celle des ennemis, les circonstances des temps et des lieux, ne commence une affaire qu'après *cet examen.* 2—3.

» L'homme, à qui *la science et l'expérience ont* enseigné que dans toutes les affaires il est un écueil, où d'autres se rattachent, et qui, obser-

vant une chose, embrasse du même regard les choses, qui sont liées avec elles, est un pandit, *c'est-à-dire, un savant.* 4.

» C'est ainsi que doit agir le monarque, *de* qui *le bras* déchire les membres de ses ennemis, et dans le conseil de qui siégent des hommes pleins de sagesse (1); mais telle n'est point la conduite du roi, contempteur de tous les mondes, enivré par le vin (2) du pouvoir et qui marche esclave de l'amour.

» Vous n'avez point à délibérer ni à raisonner ici sur le Destin, qui est une chose éternelle. 5—6.

» Mais, comme l'inattention ou la vigilance portent des fruits, que tous les êtres animés doivent recueillir dans le monde, il n'est aucune chose humaine, dont il ne faille s'occuper ici. 7.

» Quant à ce Destin, bien différent de la puissance humaine, n'y songez pas! Les esprits sensés n'observent que le chemin, par où les malheurs peuvent arriver naturellement : *ils savent que* le sort est le maître de tout et les atteint comme il veut (3)!

(1) Littéralement : *cujus consilium est bene compositum.*

(2) Aiçvaryamadamatta, *imperii ebrietate inebriatus.*

(3) On lit dans la traduction italienne, depuis le qua-

» En effet, comment eût-il été possible qu'un être, qui n'est pas autre chose qu'un singe, eût fouillé ainsi tout Lankâ, si le Destin ne l'eût permis? Le Destin est donc la plus grande des merveilles!

» C'est parce que les faibles et les forts, dans quelque danger qu'ils soient engagés, marchent à la volonté du chef, qui les guide; c'est pour cela, *dis-je*, que le conseil fut toujours ici le préambule de tout, comme le AUM symbolique (1) est à la tête de toute lecture, que les brahmes font des Védas. 8—9—10—11.

trième çloka : « L'uom che ha sovra gli altri impero, dee governarsi con consiglio ben stabilito, con fermo proposto di sterminare ogni suo nemico, ma non con animo ligio all' amore, nè con orgoglio insano del suo potere, nè con disprezzo di tutte le genti. L'inescogitabile, l'incomprensibile destino è l'agente eterno; ma nel mondo ogni creatura raccoglie il frutto di ciò che ella fa od utile o dannoso. Quaggiù l'opera che è umana, non passa punto inosservata; ma l'opera del destino, che è diversa d'all' opera humana, quella non è punto veduta. Ma a colui che accorto e savio osserva l'andamento delle cose, il destino, benchè donno, va a seconda ne' suoi desideri. »

(1) Ce monosyllabe, composé de trois lettres, est dans la religion des brahmes le symbole du Dieu un en trois personnes : Brahma, Vishnou et Çiva, représentés chacun dans une des lettres du monosyllabe trilittaire; dogme, que ce mot rappelle en tête de toute récitation liturgique ou lecture des livres saints.

» Les affaires et surtout celles des rois ont pour racine la délibération : de même, c'est la syllabe AUM, qui, lue, indique la route, où l'oreille doit marcher sur les pas de la sainte écriture. 12.

» Quant à la décision prise en conseil, c'est aux mêmes conseillers, qui ont débattu la question, d'en assurer l'observation sous un monarque doué véritablement de la science politique. Une bonne délibération est toujours celle, qui a pour joyau la qualité d'un affectueux dévoûment et pour moyens une intelligence complète (1).

13—14.

» Un roi, disent les maximes, doit prendre tous hommes de race pour ses ministres ; ensuite, il doit écarter de ses conseils tout pervers (2).

» C'est pour cela que vos excellences, douées entièrement des qualités, siègent dans mes conseils. Que toute opinion, je l'ordonne, se fasse entendre ici. 15—16.

(1) Littéralement : *douée de ses huit membres* ou principales qualités.

(2) La traduction italienne rend ainsi les çlokas 13, 14 et 15 : « Con quali consiglieri *dee tener consiglio* un re che sa governare, con tali ei dee pur mantenerlo ; tutto ciò è ben dichiarato *da coloro che conoscon le buone dottrine*. Ma il re desidera consiglieri, la cui mente sia munita delle otto grandi qualità, che abbian virtù ed amico affetto e siano di nobile stirpe ; e dee escludere chi ha qualità contrarie ; tale è il prescritto della lege. »

» Ce qui pourrait empêcher vos éminences d'embrasser une opinion dans l'unanimité, ne ferait-il pas entrer du même coup l'unité de vues dans les conseils de mes ennemis (1)? 17.

» Bien pénétrés de ces vérités, que la question soit donc agitée par vous avec les caractères d'une bonne délibération! *Autrement*, un empire ne peut être long-temps gouverné florissant. 18.

» Veut-il savourer les plaisirs des sens, un monarque de la terre ne peut dans le monde goûter aux voluptés de sa couronne, avant qu'il n'ait vaqué aux affaires dans le conseil de ses ministres (2). 19.

» La délibération importe surtout à un monarque, qui doit toujours être magnanime, sur qui tombent le bien et le mal, qui fait sa tâche *de procurer l'un et de repousser l'autre*. 20.

» En effet, la conduite des rois (3) ne peut guère plus échapper aux yeux des hommes que

(1) On lit dans la traduction italienne : « Voi dovete convenire in un sol parere, che sia ostacolo ai nemici e conferisca al solo mio vantaggio. » Voyez le texte de l'édition sanscrite.

(2) La même traduction parle ici de cette manière : « Il re che, dopo aver ben deliberato quel che è da fare, intende ad acquistar dominii sulla terra, fruisce il frutto del regnare. »

(3) Littéralement : *des magnanimes*.

la route du soleil et de la lune, des planètes et des constellations au milieu du ciel. 21.

» Un grand peuple marche dans la route, où s'engage, s'avance et tombe le roi (1). 22.

» De même que le général d'une armée complète doit suivre les règles de la tactique militaire (2); de même, un roi dans ce monde-ci doit régler sa marche sur la science politique. 23.

» Je tiens ici la Vidéhaine à ma discrétion, et je n'en ressens pas d'ivresse : n'est-ce pas *vous* donner ici une preuve assez grande que je suis maître de moi-même ? 24.

» Que des sages austères puissent me blâmer ici pour une offense, que j'aurai faite à quelque saint anachorète : c'est une opinion, que j'ai déjà conçue moi-même. 25.

» *Mais* comment un homme, qui porte les insignes des anachorètes, peut-il, un arc, des

(1) La traduction italienne rend ainsi les çlokas 21 et 22 : « Perciocchè sì come è occulto agli uomini il moto su nel cielo del sole e della luna, cosi è pur *nascosto* l'andamento dei segni costellati e dei magnanimi pianeti; e per quella via in cui entrando cammina il rettor degli uomini, per quelle via calcata dal re pur se ne va la grande turba. »

(2) « Sì come quaggiù è proprio d'un esercito quadripartito l'andar dietro al suo duce, cosi è proprio ufficio di.... (*Traduction italienne.*)

flèches, une épée dans ses mains, poursuivre les *timides* hôtes des forêts ? 26.

» Certes ! il n'en peut être ainsi pour ces hommes à l'âme placide, qui habitent des hermitages, qui n'ont jamais d'autres aliments que des fruits, et qui font profession de compassion envers tous les êtres ! 27.

» Où voit-on une seconde femme anachorète, qui demeure comme Sîtâ dans un hermitage et qui porte comme elle des pendeloques en or fin avec une robe de pourpre (1) au tissu délié ?

» Quel enfant de Manou, habitant, par vœu de pénitence (2), au milieu des bois, entendit jamais là un son de noûpouras mêlé au gazouillement des parures et des ceintures de femme ? 28—29.

» Mais, par cela même qu'il a fait un grand carnage de Rakshasas, le Raghouide a quitté le chemin de son devoir ! 30.

» Certes ! une telle boucherie de Rakshasas fut un acte condamnable aux yeux des habitants du ciel même ! »

Râvana dit, et Prahasta, expert en fait d'héroïsme et de guerre, ses propres sciences, Prashasta d'abord se mit à lui tenir ce langage :

(1) Mot à mot : *une robe rouge.*
(2) Littéralement : *officii causâ.*

« Quels que soient les actes distingués par les hautes qualités et sympathiques aux grandes âmes, qui peuvent exister répandus en tous les êtres, on est sûr de les trouver tous *réunis* en toi !

» En effet, quel homme doué comme toi, sire, de tous les dons les plus énergiques, donnerait en soi-même le conseil pour début à ses actions? Car, plus que tous les autres dans le monde, les rois ont toujours une marche folle et violente, comme des éléphants, qui sont enivrés pour les combats ! Un roi souvent ne fera pas même quelque chose que ce soit de ce qui est nécessairement à faire (1). 31-32-33-34-35.

» Les princes, que la science du gouvernement accompagne, ne s'écartent jamais de leur devoir, scellé d'un tel cachet.

» Écoute, s'il te plaît, écoute maintenant, pour le succès de ton affaire, les quatre moyens, qui sont enseignés à l'égard de toutes les choses : la conciliation, les présents, la division, les moyens de rigueur ; les voilà tous entièrement !

36—37.

» C'est au roi qui est l'âme de tout, c'est à

(1) La traduction italienne dit : « Nulla mai fu da te fatto, nè si farà che non sia da farsi. » *Da te* n'est pas dans le texte ; voici la lettre sanscrite :

Na kintchidapyakartavyam kritam nâpi karishyati.

lui surtout de les employer. D'abord, il faut tenter la conciliation avec les gens nobles et les personnes de qualité. 38.

» Avec les avides, mettez en œuvre les présents; avec les irrésolus, faites jouer la division : c'est ainsi qu'il est prescrit; mais armez-vous des moyens de rigueur en toutes les circonstances à l'égard du vulgaire et des méchants. 39.

» Voilà ce que les Çâstras te conseilleraient dans cette occasion même envers tes ennemis actuels, si déjà le Raghouide, secondé par son courage, était parvenu jusqu'à nous. 40.

» Est-il possible que le fort aille s'aboucher avec le faible (1)? S'il est même quelque chose, que nous ne puissions obtenir de lui par la conciliation et les autres moyens, ne sommes-nous point capables de l'arracher (2) à ce faible ennemi par tous les efforts de nos armées? Crois-moi, en vérité! la rigueur est ici le seul expédient convenable! 41—42.

» Mets de côté les trois premiers des moyens,

(1) « Da che Rama, dit la traduction italienne, ci ha un dì assaliti con tutto il nervo della sua forza, come potrebbe un valoroso, *tuo pari*, aver ricorso ad un tal fiacco, *qual è Rama?* »

(2) *Prayâtchitoum*, PETERS : c'est une catachrèse de l'antécédent pour le conséquent.

puisque le meilleur est la rigueur elle-même. Les choses étant ce qu'elles sont, la rigueur, suivant la juste raison, est ici le seul moyen efficace (1). 43.

» C'est pour nous une chose facile, elle est tout à fait digne de nous : tenir un langage différent, c'est nous débiter ici des conseils, qui portent un cachet d'hostilité. 44.

» Et puis, est-il convenable de mettre en œuvre la conciliation et les *deux* autres moyens? *Je ne le crois pas;* car une bien grande faute, ce me semble, fut commise à notre égard de toutes les manières, puisque c'est l'ennemi, qui le premier nous a fait la guerre avec violence par les mains de son envoyé. Un homme instruit dans les Çâstras, habile à manier la parole, conciliant (2), sage, pur et né dans une noble race, voilà celui que les gens de bien estiment pour messager. Mais celui-ci est un espion, que Râma nous envoie avec des qualités entièrement opposées! 45—46—47.

» *Un espion,* qui vint jeter le désastre ici pour la ruine de son affaire à lui-même! En effet,

(1) On lit dans la traduction italienne : « Il castigo è solo qui efficace; perchè *Rama*, tralasciati gli altri tre mezzi, s'appiglia ei pure sovrattutto al castigo. »

(2) Littéralement : *souhrit*, amicus.

seigneur, est-il possible de consentir à la demande d'un homme, qui agit d'une telle manière et, dans l'égarement de son intelligence, s'associe avec un être avide de combats ?

» Le voilà donc enfin arrivé ce temps fortuné des batailles, qu'attendent depuis si long-temps *nos* guerriers, toujours affamés de combats ! Certes ! les massues, les arcs, les haches, les piques de fer ne manquent point ici ! 48-49-50.

» Les guerriers, de qui la *plus belle* parure est le courage (1), désirent les porter au milieu des combats ! La terre a soif, elle aspire bien certainement à s'abreuver de sang ! 51.

» Lakshmana, c'est tout à fait évident, seigneur, ne viendra ici que pour se coucher avec Râma au lit *funèbre* des singes, tués par nous dans la guerre ! 52.

» Ils vont trouver dans la mort le réveil de leur songe funeste (2) ! Oui ! la terre aspire à se

(1) Ce trait manque dans l'Italien.

(2) La traduction italienne rend ainsi tout ce passage; qu'on prenne le texte et qu'on nous lise avec elle : « I tuoi guerrierri bramano or tutti di por mano nelle battaglie alle lor clave e ai loro archi, alle lor lancie e all' ascie. Per certo, o re, la terra assetata desidera bere il sangue de' scimi trucidati da noi in battaglia. Per certo Rama e Lacsmano assonnatisi, si sveglieran *fra breve,* sorpresi nell' ora destinata, dal loro funesto sonno. »

joncher de cadavres et, toute arrosée de leur sang, comme d'un parfum liquide, à rire en quelque sorte elle-même avec la bouche, *entr'ouverte à son dernier soupir*, de ces guerriers aux belles dents ! Que tes ordres soient donc envoyés aujourd'hui même à tous nos combattants !

53—54.

» Et que cette armée, sous les coups de laquelle doit périr l'ennemi, qui est en guerre avec toi, immolé dans le combat par tes Rakshasas aux massues toujours levées, aux bras vigoureux, se déploie, spectacle admirable à voir ! semblable à une forêt de palmiers ! » 55.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-unième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE PRAHASTA.

LXXXII.

Ensuite un Yâtoudhâna, grand dans le conseil et dans la guerre, tint au milieu des sages *ministres* ce langage, que la sagesse accompagnait : 1.

« Toutes les choses, que *Râvana*, ce Lunus entre les rois, vient de nous dire, étaient manifestes et vivement éclairées par les rayons de l'intelligence; et pourtant *sa modestie* nous les a présentées comme des choses, sur lesquelles notre avis lui était nécessaire (1). 2.

» Les paroles, que Prahasta lui-même a dites, sont parfaites, riches de sens, pleines de

(1) Littéralement : *comme des choses incertaines.*

raison ; elles ne font qu'un avec nos propres discours. 3.

» Daigne, ô mon roi, écouter aussi les paroles, qui sortent de ma bouche. J'ai déjà maintes fois considéré toutes ces choses avec mon intelligence. 4.

» Ceci est d'ailleurs bien connu de nous tous : les conseillers, qu'une amitié réciproque engage à suivre les avis partagés les uns des autres, sans les réfuter, se divisent par groupes et n'arrivent point à l'unité. Toujours amis au milieu des affaires, ils adoptent mutuellement les pensées celui-ci de celui-là, dans l'énoncé des opinions.

» Cependant n'être pas divisé, c'est tendre, sire, à l'unanimité. Si une délibération obtient une parfaite unité de vues, c'est un présage éminent de succès. Ainsi, la division et l'union, *quand elle est de complaisance,* ne valent pas *mieux l'une que l'autre* dans une conférence (1).

(1) Tout ce passage est rendu ainsi par la traduction italienne : « I consiglieri raccolti ad una seguono per vicendevole affetto quel consiglio ch' essi han l'un l'altro scisso e non discusso. Gli amici divisi mai non convengono nelle occorrenze in un solo intento ; perocchè fermi ciascuno nella lor sentenza, ei seguono il lor parere. Ma l'unione, o re, conferisce all' unità d'intendimento, ove il consiglio sia di cosa salutare, e chi intende a dominare, s'attenga ad esso. Così la divisione de' consigli e l'attenervisi non sono, o re, cose lodate....»

Ces deux grands inconvénients *sont comme des poisons, qui* tuent les conseils des rois. Une délibération, que l'on estime supérieure, est celle où la question, nettement posée, est complètement examinée et débattue contradictoirement avec les armes des opinions diverses.

» Ce moment, nous le savons tous, est celui d'une guerre, qui est fondée en raison. (*Du* 5ᵉ *au* 11ᵉ *çloka.*)

» Il faut donc examiner, sire, le fort et le faible dans la nature de cette guerre : qui sommes-nous ? et qui sont les ennemis ? et quelles armes sont employées dans la guerre ? 11.

» Quelle force découle, et du temps, et du lieu ? à qui donne-t-elle ici l'avantage ? Les ennemis sont loin de la terre, qu'ils habitent ; nous, au contraire, nous sommes dans notre pays ; c'est pour nous un avantage supérieur, ô le mieux doué entre ceux *que les Dieux ont* comblés de leurs dons ! On recommande les heures de la nuit comme favorables aux Rakshasas en toutes les guerres. 12—13.

» Dans une bataille de nuit, sire, la victoire est donc à nous ; ce n'est pas douteux ; c'est par conséquent une guerre de nuit surtout, monarque à la grande sagesse, que doivent faire nos soldats Naîrritas, affamés de combats, experts dans le maniement des armes.

» Les qualités *n'ont-elles pas* dans la condition même, où s'en produit l'action, une cause, leur alliée, qui ajoute de nouveaux avantages aux avantages naturels (1)? Le conseil ne fait pas moins dans la guerre que la valeur des héros.

» Ainsi, et le temps, et le lieu, et la force, tout ici nous assure de nombreux avantages. Que la guerre soit donc résolue! Nous avons fait, autant qu'il faut, provision d'armes et de cuirasses : c'est maintenant à la guerre, que nous aspirons, nous, qui sommes doués tous des vertus *héroïques !*

» Que les Rakshasas boivent dans ce jour, seigneur, comme s'ils étaient pressés d'une soif ardente, l'agréable sang des singes tués sur le champ de bataille!

» Que bientôt la face du Raghouide, visée par la main des héros, enivrés du combat, se montre ici baignée de sang au milieu de la bataille! Qu'on voie la terre jonchée çà et là de singes couverts de blessures, entièrement broyés sous mon bras, poussant des cris douloureux, implorant merci!

» Devons-nous combattre, gardant bien nos rangs, ou dans une mêlée? Que l'une ou l'autre

(1) La traduction italienne dit : « La causa giusta, inspiratrice di virtù è movente di chi opera. »

chose soit décidée ici par nous complétement, à l'instant même et d'une manière conforme à la vérité! » (*Du* 14e *au* 21e *et dernier çloka.*)

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-deuxième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE MAHAUDARA.

LXXXIII.

Viroûpâksha, inaffrontable dans les combats, égal à Vrihaspati dans les conseils (1), prit ensuite la parole à son tour et tint ce langage : 1.

« Des chars, des cavaliers, des combattants montés sur des éléphants, une infanterie à la taille de géants : telles sont les quatre divisions, entre lesquelles se partagent nos armées; multitude de Rakshasas à la vigueur infinie en corps de troupes, gouvernés chacun suivant ses règles spéciales. Les singes ne peuvent, c'est mon avis, leur opposer de résistance. 2—3.

» On ne trouve pas de fermeté dans les singes aux pensées mobiles : non ! la constance de

(1) Littéralement : *par l'intelligence.*

volonté n'existe pas dans une armée simienne !

» Au son de quelques mains battant les bras avec bruit ou choquées l'une dans l'autre, vois déjà fuir ce ramas de quadrumanes aux inconsistantes résolutions (1) ! 4—5.

» Qu'on voie ici les rois des singes, tués par les Rakshasas, étaler à nos yeux leurs corps mis en morceaux, comme des grenouilles, qui sortent des ondes ! 6.

» Que les singes, tombés dans une bataille au milieu des Rakshasas, y perdent la vie, comme les rayons du soleil expirent, noyés au milieu des nuages ! 7.

» Que les singes blessés, massacrés, nous montrent les rangées de leurs blanches dents, telles qu'on voit *en hiver* les girandoles du givre (2) !

» Que la terre, jonchée çà et là de cadavres simiens, comme si elle était hérissée de fourmillères (3), nous offre ici, rois des rois, un spectacle de la plus grande beauté ! 8—9.

(1) On lit dans la traduction italienne : « Tu vedrai quell' esercito d'animo instabile fuggire urlando, percuotendosi le braccia et battendosi a palme con gran fracasso. »

(2) Mot à mot : *pruinarum sicut multitudo.*

(3) Valmika, *tumulus, præsertim formicarum,* dit Bopp. Notons en passant que c'est le mot, dont le nom même de notre poète est dérivé. *Valmika,* avec le suffixe

» Qu'aujourd'hui même un glorieux combat étale sur le champ de bataille un splendide festin pour les Rakshasas, et qu'ils se régalent de singes tous à la fois ! 10.

» Qu'une pluie de sang (1), *arraché aux veines* des ennemis tués, abatte le nuage de poussière, qui, pareil à la fumée, s'élèvera du champ de bataille broyé *sous les pieds des combattants!* 11.

» Que l'armée des singes, couchés sur la terre dans ses lits de gazon, y joue aux yeux des masses d'orpiment rouge avec les ruisseaux de sang répandu sur leurs membres déchirés çà et là (2) par les Démons ! 12.

» Que, dans notre capitale aujourd'hui, la main acérée des flèches moissonne les fleurs de la vie des ennemis, comme on cueille des fleurs dans les arbres! (3) 13.

» Que les singes par centaines, blessés de nos traits dans le combat, soient tout dégouttants

de possession *in*, au nominatif *valmîkî*, veut dire *ille, qui valmikâm* ou *valmîkas habet.*

(1) Littéralement : *une eau de sang.*

(2) Valeur de la préposition *vi*, jointe au verbe et qui répond à *dis* en latin : *dilaceratis simii membris.*

(3) La traduction italienne dit : « Le nostre mani or qui armate d'armi taglienti coglieranno in questo campo i fior delle vite de' nemici, come si colgono fiori sui monti.»

de sang, tels que des arbres stillants de résine !

» Que la terre gémisse bientôt, accablée sous le faix des ennemis tués par centaines, et dont les corps expirés seront pareils à des masses en fleurs de butéas feuillus! 14—15.

» Que l'armée des singes, le corps hérissé de flèches dans cette bataille, soit comme un bois de caniyars, que le vent a brisé! 16.

» Donne tes ordres à l'instant, ô toi, qui es plein d'un grand courage dans les grands combats : celui, que les ennemis reconnaissent ici pour le chef de tous, seigneur, il tombera sous mes coups! 17.

» Et, quand je l'aurai tué, je tuerai ceux qui viennent immédiatement après lui! *car* tous ceux, qui auront suivi ses pas dans ces lieux, deviendront mes ennemis (1). » 18.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-troisième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE VIROUPAKSHA.

(1) On lit dans la traduction italienne : «... ucciderò... quanti qui v' avranno lor seguaci e miei nemici. » Voyez le texte sanscrit.

LXXXIV.

Doué de constance, versé dans le devoir et dans les affaires, Vibhîshana, sur un ton doux, prit de nouveau la parole en ces termes : 1.

« Les conseils, donnés par tes ministres, étaient bons, amis, tout à fait en prévision de l'avenir et surtout d'une importance considérable. 2.

» En effet, un ministre dévoué, rejetant loin de lui ce qui est simplement agréable et s'attachant à tout ce que l'affaire a de plus grave en elle-même, doit toujours dire uniquement ce qui est bien. 3.

» Aussi vais-je, appuyé sur la confiance, que

m'inspirent tes grandes qualités, dire une chose, que j'ai bien étudiée, roi des rois, dans ma pensée attentive. 4.

» On poursuit dans ce bas monde les jouissances, que procurent l'amour, la richesse et le devoir ; mais c'est toujours avec l'œil du devoir, qu'il faut examiner ici-bas la richesse et l'amour.

» Car l'homme, qui, désertant le devoir, ne voit dans la richesse que la richesse et dans l'amour que le plaisir de l'amour, n'est pas un homme sage dans ses pensées. 5—6.

» Cette discussion, agitée suivant tes ordres par des ministres, qui voient l'essence des choses, aboutit à des issues, qui sont de plusieurs sortes, et par conséquent elle encourt le blâme. 7.

» Mais quel homme judicieux, s'il prend sa conviction dans la raison, oserait dans les conseils d'un roi donner une fausse couleur à l'attentat commis sur l'épouse d'autrui, et dire : « C'est le devoir ! » 8.

» Les actions, que l'on raconte de Râma, ont laissé des vestiges répandus çà et là (1) : eh

(1) La traduction italienne dit : « Quanto a ciò che si dice esser stato fatto da Rama con avverso intendimento, qual cosa si scorge quivi in Rama che paia contraria alla giustizia ? »

bien ! où voit-on nulle part dans un de ces vestiges Râma s'écarter du devoir ? 9.

» Quand Râma sortit de sa demeure un arc dans sa main, quand il décocha même sa flèche contre un kshatrya, a-t-il en cela violé son devoir ? 10.

» *Et d'ailleurs*, fût-ce même une transgression du sage Râma, le fait, qui appelait ce châtiment, n'excuserait-il point ici la faute de l'anachorète (1) ? 11.

» Comme un estomac robuste digère tout, eût-il mangé même deux fois plus qu'il ne lui faut, tel Râma dissout en soi-même le péché !

» Suis donc mon avis ! et que le vertueux Râma, s'il vient auprès de ta grandeur toute puissante, reçoive de toi son épouse ! 12—13.

» Et quel homme, sire, n'eût-il aucune vertu, fût-il d'un rang vulgaire, se présenterait ici devant ta majesté, remplie de belles qualités, et n'obtiendrait pas d'elle une gracieuse faveur ? 14.

» Si tu veux faire une chose digne de toi-

(1) On lit dans la traduction italienne : « Che se quel saggio Rama fallì pur mai in alcuna cosa, certo non v' ebbe colpa in alcun suo atto, mentr' egli abitava *per comando del padre* nelle selve. »

même ou si tu veux observer le devoir, cette noble Sîtâ mérite, ô mon roi, que ta bienveillance lui rende sa liberté. » 15.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-quatrième chapitre,
Intitulé :
UN SECOND DISCOURS DE VIBHÎSHANA.

LXXXV.

A peine le vigoureux monarque eut-il ouï le discours de son frère, que soudain la fureur colora son visage, comme le soleil parvenu à son couchant. 1.

Ses yeux rouges naturellement se teignirent d'une rougeur plus foncée et lancèrent des regards aussi épouvantables, que les planètes de Çanaîçtchara et de Bouddha (1). 2.

Tous les ministres, à qui le caractère *du monarque* était bien connu, sentirent naître la crainte au fond du cœur, en voyant cette fureur violente de l'irrascible souverain. 3.

Ensuite, après qu'il a frotté vivement de

(1) Saturne et Mercure.

colère une main dans la paume de l'autre main, Râvana jette à Vibhîshana ces paroles dictées par un amer dépit : 4.

« Ce que ta grandeur a dit porte entièrement le sceau d'une pensée funeste pour moi : c'est un langage paré de qualités favorables à mes ennemis et qui n'est coupé nullement sur ma taille (1). 5.

» Tu n'as point observé ici les égards, que les hommes attentifs et bien nés se doivent mutuellement : il faut mettre le plus grand soin à respecter ces convenances, qui ne sont pas dépourvues de raison (2). 6.

» Avec zèle et dans toutes les affaires, les sages ont coutume d'apporter excellemment une grande vigueur agissant après la réflexion : ce que ne font pas les gens, à qui le désespoir fait désirer la mort (3) ! 7.

(1) La traduction italienne dit : « Quello che tu dicesti a pieno della perfetta virtù del nemico e della vanità della mia mente, non m' è auterevole prova. »

(2) Ma i buoni e valorosi, senza mostrar tanto ossequio *al nemico,* deggiono l'un l'altro principalmente por mano ai mezzi efficaci ed atti a condurre al fine.» *(Traduction italienne.)*

(3) « Coloro che sono esperti in tutte le cose, dicono con ogni lor studio ciò che fu prima ben pensato, ciò che è supremo e forte ;...» *(Ibidem.)*

» Naufragés dans toutes nos affaires, nous invoquerons désormais le judicieux Vibhîshana, comme une troupe d'écoliers implore son gourou ! 8.

» En venant ici devant le maître de la terre, tu fais bien voir que tout ce qu'il y a de sottise, de pauvreté, d'idiotisme, d'aveuglement et d'inintelligence au monde est ramassé tout entier dans toi-même (1). 9.

» Oui ! c'est comme si la sauterelle en se jouant allait follement sauter pour sa perte au milieu du feu : serait-ce donc un signe indubitable d'héroïsme ? 10.

» Qu'un homme, abandonnant les conseils des Traités politiques, veuille apprendre à ses dépens dans une grande infortune ce qu'est une affaire, est-ce là encore un signe indubitable de science gouvernementale, comme la faculté de voyager par l'âme dans la région des airs à la manière de l'oiseau, et les autres dons, fruits de

(1) « Or noi manderemo intanto *a Rama* il savissimo Vibhîsana, sì come una torma di discepoli ridotta in tutto a mal termine farebbe il suo maestro : chè tu andando a quel re della terra, *ben ti converrai con esso:* perocchè quale è *in lui* l'imbecillità, la miseria e la stupidezza, la stoltizia e la perversità, tale perversità è in te pure. »
(Traduction italienne.)

la pénitence, sont une marque assurée de perfection dans *l'ascète* (1) ? 11—12.

» Ce peuple, sans doute, ne savait pas quelle différence existe d'égarer à bien conduire, puisqu'il a reçu *des cieux* le sage Vibhîshana, de qui l'esprit est si dégagé des sens ! 13.

» Si les ennemis sont des héros dans la guerre et si nous sommes, nous ! des lâches dans les combats, que n'allons-nous, par couardise et cédant à la force, demander grâce à l'ennemi ! 14.

» Voilà ce qui est toujours à l'heure du combat la nature éternelle des gens peureux, étroits de cœur, à l'ame basse, tels enfin que toi-même ! 15.

» Où trouver, certes ! un homme de haut rang, Vibhîshana excepté, qui tînt ces paroles sans courage, s'il avait reçu le premier une offense des ennemis ? 16.

» Qu'est-ce que nous a dit Vibhîshana en tant de choses différentes et de toutes les manières ? Cette âme, que la crainte aveugle, n'est

(1) La traduction italienne dit : « Questo è segno d'alta sagacità governatrice, che taluno, non curando i dettami delle buone dottrine, cerchi in un tempo di grande avversità di condur le cose con mezzi violenti ! S' ei v' ha qualche stabile frutto nello sforzo d'un aligero o d' altra creatura che vada per le vie aeree, così v' ha segno di buon successo nel tuo pensiero. »

digne de moi, ni pour le conseil, ni pour le courage. 17.

» C'est une nécessité d'écarter dans la guerre ces gens d'une excessive timidité ; *car* ils tuent la valeur des braves et deviennent le nœud (1), auquel se rattachent de grands maux. 18.

» En effet, comment l'homme, de qui l'âme est déjà troublée, quand il est encore loin des horreurs du combat, saurait-il déployer une vaillance honorable, une fois son pied mis sur le champ de bataille ? 19.

» Les hommes sans courage et sans vigueur ne brillent point à pourfendre les ennemis : leur âme est peureuse, de même nature et telle que la tienne ! 20.

» Si Râma, dépouillant son orgueil, venait me demander grâce...! Est-il une chose faisable aux yeux des gens de bien, qu'ils ne soient disposés à faire, si on vient les supplier ? 21.

» Nous devons étouffer notre haine à l'égard de notre ennemi surtout : c'est un devoir à vos excellences de pratiquer la compassion de toute

(1) « Questi saccenti, » dit la traduction italienne. *Granthibhoûtâ:* est une expression assez obscure ; mais je n'oserais adopter ici le sens de l'italien : je considère *dosha* comme un trope, *la faute,* pour ce qui en résulte, *le malheur.*

votre âme envers l'homme, qui demande assistance. 22.

» Ne pas le faire (1), c'est unir le poison avec le sang, d'où résulte que le mélange ira bientôt allumer la guerre entre les deux substances.

» Moi, fussé-je même seul dans ce combat, je suis capable de consumer par ma vigueur sur le champ de bataille Râma avec Lakshmana, comme un feu allumé dévore l'herbe sèche.

» Ainsi, que la résolution de la guerre soit prise à l'instant par vos grandeurs, *si bien* douées pour la guerre, à l'exception toujours du vil et du lâche Vibhîshana lui-même. 23—24—25.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-cinquième chapitre,
Intitulé :
RÉPONSE DE RAVANA AUX PAROLES DE VIBHÎSHANA.

(1) La traduction italienne dit : « Ma non avendo *Rama* ciò fatto, non v' ha tra noi possibile accordo se non come del sangue e del veleno; quindi *da me qui* s'esplora l'assemblea *de' consiglieri* per intraprendere la battaglia.»

Il est inutile de mettre ici dans la traduction ce mot *Râma,* qui n'est pas dans le texte sanscrit et de particulariser ainsi une proposition générale. C'est ici le cas d'un locatif absolu, devant lequel vous devez sous-entendre le pronom indéfini, ON, *kasmintchana* ou *kasmintchit.*

LXXXVI.

Ensuite le sage, le généreux Vibhîshana, profond comme la mer et victorieux des sens, répondit ces nouvelles paroles au monarque des Rakshasas : 1.

« Rejeter les discours les plus vertueux pour s'engager dans une mauvaise route, c'est, disent les sages, un signe avant-coureur de la ruine.

» De même les vastes éclairs annoncent que la foudre va tonner dans les nuages (1). Et voilà, sire, la faute, que tient embrassée votre majesté dans son grand aveuglement ! 2—3.

(1) Ce vers est le premier du 4e çloka ; nous l'avons changé de place et mis au lieu, que réclamait ici l'enchaînement des idées.

» Il n'est pas facile pour une âme aveuglée de remporter la victoire : et quelle victoire peuvent espérer les bons mêmes, s'ils retiennent dans leurs mains une chose avec injustice? 4.

» Autant il est difficile de traverser la mer à la force des bras, autant est-il impossible aux âmes basses d'atteindre le devoir, ce but, où visent les gens de bien et qu'on doit se proposer ici-bas et dans l'autre monde! 5.

» Comme l'amour, la haine et les autres affections naissent toujours de l'âme; ainsi tous les bonheurs des gens heureux ici-bas ont pour cause le devoir (1). 6.

» Et même une preuve suffisante que le devoir est l'auteur de tout ce qui arrive, c'est que l'homme en général a très-peu de bonheur et que les maux font la plus grande partie de sa fortune (2). 7.

» Est-il un bien quelconque, excellent, supérieur, d'acquisition facile, qui n'en soit le résultat? Si l'on veut observer d'un regard intelligent

(1) La traduction italienne dit : « A quella guisa che l'amore e l'odio e gli altri affetti pigliano sempre quaggiù qualità d'all' animo di ciascuno, così ogni prosperità dei fortunati piglia qualità dalla giustizia. »

(2) On lit dans la même traduction : « E da ciò tu ha potuto apprendere a proteggerla, che le genti tutte hanno quaggiù *senz' essa* poco gaudio et moltissimo dolore. »

le bonheur de tous les êtres, on verra que le devoir en est la source. 8.

» L'homme, qui a mérité des éloges pour sa pénitence, ne peut faire de son âme la proie *du vice et partant* de la douleur.

» En effet, de même qu'un navire fait voyager facilement sur les eaux ; de même l'obéissance au devoir fait naviguer aisément les hommes *sur l'océan de la vie.*

» De même que ta majesté est ici le conducteur et le chef de tes sujets; de même le devoir convenablement obéi est le guide *sûr* de l'amour, de la richesse et des vertus.

» De même que le renoncement aux biens *de la terre* nous fait obtenir aisément tous les biens (1) ; de même le devoir, esclave de ses *nobles* résolutions, procure aux bons la félicité ; ce devoir, si beau, qu'il est impossible de pratiquer à l'homme, étroit dans sa vue, inculte dans son esprit, avide seulement de goûter au fruit du temps présent.

» De même que la richesse et l'amour versent la joie au cœur; de même la patience et le devoir nous apportent vîte le bonheur.

(1) La traduction italienne dit : « A quella guisa che coll' abbandono d'un bene s'acquista talor felicemente un altro bene.... »

» Quelque difficile qu'en soit la pratique, certains hommes ne s'en dévouent pas moins au devoir ; mais il n'existe aucun terme aux désirs, soit dans l'amour, soit dans la richesse.

» Là, où le guide est vertueux et ceux qui l'accompagnent doués eux-mêmes des vertus, on doit naturellement considérer avec justesse l'amour, la richesse et le devoir. Mais ici le guide est sans vertus et ses compagnons suivent *aveuglément ses pas.* Les choses étant ce qu'elles sont, à quoi bon ce conseil et que cherchez-vous à connaître ?

» Ce qui mérite d'être appelé un conseil, c'est une assemblée, où l'on examine sérieusement, et le bien, et le mal, et le douteux ; les autres ne sont, à bien dire, qu'un mauvais emploi du nom. Il ne sied pas qu'un ami, entré dans le conseil, et qui observe les choses avec les yeux de l'intelligence, y vienne avancer une fausseté, qui pousse à la ruine sous une trompeuse apparence de bien.

» J'abandonne un roi, esclave de l'amour et qui oublie son devoir dans ses conseils : je me retire à l'instant vers ce Râma, qui est sans cesse, lui ! dévoué invariablement au devoir ; car on m'a toujours dit que c'est un roi victorieux des Asouras et des Dieux ; *un prince*, qui n'abandonne jamais le faible abrité dessous sa protec-

tion; *un roi*, qui est secourable à ses ennemis eux-mêmes! Je laisse avec une vive douleur ici tous mes parents divers, et je m'en vais, conseillé par le devoir, demander un azyle à ce noble enfant de Manou.

» Une fois cela fait et moi parti, arrêtez, s'il est ici un conseiller, qui sache indiquer la bonne voie (1), arrêtez convenablement une résolution, qu'inspire l'intelligence d'une saine politique, (*Du* 9e *au* 22e *et dernier çloka.*)

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-sixième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE VIBHÎSHANA.

(1) Littéralement : *ce qui est ayant qualité.*

LXXXVII.

Tandis que son frère Vibhîshana parlait ainsi, le monarque des Rakshasas, plein de fureur, s'élança tout à coup de son siége, le cimeterre à la main, tel qu'un nuage sombre, tonnant, d'où jaillissaient de longs éclairs; et, poussé par le sentiment de la colère, il frappa du pied Vibhîshana sur le siége, où il se tenait assis. Le prince tomba renversé de son trône sur la terre, comme le fragment d'une belle montagne, brisée par la chûte de la foudre.

La terreur saisit les ministres à la vue de cette rixe, comme elle saisit les créatures à l'aspect de la pleine lune, tombée dans la gueule de Rahou.

Prahasta se mit à calmer doucement le monarque irrité des Rakshasas et fit rentrer dans le

fourreau son glaive, qu'il tenait à la main. Ramené dans sa nature, le terrible souverain se rasséréna, tel que la mer au temps où ses flots, revenus au calme, sont rentrés dans ses rivages.

Les *grands* demeuraient là, formant un cercle autour du trône, où Râvana se tenait assis, comme des cîmes latérales entourent le plus haut sommet du Mérou. Tel que le hallo de la lune, merveilleux et beau spectacle ! telle silencieuse resplendissait alors cette couronne de ministres.

Une vive rougeur colorait au plus haut point la face de Vibhîshana : ainsi, le vénérable feu, sur l'autel du sacrifice, est tout rayonnant de ses flammes suivant les rites.

Ensuite, le vertueux Vibhîshana éteignit en lui-même le feu allumé de la colère et chercha dans sa pensée quelle marche son bien lui prescrivait d'observer. Doué de mansuétude et brillant d'une grande force morale (1), il suivit sans la franchir, comme un généreux coursier, la ligne, que lui traçaient les inspirations de sa noble race. Quand il eut réfléchi un instant, pris, quitté et repris une résolution, Vibhîshana se levant tint alors ce langage dicté par le devoir :

« Les affections de mon âme sont pour le

(1) Littéralement : *vi tinctus.*

devoir et ne sont pas nommées de l'amour ou de la colère. (*Du 1er au 14e çloka.*)

» Ce coup de pied n'est donc pas un bien grand malheur à mes yeux. Dans ce monde, ceux qui sont vraiment à plaindre, ce sont les grands pécheurs, qui ont déserté le devoir et qui, en dépit de leur *auguste* naissance, ont asservi leurs âmes à la colère. Toutes vos excellences ont embrassé *les opinions de* cet homme, et c'est un malheur, où je vois le grand signe d'une catastrophe universelle.

» Une flèche ne peut tuer qu'une seule vie sur le champ de bataille. 14—15—16.

» Mais la pensée d'un roi à l'esprit aveuglé fait périr et lui-même et tout son peuple. La meilleure des flèches à la pointe acérée ne cause pas autant de mal, que les péchés, une fois nés, de ces mortels, qui ont peu d'âme.

» Le sage promène ses yeux autour d'une affaire, quand elle est encore dans un temps futur. 17—18.

» D'autres sentent le bonheur et l'infortune à l'heure seulement où ils sont arrivés; mais les hommes, qui, dans ce monde, sont les mieux doués, regardent le bien et le mal dans l'avenir avec l'œil de la pensée : aussi ne se laissent-ils jamais enivrer dans le bonheur, ni abattre dans l'adversité.

» En effet, l'homme, à qui fut donné une vue d'une grande portée, embrasse comme il faut la compréhension d'une affaire, et, tombé dans l'infortune, il trouve un moyen pour s'en dégager.

» Ceux, qui savent démêler avec justesse les principes et leurs conséquences, ne se laissent point aller à commettre une faute. 19—20—21.

» Toutes les maximes, qui roulent ici-bas, sont les apophthegmes des grandes âmes : l'homme ignorant de ces maximes ne fait pas autre chose que des fautes; on le voit toujours submergé dans une épouvantable océan de chagrins. Mais d'où se glisserait la sottise dans l'intelligence des hommes, dont le regard sait distinguer nettement les rapports établis entre les choses humaines et saisir le nœud même, qui rattache le présent à l'avenir?

» Toi, sur la tête de qui la ruine est suspendue et qui pousse ta famille à sa ruine, je te quitte et je m'en vais de ce pas avec colère, tel que les eaux d'un fleuve coulent vers l'Océan. A cette heure, où j'ai reconnu que ton esprit est faux, cruel, infracteur de la justice, puis-je faire autrement que de t'abandonner comme un éléphant, qui est enfoncé dans la boue?

» Râma est un homme et son bras peut ainsi de toutes les manières te précipiter dans le tom-

beau, toi, souillé par la fange de l'infamie et plongé dans le bourbier du péché! » (*Du* 22e *au* 26e *et dernier çloka.*)

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-septième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE VIBHÎSHANA.

LXXXVIII.

Quand Râvana, que poussait la mort, eut, bouillant de colère, entendu ces paroles de Vibhîshana, il répondit à son frère en ces termes pleins d'amertume : 1.

« On peut habiter avec son ennemi, avec un serpent irrité; mais non avec l'homme, qui manque à ses promesses et qui sert nos ennemis!

» Je sais bien, Rakshasa, quel est en toute chose le caractère des parents : les infortunes des parents font toujours du plaisir aux parents. 2—3.

» Oui! des parents comme toi dédaignent et méprisent *dans leur parent* un chef actif, héroïque, savant, qui sait le devoir et qui se plaît avec les gens de bien. 4.

» Félons, cœurs dissimulés, se réjouissant toujours des revers, les uns des autres, les parents sont pour nous *des ennemis* terribles; et c'est d'eux que nous viennent les dangers. 5.

» On entend quelque part (1), dans la forêt Padma, les éléphants mêmes chanter des çlokas à la vue des chasseurs, qui viennent, tenant des cordes à leur main. Écoute-les, Vibhîshana !

« Notre danger n'est pas dans ces cordes, ni dans le feu, ni dans les autres armes ; il est dans nos parents, esclaves égoïstes de leurs intérêts : voilà ce qui est à craindre. 6—7.

» Ils indiqueront sans doute le moyen de nous prendre ! Le plus terrible de tous les dangers est toujours, pense-t-on, le danger que nous apportent les parents. » 8.

» Telle que la prospérité *d'une maison* est la fille des vaches (2), que la pénitence est la fille du brahme, que l'inconstance est la fille des femmes :

(1) On lit dans la traduction italienne : « Son celebri i carmi cantati un dì dagli elefanti....»

(2) Comme la vache et le taureau dans l'Inde sont des emblêmes, sous lesquels on a typifié les plus saintes idées, la superstition devait naturellement supposer une influence bénigne dans la possession de ces animaux symboliques et sacrés.

La traduction italienne dit, en s'attachant au sens erroné de son commentaire : « È natural nei tori l'ardore dei con-

tels nos dangers sont les fils de nos parents. 9.

» Il te déplaît, scélérat, que je sois honoré du monde !.... Mais, qui est monté sur le trône a les pieds sur le front de ses ennemis (1) ! 10.

Après que le monarque aux dix têtes eut jeté ces paroles, le fortuné Vibhîshana, dont il avait excité la colère, lui répondit en ces termes, debout au milieu des ministres : 11.

« Il est donc vrai, Démon des nuits ! les hommes pris de vertige et tombés sous la main de la mort n'acceptent jamais les paroles d'un ami, qu'inspire le dévouement à leur bien ! 12.

» Si un autre que toi, nocturne Génie, m'avait tenu ce discours, il eut cessé de vivre à l'instant même. Loin de moi, honte de ta race ! »

Après qu'il eut dit ces mots si amers, Vibhîshana, de qui la juste raison inspirait toujours les paroles, prit son vol tout à coup, le cimeterre à la main, suivi par quatre des ministres. 13—14.

flitti,.... » Le commentateur n'a pas vu que SAMPANNAN est ici le synonyme de SAMPAD, *perfectio, felicitas,* mot exactement composé des mêmes racines.

(1) C'est un sens, qui nous est tout personnel, car la traduction italienne dit : « Non è a te caro, o improbo, che io sia onorato dalle genti, possessore dell' impero e fermo in fronte de' nemici ; » sens moins énergique, mais qui est peut-être mieux de prime-saut dans la signification ordinaire de la conjonction répétée *tcha.*

Arrivé au sein des airs, le fortuné Démon, saisi de colère, s'adressa de nouveau en ces termes à son frère, le monarque des Rakshasas : 15.

« Les hommes, qui n'osent jamais dire que des choses agréables, sont très-faciles à trouver, sire; au contraire, ce qui est bien difficile, c'est de trouver un homme, qui sache entendre et dire une chose fâcheuse, mais utile. 16.

» Le véritable ami d'un roi est l'homme, qui, attentif à son devoir, observant ce qui est pour son maître le bien ou le mal, donne un conseil, qui déplaît, mais qui sauve. 17.

» Tu es mon frère, sire; dis-moi, si tu veux, ce qu'il y a de plus outrageant; je supporterai tout, puisque c'est ta volonté de mourir. 18.

» Une fois venu l'instant fixé pour la mort, toujours les hommes, fussent-ils des héros, quelque vigueur, quelque adresse à manier les armes qu'ils aient, s'affaissent comme des ponts bâtis sur le sable. 19.

» Démon aux dix têtes, les insensés, que déjà la mort a pris dans sa main, repoussent nécessairement les paroles, que dit un sage ami pour les sauver! 20.

» *Oui!* déjà la mort t'a lié de cette corde *fatale*, qui entraîne tous les êtres : je t'abandonne à ta perte, comme on fuit une maison, que dévore l'incendie ; et je m'en vais, accompagné

de ces quatre nocturnes Génies, tes *plus sages* conseillers, monarque des Rakshasas, demander asile à Râma lui-même. 21—22.

» Je n'ai pas envie de voir, dans une bataille, Râma t'immoler avec ses flèches aux ornements d'or, flamboyantes comme le feu (1). 23.

» Sauve ta vie! sauve cette ville avec les Rakshasas! En vérité, tu marches du même pas que Mârîtcha et Khara vers le noir palais d'Yama. Adieu ! je m'en vais ; sois heureux sans moi (2)!

» Tes yeux offusqués n'aiment pas ce langage, que le désir de ton salut m'a dicté : en effet, noctivague Démon, les hommes, de qui la vie est, *pour ainsi dire,* expirée et que déjà la mort enveloppe de son filet, ne veulent point accepter les avis salutaires, donnés par leurs amis. » 24—25.

—

Ici finit le quatre-vingt-huitième chapitre,
Intitulé :
UN NOUVEAU DISCOURS DE VIHBÎSHANA.

(1) On lit dans la traduction italienne : « Ond' io abbandonando or te che stai per perire,... me n' andrò, armato di saette ornate d'oro e somiglianti a vivo fuoco, a rifuggirmi presso a Rama.... »

(2) Le discours est complet ici ; c'est ici que Vâlmîki a dû le terminer avec goût, sens et justesse. La redite hors de place et sans motif, qui vient après ce vingt-quatrième çloka est, suivant toutes les apparences, une faute, qu'on doit rejeter sur le compte des calligraphes ou des rapsodes.

LXXXIX.

Après que ce frère de Râvana eut jeté cet amer langage au monarque assis, irrité, immobile dans son palais, sa vue fixée devant lui, ses yeux rougis par la colère, tel que le nuage au temps du crépuscule, les arcs des sourcils contractés par la fureur, sinueux comme des serpents et glaçant d'une froide épouvante, Vibhîshana le salua de nouveau et, les regards pleins de courroux, il sortit *de ces lieux* avec les quatre ministres. 1—2—3.

Il revit sa mère, lui donna connaissance de tout et, se replongeant au sein des airs, il se dirigea vers le mont Kêlâsa, où habite le monarque à la vigueur sans mesure, fils de Viçra-

vas, avec ses nombreux Gouhyakas et ses Yakshas à la grande force. 4—5.

Il y avait alors dans le palais de ce roi divin l'auguste souverain des mondes, le chef *de tout*, *Çiva*, la vertu en personne. 6.

Environné de troupes nombreuses *d'immortels serviteurs*, le suprême seigneur de tous les Dieux, celui, de qui le drapeau montre aux yeux un taureau, était venu avec Oumâ, sa compagne, visiter le Dieu, qui préside aux richesses, dans sa *brillante* demeure. 7.

Descendu à bas de son taureau, le Dieu armé d'un trident, l'auguste Hara (1) à la grande splendeur, comblé d'hommages, enveloppé d'une richesse, entouré d'une cour à l'égal de Kouvéra lui-même, entra d'un pas empressé dans le palais de cette montagne. Ils s'assirent là tous les deux, après qu'ils se furent embrassés mutuellement; les autres Dieux s'assirent avec eux, chacun dans son rang; puis, les troupes des *officiers*, les Yakshas et les Gouhyakas. 8—9—10.

Aussitôt ces deux grands Immortels de jouer entre eux aux dés. Sur ces entrefaites, l'époux d'Oumâ, voyant le prince des Rakshasas, Vibhîshana, le rejeton de Poulastya, qui venait à la

(1) Un des noms, que porte Çiva.

montagne, dit ces paroles au maître des richesses : « Voici que Vibhîshana vient se réfugier vers toi, seigneur. 11—12.

» Ce héros est tout plongé dans le ressentiment, parce qu'il a reçu un outrage du monarque des Rakshasas, parce qu'ils ont combattu l'un contre l'autre à coups de siéges et que Râvana lui a brisé même son trône, parce qu'il songe aux mordantes paroles de son frère et qu'il est encore sous l'émotion du combat (1). Il a mis sur toi sa pensée et vient ici demeurer chez toi. 13—14.

» Il est certainement invincible de toutes les manières. Que ce héros vigoureux à la grande vaillance s'en aille promptement aujourd'hui même, engagé par toi, se présenter devant Râma. 15.

» Ensuite, Vibhîshana étant venu chez lui,

(1) Voici en latin la traduction littérale et suivant l'ordre : *regalis solii fracturâ, regaliumque soliorum duello atque asperorum sermonum cogitatione et pugnâ.* Nous inclinons à penser que ces mots n'étaient pas dans le texte de Vâlmîki et qu'ils sont une simple intrusion, car cette bataille à coups de chaises, à laquelle font allusion ces deux vers, ne se trouve pas dans la discussion entre les deux frères, où, si l'un n'a pas su garder toute la dignité du roi, l'autre n'a manqué en rien à celle du prince de sang royal.

Râma, l'immolateur des ennemis et le plus élevé des hommes, doit sacrer ce Démon sur le trône des Rakshasas. 16.

» Lui alors et le quadrumane invincible dans la guerre, Sougrîva, accueilleront l'héroïque Vibhîshana dans leur *puissante* alliance ; et ces trois *généreux* alliés, semblables aux trois feux allumés (1) sur l'autel, mèneront à bonne fin avec les Dieux la grande affaire du monde. 17—18.

» Comme ces trois feux, qui, accompagnés *de flammes ou* d'éclairs et loués par les chœurs des brahmes, portent au ciel pour le banquet des Dieux l'oblation propice, bien consacrée, consumée dans le sacrifice ; telle sera cette noble triade, Râma, Vibhîshana et l'autre. 19.

» Suivi par Vibhîshana, le roi vigoureux, magnanime, illustre des singes, accomplira dans le monde cette grande affaire, Immortel sans péché, comme un Dieu ligué avec Asoura (2). »

(1) Les trois feux sacrés, que le Brahmane, maître de maison et chef de famille, devait conserver toujours allumés, c'est-à-dire, le *Gârhapatya*, l'*Ahavanîya* et le *Dakshina*. Dans les solennités funèbres, ils étaient disposés au bord de la fosse sépulcrale, l'*Ahavanîya* entre l'orient et le midi, le *Gârhapatya* entre l'ouest et le nord, le *Dakshina* entre le sud et l'occident.

(2) La traduction italienne dit : « E quel... signor de' scimi, secondato da Vibhîsana, farà opre così grandi,... come si fan nel mondo degli Asuri e degli Immortali. »

Vibhîshana, comme il parlait ainsi, arrive en ce lieu, descend sur la terre, tombe à ses genoux et courbe la tête à ses pieds. 20—21.

Le bienheureux Çiva lui dit avec l'auguste rejeton de Viçravas : « Lève-toi, Rakshasa ! lève-toi ! La félicité descende sur toi ! Ne te livre point à la douleur. 22.

» Obtiens, invincible, guerrier, obtiens la couronne, aussitôt que tombée du front même de Râvana. Rends-toi, mon ami, aux lieux où sont, et Râma aux longs bras, ce jardin *fortuné* des vertus, et le singe Sougrîva, et le majestueux Lakshmana. C'est là que Râma à la vive splendeur, et le plus habile de ceux qui manient les armes, te sacrera bientôt sur le trône de Lankâ, toi, venu d'ici vers lui, *vaillant* meurtrier des ennemis.

» Râma, le Devoir en personne et le plus éminent des hommes, immolera dans un combat Râvana et ses armées : puis, quand il aura d'une main violente, ce héros aux longs bras, arraché le jour à son ennemi sur le champ de bataille, il reprendra Sîtâ, et, suivi du Soumitride, l'auguste et sage vainqueur la remmènera dans sa ville. *Oui !* avant qu'il ne s'écoule beaucoup de

Elle se trompe : *asourâmarai* n'est pas un locatif en rapport avec *lokai ;* c'est un nominatif duel se rapportant à Sougriva et Vibhishuna.

temps, ce héros vertueux à la vaste renommée fera, comme souveraine, asseoir ta grandeur, semblable à une Déité, sur le trône de Lankâ. »

Dans ce moment, le monarque à la grande splendeur, fils de Viçravas, tint ce langage au prince des Rakshasas, Vibhîshana, issu du sang de Poulastya : « Partant d'ici, héros, tu seras bientôt roi de toutes les manières à Lankâ ; c'est ce que nous avons déjà vu dans *l'avenir* depuis long-temps.

» Hâte-toi d'aller en ce jour même, pour l'anéantissement des Rakshasas, le salut de toutes les créatures et l'inauguration de toi-même sur le trône, vers ce noble tigre des hommes, ce héros né de Raghou, le plus vertueux de tous ceux par qui la vertu est cultivée. (*Du* 23e *au* 32e *çloka.*)

» Accompagné de Râma, hâte-toi de consommer, prince à l'éminente fortune, l'affaire des habitants du ciel, des Rishis et de tous les êtres appliqués au devoir. 32.

» Immole Râvana comme on tue l'homme d'un naturel pervers, sans pudeur, sans frein, qui cherche à s'enivrer de guerres, qui est le perpétuel obstacle des âmes placides et douces, vouées aux pratiques de la vie pénitente. 33.

» Immole ce Démon aux dix têtes, qui se fait un jeu de troubler le soma dans les grands sacrifices, qui se plaît à semer le danger sous les pas

du voyageur et des autres, qui aime à vivre toujours au milieu des iniquités, comme on se tient près d'un jeune frère, que l'on aime, ou dans la compagnie des Dieux (1). 34.

» Parce que tu as quitté le tyran aux dix têtes, comme on abandonne loin derrière soi le voyageur, qui marche hors du vrai chemin et ne suit pas une bonne route, tu jouiras, Démon sans péchés, de la gloire et des plaisirs éternels, dont nous jouissons nous-mêmes. » 35.

Après qu'il eut écouté ces paroles tombées des lèvres de son frère aîné, le prudent Vibhîshana, baissant la tête, demeura plongé dans ses réflexions. 36.

L'auguste et immortel Bhagavat dit au prince enseveli dans ses pensées : « Lève-toi, monarque des Rakshasas ! lève-toi, Démon à la grande sagesse ! obtiens le bonheur éternel, digne récompense de ta pénitence et de tes bonnes œuvres ! Nous voyons toutes ces choses *dans l'avenir*, héroïque Vibhîshana, comme si elles étaient déjà sous nos yeux. 37—38.

(1) La traduction italienne dit : «.... ed è assiduamente infesto ai Devi ed al caro mio minor fratello. »

Mon n'est pas dans le texte; STHITAM, *stantem*, n'est point exactement rendu. Sans prétendre ici décider moi-même, je soumets nos deux sens au jugement des personnes, qui s'occupent de sanscrit.

» Lève-toi donc et rends-toi vers l'immortel seigneur des villes, l'éternel et glorieux appui de toutes les créatures. 39.

» Car c'est le trésor des vertus; c'est la voie suprême, où circule ce qui se meut; c'est la racine de l'univers entier : va donc vers cet *ineffable* Raghouide. » 40.

A ces mots, prononcés là par l'Immortel au cou bleu (1), le singe aux longs bras de se lever avec ses ministres eux-mêmes. 41.

Puis, quand il eut adoré le Dieu Çiva et l'auguste Kouvéra, le vertueux Vibhîshana partit d'un vol rapide et, se replongeant au sein des airs, il s'en alla chercher la présence du héros à la grande force. Dans un instant il fut arrivé en ces lieux, où Râma était avec Lakshmana. 42—43.

Les rois des singes, qui se tenaient sur la terre, le virent se tenant au milieu du ciel, où il ressemblait à la cîme d'un mont et paraissait flamboyer de splendeur. 44.

Ceint des armes les plus excellentes, le fortuné Démon planait au sein de l'air, semblable à une montagne de nuages ou tel que la Mort vêtu d'un corps humain (2). 45.

(1) Un des noms en périphrase de Çiva.

(2) On lit dans la traduction italienne : « Quell' illustre

Munis eux-mêmes d'armes offensives et de boucliers, ses quatre suivants à la force épouvantable reluisaient par l'éclat des parures. 46.

Dès que le vigoureux monarque des singes, l'invincible Sougrîva l'eut aperçu, lui cinquième du peloton, il se mit à songer. 47.

Après un moment de réflexion, il dit à tous ses quadrumanes, Hanoûmat à leur tête, ces mots, que lui dictaient sa prudence (1) : 48.

« Ce Rakshasa, couvert d'armes et d'une cuirasse, qui vient ici, voyez! suivi par quatre Démons, accourt, sans doute, pour nous tuer. »

A ces mots, arrachant des rochers et des arbres, tous les chefs des tribus quadrumanes de lui répondre en ces termes : 49—50.

« Donne-nous promptement tes ordres, sire, pour la mort de ces méchants : qu'ils tombent maintenant, immolés sur la terre et baignés dans leur sang ! » 51.

Tandis qu'ils se parlaient mutuellement, Vibhîshana, étant arrivé sur le bord septentrional de la mer, s'y tint, planant au milieu des airs. 52.

Le Démon à la grande sagesse, abaissant de là

s' era levato in aria, armato d'armi elette, in sembianza d' uomo, nero nell' aspetto e simile ad un monte nubiloso. »

(1) Textuellement : *voces optimas.*

ses regards sur le monarque et sur les singes, leur dit, en criant d'une voix forte : 53.

« Je suis venu, sachez-le, singes, pour voir le noble Raghouide. Il est un Rakshasa puissant, nommé Râvana; c'est le souverain des Rakshasas. 54.

» C'est par lui que Sîtâ fut emportée du Djanasthâna, après qu'il eut tué Djatâyou. Je suis le frère puiné de ce monarque, et Vibhîshana est mon nom. 55.

» Je *tentai* d'ouvrir ses yeux par différents et sages discours : « Allons! que Sîtâ, lui ai-je dit mainte et mainte fois, que Sîtâ soit rendue à Râma! » 56.

» Mais Râvana, que la Mort pousse en avant, ne voulut point agréer les bonnes paroles, queje lui fis entendre : tel un malade, qui veut mourir, se refuse au médicament. 57.

» Accablé d'invectives, outragé par lui comme un esclave, je viens, abandonnant mes amis et mon épouse, demander un asile au noble Raghouide. 58.

» Contraint par le vain orgueil de Râvana, j'ai donc embrassé le devoir et je viens, accompagné de ces ministres dévoués, me réfugier sous la protection de Râma. 59.

» Je n'ai, certes! besoin, ni des plaisirs, ni d'une autre opulence, ni de la vie : puisse mon

abandon même de tous ces biens m'obtenir la faveur du prince, fils de Raghou ! 60.

» *Mon frère* ne voulut point agréer les nombreux discours, bien pétris dans la substance du devoir, que je lui fis entendre mainte fois : tel un malade, qui veut mourir, se refuse au médicament. (1). 61.

» Quoique je connusse bien la force, l'énergie et le courage difficile à surmonter de ce Râvana, dont l'âme, débordément folle, est si fière des grâces, *que les Dieux ont* accumulées sur lui, je me suis rangé à mon devoir et, délaissant tous les miens, je suis venu implorer le secours de Râma, non, que je fusse conduit par le désir de voir exterminer mes parents. 62—63.

» Mais c'est maintenant assez de paroles, qui retardent mon impatience d'obtenir la vue de Râma : cessez de me craindre, je n'ai d'aucune manière un naturel méchant. 64.

» Annoncez promptement au magnanime Râma, le protecteur de toutes les créatures, que je suis venu solliciter sa protection. » 65.

(1) Ce distique n'est qu'une variante du çloka 57 : c'est une intrusion, qui fait tache et que la critique à venir doit sans doute éliminer du texte et rejeter dans une note au bas de la page.

Sougrîva, aussitôt qu'il eut ouï ces paroles de lui, s'en fut trouver les deux Ikshwâkides : « Le frère puiné de Râvana, dit le monarque des singes, le héros Vibhîshana, comme on l'appelle, vient, accompagné de quatre ministres, se mettre sous ta protection. 66—67.

» C'est Râvana lui-même, ce me semble, qui nous envoie ce Vibhîshana : la prudence veut qu'on s'assure de lui (1) ; c'est là mon avis, ô le meilleur des hommes patients. 68.

» Il vient avec une pensée tortueuse, méchante, infernale, épier l'heure où tu seras sans défiance pour te frapper : homme sans péché, *méfie-toi* ! c'est un ennemi caché ! 69.

» Mettons à mort dans un cruel supplice avec ses quatre amis ce frère puiné du sanguinaire Râvana, ce Vibhîshana, qui s'est jeté dans nos mains (2). » 70.

Après qu'il eut dit ces mots, le monarque des armées simiennes cessa de parler ; et, tandis que cet éloquent Sougrîva, habile à manier le discours, était renfermé dans le silence, le plus

(1) Littéralement : *Illius ego coërcitionem existimo convenientem, patientium optime.*

(2) *Prâptas.*

vertueux des hommes vertueux, Râma, les yeux fixés sur le devoir, s'enfonça dans l'examen de cet incident. 71—72.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-neuvième chapitre,
Intitulé :
ARRIVÉE DE VIBHÎSHANA DANS LE CAMP DES SINGES.

XC.

Alors que Râma eut appris l'arrivée de Vibhîshana, il dit à Sougrîva, constant dans la douceur, l'attention sur le temps présent et la vigilance pour le temps à venir (1) : 1.

« Asséyons-nous là, Sougrîva ! convoque tous les conseillers, Hanoûmat à leur tête, et les autres chefs des peuples quadrumanes. 2.

» Réuni avec eux, je ferai l'examen, que nous avons à faire. Ce que tu dis est juste, Sougrîva : oui ! les rois sont environnés de piéges. » 3.

Ensuite, à la voix de Sougrîva, on vit se

(1) « .....Sougrîva, che mostrava sì gran fierezza per riguardo al presente ed al futuro. » *(Traduction italienne.)*

rassembler entièrement les chefs des tribus simiennes, tous héros, tous versés dans les affaires, tous adroits à lancer une flèche. 4.

Alors ces optimates singes, qui avaient ouï les les paroles de Vibhîshana et qui désiraient agir pour le bien de Râma, lui dirent avec soumission :

« Il n'est rien, qui te soit inconnu dans les trois mondes, fils de Raghou : si tu nous consultes, docte roi, c'est donc par amitié, c'est qu'il te plaît d'honorer les personnes. 5—6.

» En effet, tu aimes la vérité, tu es héros, tu es juste, ton courage est inébranlable, tu sais juger par toi-même une affaire, tu es plein de sagesse, et tu verses ton cœur en tes amis. 7.

» Que tes conseillers nombreux, qui savent la raison des choses et sont doués tous de sages conseils, parlent donc maintenant tour à tour et, *s'il est nécessaire*, à deux et plusieurs fois. » 8.

A ces mots, Angada, rempli de prudence, leur dit alors ces bonnes paroles sur les précautions, qu'il fallait observer à l'égard de Vibhîshana : 9.

« Il convient d'examiner à fond cet étranger, qui vient de chez l'ennemi : il ne faut point ajouter foi précipitamment au langage de Vibhîshana. 10.

» Ces Démons aux pensées trompeuses circulent, dissimulant ce qu'ils sont ; cachés dans les trous, ils épient l'instant de vous attaquer :

un malheur *ici* serait *pour eux* un bonheur (1) !

» Qu'on pèse d'abord les avantages et les inconvénients, qu'on arrête ensuite une résolution : qu'il reçoive de nous l'hospitalité, s'il y a toute assurance ; qu'on le chasse, s'il y a danger (2) ! 11—12.

» Remarque-t-on en cet homme de grands motifs pour s'en défier (3), qu'on le rejette, sans balancer ! Pense-t-on que ses bonnes qualités emportent la balance, alors, qu'on n'hésite point ici, roi des hommes, à lui faire accueil. 13.

Le singe Çarabha réfléchit ; puis, il dit ces mots : « Qu'on expédie promptement un espion vers lui, tigre des hommes. 14.

» Oui ! qu'un émissaire observe de toute son attention le caractère de ce réfugié, et, sur l'examen fait, que l'on tienne à son égard la conduite exigée par la juste raison. 15.

» Car ces perfides âmes se présentent avec

(1) La traduction italienne dit : « Questi Racsasi... offendono, se trovan diffetto; ove colui fosse qui ben accolto, ei ci sarebbe di certo pernicioso. »

Le texte porte SOUKRITA, *bene factus*, et non SATKRITA, *hospitio receptus*, qu'il faudrait ici pour justifier la traduction. Il est inutile de rien changer là, où le sens n'a rien d'obscur.

(2) Littéralement : *è dote receptio fiat, è culpâ rejectio.*

(3) Textuellement : *dosha mahân*, DELICTUM ou PECCATUM MAGNUM.

un naturel déguisé : cachées dans les trous, elles épient l'instant de vous attaquer : un malheur *ici* serait *pour elles* un bonheur (1) ! » 16.

Djâmbavat, quadrumane savant, après qu'il eut considéré la chose dans son esprit illuminé par tous les Traités, exprima sa pensée dans ces termes exempts de reproche et dignes même d'éloge : 17.

« Sorti de chez le monarque des Rakshasas, en guerre déclarée avec nous et d'un naturel méchant, Vibhîshana vient ici, où ne l'appelle aucune raison, ni de temps, ni de lieu ; il faut donc l'observer sans rien négliger. » 18.

Après lui, Maînda, éloquent orateur, habile à *vous* conduire vers le bien, à *vous* écarter du mal, réfléchit et dit alors ces mots remplis de sens :

« Que maintenant, sur l'ordre enjoint par ce monarque issu de Raghou, Vibhîshana soit interrogé de nouveau sans précipitation avec des paroles douces. 19—20.

» Quand tu sauras distinguer son caractère, ô le plus éminent des hommes, alors, s'il est perfide ou non, tu prendras une résolution,

(1) Sauf une légère variante, ces deux vers ne sont qu'une répétition du onzième çloka, annoté plus haut. Seraient-ils passés de la marge dans le corps du texte ?

devant laquelle aura marché l'intelligence. » 21.

Ensuite Hanoûmat, doué de sagesse, Hanoûmat, le plus plus grand des conseillers, tint ce langage doux, aimable, utile et rempli de sens :

(Vrihaspati même parlant n'eût pas été capable de surpasser, quand Hanoûmat parlait, ce quadrumane savant, le plus vertueux des singes et le plus éloquent des êtres, à qui fut donnée la parole :) 22—23.

« Ce n'est pas l'amour, ni l'envie d'un présent, ni l'orgueil, ni une ambition de supériorité, mais, comme il convient, sire, la gravité de cette affaire, qui va dicter mon discours. 24.

» Quant à l'opinion de tes conseillers sur la question des avantages ou des inconvénients, je n'y vois aucun mal, si ce n'est que leur avis ne peut aboutir à l'exécution. 25.

» Sans un ordre enjoint par ceux auxquels appartient l'autorité, il est impossible de parvenir à savoir quelque chose : agir sans ordre, à l'étourdi, me semble *fâcheux ou* funeste (1). 26.

» Tes conseillers ont parlé d'envoyer, soit un espion, soit un émissaire : il n'existe pas de

(1) La traduction italienne dit : « Senza adoperar *messi segreti* non possono i re, *egli è vero*, conoscere *i desegni del nemico;* ma l'adoperar fuor di ragione *esploratori* mi pare al tutto biasimevole. »

motif à cette mesure, puisqu'il n'en peut résulter aucun avantage. 27.

» En effet, un espion ne peut connaître Vibhîshana tout d'un coup, et c'est une faute de traîner ici le temps en longueur : donc, il n'y a pas lieu d'envoyer un espion. 28.

» On dit encore : « Ce Vibhîshana vient ici, où ne l'appelle aucune raison, ni du temps, ni du lieu ! » J'ai pour cette objection quelques mots à répondre : ainsi, écoutez ce qu'est là-dessus mon sentiment. 29.

» Il en est ici du temps et du lieu ce qu'il en est des vertus ou des vices dans chaque homme : *ce sont les unes ou les autres qui font l'à-propos ou l'inopportun.* 30.

» Ce qui est accompagné du moyen porte bientôt ses fruits.

» Il a vu tes grands exploits et Râvana engagé dans une fausse route ; il a su que tu avais immolé Bâli et mis Sougrîva sur le trône ; il aspire à posséder *aussi* le trône *de son frère* et voit déjà, son âme le présageant, *que les choses auront ici la même fin* : voilà sans doute les considérations, placées en première ligne devant ses yeux, *et les motifs,* qui amènent Vibhîshana vers toi.

» J'ai dit, selon ma force, *tout* ce *que j'avais à dire* touchant la droiture de ce Rakshasa : *pèse mon avis,* ô toi, le jugement des jugements et

le mieux doué parmi ceux à qui fut donné l'intelligence. »

Après qu'il eut écouté le fils du Vent, l'invincible Râma, versé dans la sainte écriture, l'âme sereine, l'homme ferme dans son assiette, lui répondit en ces termes : « J'ai moi-même quelque envie de parler sur Vibhîshana. (*Du* 31e *au* 36e *çloka.*)

» Je désire que mes paroles soient toutes entendues par vos grandeurs, inébranlables dans la vertu. A Dieu ne plaise que je repousse jamais l'homme, qui vient à moi sous les couleurs de l'amitié ! S'il est en lui de la perfidie, le blâme des gens de bien *n'en sera-t-il pas* le châtiment (1) ! 36.

» Ne voyant donc en lui qu'un magnanime, entré dans une noble voie et qui vient à moi sans détour, veuillez bien retirer de lui vos soupçons. »

Sougrîva, que le fils du Vent, Sougrîva, que Râma surtout avait comblé de joie, lui répondit en ces mots dictés par la circonstance : 37—38.

« Qu'y a-t-il d'étonnant, si toi, qui es l'ami de la vérité, qui marches dans la voie du bien

(1) La traduction italienne dit : « Io non potrei per alcun modo respingere chi viene a me con animo amico, ancorachè foss' egli colpevole ; chè ciò sarebbe biasimato dai buoni. »

et qui es le devoir même (1), noble seigneur du monde, tu sais dire les paroles, qui font plaisir à entendre ? 39.

» Mon sens intime lui-même affirme que Vibhîshana est sans déguisement : Hanoûmat connaît son caractère; il a pu déjà l'observer.

» Que Vibhîshana à la grande sagesse devienne donc l'égal de nous-mêmes et qu'il entre dans notre alliance, fils de Raghou, sans plus tarder. »

40—41.

—

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-dixième chapitre,
Intitulé :
ON DÉLIBÈRE SUR VIBHÎSHANA.

(1) « E pio, » dit la traduction italienne.

XCI.

Alors que Sougrîva, le roi des singes, eut parlé de cette manière, Râma, la justice en personne, lui tint ce langage, dont le juste formait la substance : 1.

« Ce nocturne Génie, qu'il soit bon ou méchant, est-il capable, singe, de me nuire en la moindre chose ? 2.

» Ne puis-je dans un instant, par la seule force de mes dards célestes, exterminer sur la terre tous les Rakshasas, les Vampires et les Dânavas ?

» On raconte que *jadis* une colombe accueillit avec politesse un *vautour*, *son* ennemi, qui était venu lui demander assistance, et lui offrit sa chair même en festin. 3—4.

» Si une colombe, un simple volatile, donna

l'hospitalité au meurtrier de son épouse ; à plus forte raison dois-je, ô le plus excellent des [illegible] Vibhishana, ce frère de [illegible], seigneur, mais appliqué à [illegible] et qui, malheureux, vient se [illegible] accompagné de ces démons !

[illegible]

[illegible], la sublime expression du [illegible] des plus saints rishis, Kandou, la [illegible] de la vérité, Kandou, le frère puîné de l'anachorète Kanna, les chantait [illegible] son ennemi, qui [illegible] lui demandait un asile et qui, les [illegible] suppliait ainsi l'homme, qu'il avait offensé [illegible]

« Un ennemi vertueux doit sauver, au péril [illegible] (1), qui, soit dans un malheur, soit dans un danger, réclame de [illegible]

« Soit par crainte, soit par amour, soit par [illegible] qu'il peut, [illegible]

(1) « Un nemico afflitto od atterrito che rifugge a' suoi nemici, abbandonando loro la sua vita, » dit la traduction italienne. *Parityadjya*, il est vrai, peut très-bien se rapporter au nominatif *aris*, mais on peut également le construire avec l'ablatif *kritâtmanâ*, car c'est le participe [illegible] est donc purement une [illegible] de goût.

son ennemi tremblant, il commet une faute blâmée par le monde. 10.

» S'il laisse périr à sa vue l'ennemi, qui vint implorer son appui, l'âme du malheureux s'en va, emportant avec elle toutes les œuvres méritoires de l'homme, qui ne voulut pas lui tendre une main secourable. » 11.

» Voilà donc, mon ami, combien est grande la faute de refuser le secours aux suppliants ! elle ferme le ciel, elle apporte la haute, elle éteint le courage et tue la force ! 12.

» Je suivrai, comme il convient, cette parole sublime de Kandou, ce langage si vertueux, qui donne la gloire, qui procure le ciel et qui fait s'élever au zénith l'astre de l'homme sur l'horizon de la béatitude. 13.

» Je promets d'assurer la sécurité de tous les êtres, ai-je dit, quand je prononçai mes vœux (1), et d'épargner dans le combat ceux qui diront implorant ma pitié : « Je me rends à toi ! » 14.

» Conduis vers moi Vibhîshana, ô la meilleur des singes ; je lui donne toute assurance ; autre-

(1) Le serment du récipiendaire dans l'ordre militaire ou des kshatryas : origine du serment, prononcé dans notre moyen-âge par ceux à qui l'on chaussait les éperons et remettait l'épée de chevalier.

ment, Sougrîva, ne serais-je pas un Râvana moi-même pour Vibhîshana (1)? » 15.

Quand Râma eut accordé le sauf-conduit, ce frère puîné de Râvana fut invité par le roi des singes et descendit aussitôt du ciel avec ses compagnons. 16.

Le monarque intelligent des quadrumanes s'approcha de Vibhîshana, l'étreignit dans ses bras, lui fit ses compliments et lui montra le héros né de Raghou. 17.

Descendu à peine du ciel à terre avec ses fidèles suivants, le Rakshasa joyeux attache toutes ses armes aux premiers des arbres, qui se trouvent devant lui. 18.

Imité par ses compagnons eux-mêmes, le vertueux Démon changea sa forme en une autre plus avenante et se prosterna aux genoux de Râma. 19.

Celui-ci, dont il cherchait à toucher les pieds avec ses quatre Yâtavas (2), le fit relever, l'embrassa et lui dit cette douce parole : « Ta grandeur

(1) Suivant l'italien, nous aurions dû traduire ainsi : « Je donne toute assurance à Vibhîshana, fût-il Râvana lui-même. » Nous préférons néanmoins conserver notre explication, qui est mieux dans le sens de la conjonction adversative *yadivâ*.

(2) Nominatif pluriel d'*Yâtou* synonyme du mot *Rakshasa*.

est mon amie ! » A ce langage *poli*, Vibhîshana répondit alors en ces termes non moins polis, mariés au devoir et sur l'expression desquels se levait l'expression de ses qualités.

« Je suis le frère puîné de Râvana et je fus outragé par lui. 20—21—22.

» J'ai quitté Lankâ, mes richesses, mes amis, et je viens me réfugier vers ta majesté, secourable pour toutes les créatures. 23.

» C'est à toi, que je devrai tout, ma vie, mes richesses et l'empire même. Je ferai une alliance avec toi, héros à la grande sagesse, et je conduirai tes armées à la mort des Rakshasas et à la conquête de Lankâ. » 24.

Ces paroles dites au fils du roi des hommes, alors Vibhîshana de s'abandonner à sa joie, le Démon né dans la race d'un saint (1) n'ajouta point un seul mot et contempla silencieusement le magnanime Râma. 25.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-onzième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE VIBHÎSHANA A RAMA.

(1) Le rishi Poulastya.

XCII.

A ces mots, Râma le héros d'embrasser Vibhîshana : « Mon ami, va chercher, dit-il à son frère, un peu d'eau à la mer et sacre au milieu des principaux singes à l'instant même ce Vibhîshana, par ma grâce, monarque des Rakshasas et roi de Lankâ ; car, fils de Soumîtrâ, il a gagné ma faveur. »

Il dit ; et, sur l'ordre, que lui donnait son frère, Lakshmana de sacrer Vibhîshana dans sa dignité au milieu des chefs quadrumanes. A la vue de la bienveillance, que Râma témoignait au *pieux Démon,* tous les singes à l'instant d'applaudir avec de grandes clameurs : « Bien ! bien ! » s'écrièrent-ils.

Ensuite, Hanoûmat et Sougrîva dirent à Vibhîshana : (*Du* 1er *au* 6e *çloka.*)

« Comment traverserons-nous cette mer, inébranlable asile des monstres marins? Indique-nous un moyen, mon ami, de franchir sains et saufs avec une armée cet empire de Varouna, souverain des rivières et des fleuves. »

A ces paroles, Vibhîshana, le devoir en personne, de répondre : 6—7.

« Un monarque, issu de Sagara (1), n'a-t-il pas droit à réclamer le secours de la mer; car la main, qui a creusé ce grand bassin des eaux, vaste et, *pour ainsi dire*, sans mesure, fut celle de Sagara? C'est donc un devoir pour la mer de rendre au petit-neveu de cet ancien roi, les bons offices d'une parente : voilà quelle est mon opinion! En effet, Sagara, vous l'avez ouï dire, fut un des aïeux de Râma : aussi, prenant de nobles sentiments, la mer à la vue de sa force immense lui rendra certainement, *je le répète*, les bons offices d'une parente. » 8—9—10.

Ces paroles de Vibhîshana, le sage Démon, plurent au fils de Raghou, dont le caractère était naturellement fait pour le devoir. 11.

Et, par une déférence de politesse, le héros à la grande splendeur, habile dans ses travaux, dit

(1) Littéralement : *Raghou.*

ces mots, que précédait un sourire, à Lakshmana comme à Sougrîva, le monarque des singes. 12.

« J'approuve, Lakshmana, ce conseil de Vibishana : dis-moi, sans tarder, Sougrîva, s'il te plaît également. 13.

» Ta majesté s'est toujours montrée sage, pleine d'intelligence, expérimentée dans les délibérations. Dites-moi donc tous deux ce qui vous paraît bon, afin que je puisse comparer *les avis* (1). » 14.

A ces mots, les deux héros, Lakshmana et Sougrîva, lui répondirent alors, *d'un commun accord*, en ces termes, d'une résolution bien arrêtée : 15.

« Les Dieux puissants, Indra même à leur tête, ne pourraient conquérir Lankâ, s'ils n'avaient d'abord jeté un pont sur cette mer, séjour épouvantable de Varouna ! 16.

» Suis, mon ami, cet avis, convenable ou non, de Vibhîshana : ne perdons pas de temps et que la mer soit liée d'un pont ! 17.

(1) *Sampradhâryârtham*, en latin, *comparandi causâ;* mais là, où nous voyons un participe futur avec l'accusatif adverbial *artham*, la traduction italienne, voyant le participe indéclinable, suivi de son régime direct à l'accusatif, dit : « Considerata ben la cosa, dite voi amendue ciò che v' aggrada. »

» Pourquoi, tigre des hommes, le conseil, émis par Vibhîshana, n'aurait-il pas ton agrément, surtout, mon ami, dans la circonstance où nous sommes? » 18.

Ils dirent; et Râma, s'étant fait un lit d'herbes sur la rive de l'Océan, souverain des rivières et des fleuves, passa la nuit sur une couche de poas cynosuroïdes comme le feu sur l'autel. 19.

Alors, embrassant une rigoureuse pénitence avec une extrême énergie dans sa résolution formée de voir la mer elle-même, et tenant comprimés ses organes des sens, le monarque des hommes, le prince, exterminateur des ennemis, demeure enseveli dans un profond silence (1). 20.

Ici, dans le Soundarakânda,

Cinquième volume du saint Râmâyana,

Finit le quatre-vingt-douzième chapitre,

Intitulé :

L'ÉTAPE AU BORD DE LA MER.

(1) On lit dans la traduction italienne : « Quell' uom sovrano, domator de' suoi nemici, raffrenato da somma continenza e pien d' alto vigore, deliberato di vedere il Sàgaride Oceano, rimase quivi intento e tacito. »

XCIII.

Trois nuits alors s'écoulèrent ainsi dans la compression des sens pour ce héros d'une grandeur infinie, couché sur le sol de la terre dans un lit de kouças. 1.

Mais Râma eut beau réprimer ses sens et lui rendre tout l'honneur, qu'elle méritait, la mer ne se montra point à ses yeux. 2.

Alors, s'irritant contre elle et voyant à ses côtés Lakshmana, il dit, les yeux enflammés, ces paroles avec colère : 3.

« Vois donc, Lakshmana, l'insolence de cette ignoble mer ! Je l'honore, et pourtant elle ne veut pas m'accorder la vue de sa personne ! 4.

» La placidité, la patience, la douceur, l'at-

tention à ne dire que des choses aimables, sont des qualités, dont les fruits n'ont jamais de saveur pour les gens sans vertus. 5.

» Le monde ne sait honorer que l'homme cruel, audacieux, qui se donne à soi-même des éloges et qui, dénué de raisons persuasives (1), ne parle jamais que le bâton levé. 6.

» On ne peut conquérir la gloire avec des caresses ; les caresses ne peuvent nous gagner les faveurs de la renommée : *partout*, dans ce monde, pour atteindre à la victoire, Lakshmana, il faut escalader la cîme d'une bataille (2) ! 7.

» En effet parce que je montre de la patience, cette *mer*, où habite Varouna, me croit un homme sans puissance : malheur à la patience avec de tels gens ! 8.

» Apporte-moi donc au plus tôt mon arc et mes flèches pareilles à des serpents ! Je vais à l'instant même bouleverser dans ma colère cette mer, qu'on ne peut émouvoir ! 9.

» Vois ! mes flèches, dans un clin d'œil, vont dévaster cette mer, pleine maintenant de ses grands flots et dont les bords ne seront plus

(1) « .... che poco parla.... » *(Traduction italienne.)*

(2) La traduction italienne dit : « Non si può colla dolcezza ottener celebrità nè vittoria sul campo di battaglia. »

désormais touchés par les pieds d'aucun être vivant (1)! 10.

» Vois aujourd'hui, fils de Soumitrâ, dans cette orageuse étable des requins, les eaux arrêtées de tous côtés par les cadavres des monstres rugeants, déchirés par mes flèches! 11.

» Vois flottants sur la mer, Lakshmana, les grands membres des serpents (2) et des reptiles, que j'aurai coupés en morceaux! 12.

» Cette mer, pleine de poissons et de requins, remplie de nacre et de perles, mes flèches vont la dessécher dans ma grande colère! » 13.

Ces mots dits, Râma de saisir dans les mains de Lakshmana ses flèches et son arc céleste, auquel soudain il attacha la corde. 14.

Alors, son arc et ses flèches dans sa main, les

(1) L'explication, que donne ici la traduction italienne, me semble, j'ose le dire, tout à fait arbitraire : « Io farò colle mie saette che tocchin le sue parti più ime le somme sue rive. » Tala veut dire *solum, fundus,* il est vrai, comme il veut dire aussi *planta manûs* ou *pedis;* mais, dans le groupe composé du texte *talâsansparshamârgadam,* il entre nécessairement un a privatif en association avec le mot *sansparsha;* donc, *asansparsha,* c'est-à-dire, *contactûs expers.*

(2) « La mer, qui baigne l'Hindoustan, est remplie de serpents hideux et dont la morsure est dangereuse.» (*Géographie universelle de* Malte-Brun.)

yeux scintillants de fureur, l'invincible Raghouide parut tout flamboyant comme le feu à la fin d'un youga. 15.

Il courba son grand arc, et ce mouvement ébranla, pour ainsi dire, la terre; puis, il décocha ses dards acérés, tel qu'Indra lance ses tonnerres ! 16.

Ces longs traits flamboyants, et dont la splendeur était semblable à celle du feu, volent rapidement au sein des eaux et font trembler tous les poissons de l'Océan. 17.

Alors, il se fit dans la mer une fuite impétueuse de crocodiles et de requins; et ces monstres des eaux, cherchant *un asile contre les flèches* (1), soulevèrent un bruit immense. 18.

Au même instant s'élevèrent par milliers, semblables au mont Vindhya, les flots du souverain des fleuves, portant *jusqu'aux nues* les requins et les crocodiles. 19.

Hérissé par des multitudes de vagues monstrueuses et jonché par des masses de coquillages, le grand bassin des eaux s'agitait avec des ondes enveloppées de fumée. 20.

La terreur fouettait les reptiles aquatiques, la

(1) « Allor si levò per lo mare un fiero subuglio strepitoso, che facevano mostri e coccodrilli e il cader delle saette. » *(Traduction italienne.)*

gueule en feu, les yeux enflammés. Les Dânavas aux grands corps, blessés au fond du Pâtâla, dont ils habitent les enfers, vinrent implorer eux-mêmes le secours de l'Océan ; et le monarque des fleuves les rassura tous. 21—22.

Ensuite, ayant éprouvé la puissance du héros et vu quelle terrible affaire il avait soulevé contre lui-même (1), le grand souverain, qui règne sur les fleuves, se fit voir en personne au fils du souverain, qui régna sur le monde. 23.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-treizième chapitre,
Intitulé :
INCENDIE DE L'OCÉAN PAR LES FLÈCHES DE RAMA.

(1) La traduction italienne dit : « Veduta... l'alta impresa che era imminente. »

XCIV.

Ouvrant donc près du *noble* Râma ses vastes flots, la mer se montre alors entourée de ses monstres aux gueules enflammées. 1.

Semblable au suave lapis-lazuli, portant une robe de pourpre et des guirlandes de fleurs rouges avec des parures faites d'or, elle, de qui les yeux ressemblaient aux pétales du lotus, la mer, accompagnée de ses ministres, s'approche de Râma, sans tarder, et, les mains réunies en coupe à ses tempes, lui adresse un discours modeste et doux. 2—3.

Le saluant d'abord avec son nom, elle dit : « Râma ! » Ensuite, la mer vigoureuse lui tint ce langage, elle, de qui les yeux ressemblaient aux pétales du lotus : 4.

« La terre, le vent, l'air, l'eau et la lumière, qui est la cinquième, se tiennent, mon ami, dans leur nature et suivent la voie éternelle, *qui leur fut assignée.* 5.

» Impérissable, j'ai reçu pour ma qualité la profondeur : être guéable serait un renversement de ma nature ; je te répète là ce qui me fut dit (1) *à l'origine des choses.* 6.

» Un de tes aïeux à la grande splendeur et nommé Sagara fut jadis *en ces lieux* mon auteur, et c'est de son nom, que je suis appelée Sâgara, moi, la souveraine des rivières et des fleuves. 7.

» Je ne veux pas qu'on élève un pont sur moi ; mais jette un môle dans mes eaux, Râma, et je t'y donnerai un chemin facile, par où passeront tes singes. 8.

» L'origine de cette voie solide au milieu de la mer sera dès-lors une merveille dans le monde ; et c'est à toi surtout, qu'il sied, Râma, de me laisser *à jamais ce monument* de toi (2). 9.

(1) Valeur de l'adverbe *iti.*

(2) La traduction italienne dit (mais, en citant, il est nécessaire de souligner chez elle plusieurs mots, qu'elle n'a pas trouvés dans le texte et qu'elle prête gratuitement au sanscrit) : « *Troppo gran* meraviglia sarebbe al mondo il veder sorto sopra il mare un saldo suolo, et tu dei principalmente, o Rama, *per rispetto* di me evitar opra *si fatta.* » PARIHARTAVYAM du texte peut signifier *evitan-*

« *S'il n'en était ainsi*, d'autres, usant comme toi de la puissance, dont ils sont doués, me forceraient, la verge levée sur moi, de leur donner, *comme à toi*, noble fils de Raghou, un gué ou même un chemin *de pied sec*. 10.

« Ce fait prodigieux, vu dans le monde des hommes, causerait ma ruine assurément : par là, on saurait que je puis être passée *malgré moi* à gué : ne prends donc pas cette chose, héros sans péché, dans un autre sens (1). Ni par amour, ni par cupidité, ni par crainte, il ne convient, fils du roi de la terre, que j'accorde un gué dans mes eaux, pleines de monstres marins. 11-12.

« Ce que j'ai dit est tiré de la condition, que le Destin m'a faite; ce que je vais dire tient à l'ordre humain. Apprends de moi, mon ami, le moyen de traverser mon domaine. 13.

« Râma, voici un singe, appelé Nala : c'est le fils de Viçvakarma, qui l'a doué de ses dons; Nala, qui trouve son *plus grand plaisir* à procurer ton bien même. Que ce fortuné singe, capable

dum est, on ne va point à l'encontre; mais il veut dire également *relinquendum est*, selon tous les Dictionnaires. Entre les deux significations, nous préférons celle-ci, qui nous donne un sens très-acceptable, sans être obligé de forcer la lettre en lui sur-ajoutant.

(1) « Onde tu non dei altrimenti por mano a questo. »
(*Traduction italienne.*)

de grands travaux, soit préposé à la construction du môle et qu'il fasse, ô le meilleur des hommes, une jetée dans mes eaux ! 14—15.

» Je consens à la supporter, vu l'importance de l'affaire, qui amène ici ta majesté ; j'empêcherai les monstres marins de rôder *au milieu de ces travaux* et Mâroute lui-même retiendra son souffle. 16.

» Enfin, je rendrai mes flots immobiles à ton ordre comme à celui de Nala. »

Quand il vit la mer tenir ce langage, Nala répondit au fils de Raghou : 17.

« Je mettrai en œuvre cette capacité, *insigne faveur* de mon père, et j'élèverai une vaste chaussée dans l'habitation des monstres marins : la reine des eaux a dit la vérité. 18.

» Viçvakarma jadis accorda *pour moi* une grâce à ma mère sur le Mahéndra : je suis le propre fils de Viçvakarma et son égal à lui-même. 19.

» Mais je ne dois pas me vanter et je me tais sur mes qualités. Que les singes, j'y consens, élèvent donc à l'instant même une chaussée dans la mer ! 20.

» Jadis, il me fut donné une grande entrevue avec ton père dans l'assemblée des habitants du ciel : c'était à l'occasion de la guerre allumée pour Târakâmi entre les Dieux et les Asouras.

» L'envie d'assurer la victoire aux Immortels y fit parler ton père, et ce fut alors, héros aux longs bras, que je m'unis d'amitié avec lui. 21—22.

» Ainsi, tu es le fils de mon ami et, par conséquent, mon fils à juste titre : c'est donc une obligation pour moi d'apporter ici mon concours, surtout quand c'est à toi ! » 23.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-quatorzième chapitre,
Intitulé :
LA MER S'ÉLÈVE EN PERSONNE DE LA PLAINE HUMIDE ET VIENT SE PRÉSENTER DEVANT RAMA.

XCV.

La mer, aussitôt qu'elle eut ouï ce langage de Nala, prit congé de Râma et rentra dans son domaine. 1.

Après qu'elle se fut replongée tout à coup dans le palais de Varouna, son berceau (1), Râma le Daçarathide, son âme comblée de joie, dit ces paroles au courageux Hanoûmat, au robuste Angada, au plus excellent des singes, Djâmbavat, son ami, que ces merveilles avaient frappé d'étonnement : 2—3.

« Vos grandeurs ont toutes entendu ce que nous ont dit la mer et Nala : que l'on donne en

(1) Littéralement : *suam ingressa vulvam.*

conséquence tous les ordres, qu'elles doivent exécuter ici ! » 4.

Aussitôt dits ces mots, Sougrîva, le monarque des quadrumanes, se hâta d'envoyer partout des armées de simiens : 5.

« Les montagnes, leur dit-il, et les arbres, et les lianes, et les arbrisseaux mêmes, apportez ici tout promptement, et gardez-vous de balancer ! » 6.

A cette injonction de Sougrîva, les singes joyeux de s'élancer alors, pleins d'empressement, vers le bois par centaines de mille (1). 7.

Là, se chargeant d'açvakarnas, de shorées, de bambous et de roseaux, de koraïyas, de pentaptères arjounas, de nauclées, de tilâs, de mulsaris, de bakapoushpas et d'autres arbres ; apportant même des cîmes de montagne, les singes par centaines de mille en construisent une chaussée dans les eaux de la mer. 8—9.

Les uns d'une force immense arrachaient à l'envi des crêtes de montagne ou des roches luisantes d'or, et venaient déposer leur faix dans la main de Nala. 10.

(1) *Çatasahasraças* ; mais la traduction italienne dit ici et plus bas : « a centinaia ed a migliaia. » Pour le sens, qu'elle adopte, il faudrait qu'on pût lire dans le texte : *çataças sahasraçtha*.

Des singes pareils à des éléphants élevaient ce môle de la mer avec des monts aussi gros qu'une ville et des arbres encore tout parés de fleurs.

Rama construisit dans le sein de *l'Océan*, souverain des rivières et des fleuves, une grande jetée, qui s'étendit sur vingt yodjanas en longueur et sur dix yodjanas en largeur. 11—12.

Le chemin s'en allait dans la mer, se dépliant sur les dix yodjanas de sa largeur, comme on voit dans la chaude saison un grand nuage se dérouler au souffle du vent. 13.

D'une main prompte, les singes d'arracher les arbres, peuplés d'oiseaux, revêtus de fleurs, emportés avec des racines, et de les jeter dans les ondes salées. 14.

Mais des cimes de montagnes, des bois et des herbes mêmes, que l'on précipitait ainsi dans cette mer, il ne s'y perdait absolument rien de quelque manière que ce fût. 15.

Les plus robustes des singes en grand nombre cassaient à les branches et des arbres semblables à des montagnes (1), qu'ils jetaient au milieu des flots. 16.

Ces travailleurs à la force immense, pour lier entre eux les intervalles de la jetée, couchèrent

(1) «.... *atheri enormi*,» dit simplement la traduction italienne.

là des arbres attachés avec des arbrisseaux pullulants de sauterelles, avec des cables (1) de lianes et de roseaux. 17.

Nala *eut soin de* remplir tous les intervalles de la chaussée avec des arbres couverts de leurs feuilles, munies de leurs *vieilles* racines, tout parés de fleurs et semblables aux nuages récents.

Les autres par centaines de mille, chargeant d'un seul coup sur leurs épaules des sommets de montagnes, en formaient les assises du môle (2) dans les eaux de la mer. 18-19.

Des singes rapides, vigoureux, accouraient impétueusement et renversaient même dans l'*Océan*, roi des fleuves, les arbres nés sur le rivage. 20.

C'était alors *partout* dans ce grand bassin des eaux un bruit confus de roches transportées et de cîmes rompues. 21.

La mer émue, troublée, semblait ivre et *comme* rendue folle par ces milliers de travailleurs, construisant à la hâte cette longue jetée ! 22.

(1) Littéralement : *des masses.*

(2) Le poète, dans toute sa description, n'emploie que ces trois mots : BANDH, *lier,* KRI, *faire,* et SAITOU, *pont.* Il est évident néanmoins qu'il s'agit ici de plusieurs travaux et d'actions différentes : aussi, traduisons-nous, moins dans le sens étroit des trois mots, que dans le sens plus large des idées, qui s'y rattachent d'une manière implicite.

Des singes à la grande vitesse, au souffle d'éléphants et capables de prendre toutes les formes désirées, apportaient des monts entiers, qu'ils taillaient avec leurs ongles (1). 23.

Sougrîva lui-même, grimpant de montagne en montagne (2) et semblable à un nuage, en faisait descendre les sommets par centaines et par milliers. 24.

Le bel Angada rompit de sa main le faîte du mont Dardoura et le fit rouler dans les flots salés comme une nuée, d'où jaillissent des éclairs. 25.

Ici Mainda et Dwivida même accouraient, voiturant d'un pied hâté une grande cîme, qu'ils venaient d'arracher, toute revêtue encore de sa forêt de santal fleurie de tous les côtés. 26.

Brisées par les singes pour la construction de leur jetée, les montagnes dispersaient un vaste bruit dans les airs, sur la terre et dans le ciel.

Épouvantés du fracas, tous les quadrupèdes et les volatiles des bois, impuissants à courir ou voler, restaient nichés ou tapis dans les cîmes des montagnes. 27—28.

(1) Le sens de première vue, auquel s'est arrêtée la traduction italienne, est littéralement celui-ci : *sur les contours desquels étaient gravés leurs ongles.*

(2) « Sugriva.... adoperandosi egli pure con infinito incessante. » (*Traduction italienne.*)

Les plus hauts Rishis, les Siddhas, les Gandharvas et les Dieux, brûlants de voir cette merveille, tous alors d'accourir là, couvrant de leur multitude la plaine éthérée. 29.

Les Rishis, les Pitris (1), les Nâgas, les saints rois, les Yakshas et Garouda lui-même viennent contempler ce môle jeté dans la grande mer; 30.

Et, se tenant au sein des airs, non loin de Râma, tous lui rendent leurs hommages et parlent ainsi d'une voix douce: 31.

« Quel créateur, sans excepter même Indra, secondé par les Dieux, a fait jadis ou fera jamais un ouvrage tel que celui du noble Raghouide (2)? 32.

» Les fils de ceux, qui auront pu voir ainsi Râma déployant sa vigueur et faisant exécuter cette jetée au milieu de l'Océan, roi des fleuves; oui! tous leurs fils seront doués également de force et de renommée; ils posséderont ce qu'il y a de plus rare dans les pierres fines et dans les richesses! 33—34.

» Autant que subsistera cette mer, aussi longtemps durera, comme elle est, cette *admirable* jetée; et, tant que la renommée dira le nom de

(1) C'est-à-dire, *les mânes des ancêtres.*
(2) Littéralement : *praetor Raghuidam.*

cette mer, elle publiera en même temps celui de Râma (1) ! » 35.

« Accourus à la hâte dans ces lieux... Qui a lié d'une chaussée les deux rives de cette mer ? » demandaient émerveillés les Tchâranas et les Vidyâdharas. 36.

« Celui, répondait-on, qui a lié d'une chaussée les deux rives de cette mer, c'est Râma ! » et ces mots, dans un bruit confus de voix mêlées s'en allaient par les dix points de l'espace et venaient frapper les oreilles jusques sur la terre.

De peur que l'astre du jour ne brûlât, si peu même que ce fût, les singes dans leurs fatigants travaux, des nuages, nés sous la voûte des cieux, interceptaient les rayons du soleil. 37—38.

Indra versait la pluie et Mâroute son haleine d'une manière *tout-à-fait* propice : on vit même les arbres distillant alors un miel semblable aux nourritures accoutumées des singes. 39.

(1) « Râma, dans son expédition contre l'île de Ceylan, rétablit momentanément par un miracle l'isthme ancien, qui a dû joindre Ceylan à l'Inde, et dont une chaîne d'îles, d'îlots et de rochers contigus semble être le reste. Les Hindous.... appellent ces récifs *Pont de Râma*, dénomination, à laquelle les Arabes ont substitué celle de *Pont d'Adam*... Ces bancs de sable, connus sous le nom de *Pont de Râma*, dit ailleurs Malte-Brun, joignent presque l'île de Ceylan au continent de l'Inde. » (*Géographie universelle*, 1841, tome [illegible], p. 300 et 344.)

Grâces au don octroyé par la mer, grâces à la bonne direction suivie dans les travaux, cette vaste chaussée fut en bien peu de temps arrivée à son terme. 40.

Commencée à la rive septentrionale, la jetée se prolongeait jusqu'au rivage de Lankâ, et d'une admirable beauté, on la voyait diviser la mer en deux parties. 41.

Large, bien exécutée, propice, faite pour tous les êtres, elle brilla désormais au front de l'Océan comme une raie de chair, qui partage les cheveux sur le milieu de la tête. 42.

Cette longue chaussée fut édifiée à la vue de toutes les créatures.

La jetée construite, le passage des singes magnanimes par milliers de kotis exigea un mois entier (1).

Enfin, ayant repris haleine et s'étant reposés tous, chacun dans son armée, ces quadrumanes fameux traversèrent l'Océan sur la voie, qui était née sous leurs mains.

Vibhîshana, une massue au poing, se tenait

(1) La traduction italienne, ponctuant ce passage différemment, a dit : « Tutte le creature ammiravano la struttura di quella gettata per mezzo il mare, e quelle migliaia di koti di magnanimi scimi. Costrutta quella colmata, passarono essi il mare dentro lo spazio d'un mese. »

avec ses *quatre* amis sur la rive ultérieure de la mer afin de repousser l'approche des ennemis.
43—44—45.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Chef-d'œuvre du grand anachorète Vâlmîki,
Composé de vingt-quatre mille çlokas,
Finit le quatre-vingt-quinzième chapitre,
Intitulé :
CONSTRUCTION D'UNE CHAUSSÉE ENTRE L'INDE ET LANKA.

Fin du Soundarakânda.

RÉVISION

Du Sixième volume et du Septième jusqu'à la page 109.

SIXIÈME VOLUME.

Page 171, ligne 10 et page 180, ligne 15, lisez : « comme Hiranyakaçipou ne put arracher Lakshmî tenue dans les mains du grand Indra. »

Page 180, ligne 2, il faut lire : « toi, qui mets follement ton amour dans un mendiant ! »

Page 182, effacez à la 20e ligne : « son air de montagne, » et lisez à la 24e le reste de la phrase, comme il suit : « paré de pendeloques couleur du soleil au matin et tel qu'une montagne où brillent deux açokas...., etc. »

Page 183, ligne 2, après le mot *reins*, lisez : « comme jadis le Mandara fut lié du serpent *Vâçouki* pour l'œuvre, qui fit naître la divine ambroisie. »

Page 197, ligne 22 : « Mais, sous la garde vigilante de ces Rakshasîs, je ne puis obtenir cet objet de mon *brûlant* désir ! »

Page 199, supprimez la note et lisez : « Je ne voudrais pas même toucher du pied gauche ce vil Râvana : à plus forte raison ne puis-je aimer ce *monstre*, objet du blâme *universel!* »

Même page, ligne 23, lisez : « Mais quelque vertueux qu'il soit, je crains que la ruine de mon bonheur ne lui ait ravi sa pitié; — et, page 200, 1re ligne : « Il ne vient pas à mon secours, lui, de qui le bras..... etc. » De même, ligne 8 : « Il ne vient pas à mon secours, lui, qui, dans la forêt Dandaka,.... etc. »

Ligne 24, il faut lire : « ensuite, dans chaque maison, les veuves des Rakshasas tués rempliraient la ville de leurs cris plaintifs, comme elle retentit maintenant de mes plaintes larmoyantes ; et les flèches de Râma, fouillant partout avec celles de Lakshmana, auraient bientôt vidé Lankâ de Rakshasas! »

Page 210, ligne 20 : « comme les traces d'un ambitieux conduisent vers l'homme choyé de la fortune. »

Page 214, ligne 23 : « Si je ne la rassure pas dans ce qui reste du jour, elle abandonnera la vie. »

Page 221, ligne 9, au lieu de : « un singe à l'aspect aimable, » il faut lire : « le singe aux paroles aimables. »

Page 223 : « comme on voit deux feuilles de nélumbo stillantes d'une eau claire et pure. »

Page 224, çloka 6 : « Ou peut-être, dame aux yeux noirs, es-tu Aroundhatî même, fuyant ton époux Vaçishtha, de qui tu as excité la colère par le désir ou l'amour? »

Page 229, nous avons passé deux mots, lisez donc ainsi le 40e çloka : « Cette vision aurait-elle sa cause dans le trouble de mon esprit? Est-ce un effet amené par un changement du vent? Est-ce délire, hallucination, folie? ou n'est-ce qu'une illusion du mirage? »

Après le 41e çloka, supposez l'indication d'une note et lisez dans cette note oubliée : « Ou plutôt : *je vois bien que ce singe est distinct de moi*; littéralement : *distinguo et me ipsum et ipsum sylvicolam* »

Page 242. On avait oublié ces trois mots dans le 10e çloka : « *pranamya çirasâ pâdâau*; » les voici restitués : « Courbant sa tête jusqu'à tes pieds, ce fils... »

Page 245, ligne 14, un mot passé là et rétabli ici : « Met-il dans ses actions de la fierté, de l'ardeur et de l'audace? »

Page 246, lisez ainsi le çloka 30 : « Ce fils de roi,... pense-t-il encore à moi, qui fus enlevée par un Démon puissant au mépris du héros, mon protecteur? »

Page 250 : « Il ne mange... ni pour une chose, qu'il ait à faire, ni pour augmenter sa force. »

Page 255, ligne 22 : « de son devoir ; *lisez* : « de sa constance. »

Page 257, sloka 33, on a passé trois mots, que nous restituons ici même : « Alors,.... il sauta vîte à bas de l'arbre et s'augmenta dans ses membres. »

Page 265, ligne 3 : « Cette noble dame vit, accroupi sur une branche..... »

Page 265 et 266, un mot, qui n'a pas été bien rendu, *vihritya*, me fait réformer ainsi tout l'alinéa : « Au pied du mont Tchitrakoûta, rempli confusément d'arbres et de lianes, au temps que j'habitais avec toi un hermitage de pénitents, non loin du fleuve Mandakinî et dans un lieu vanté des saints anachorètes ; un jour, que j'avais recueilli au milieu des bois les racines et les fruits, en me jouant parmi les massifs de *nos* bocages, suavement parfumés de fleurs *si* variées, je m'assis, humide du bain, sur ta cuisse. »

Page 268, ligne 8 : « S'il est encore quelque sensibilité pour moi dans ton âme héroïque, pourquoi ne jettes-tu pas avec tes flèches aiguës les Rakshasas au tombeau ?

Page 270, ligne 17 : « ... et dis-lui : « Il te faut agir avec zèle pour le héros des Kakoutsthides. »

Même page, ligne 19 : « Lève-toi ! lève-toi ! »

C'est ainsi qu'il te faut parler au Soumitride en mon nom ! »

Page 279, ligne 11 : « A la marche effrayante; » *lisez* : « à la marche intrépide. »

Même page, ligne 17 : « peuplé de maintes gazelles et tout rempli par des vols d'oiseaux ivres d'amour. »

Page 282, ligne 16, au lieu de : « ce qu'il fait ; » *lisez* : « ce qu'il vient faire ici. »

Page 283, çloka 20 : « Qui aurait osé parler à Sîtâ, dont tu nous as confié la garde, monarque des peuples Rakshasas, et pourrait ne pas laisser ici la vie ! »

Page 295, 1er çloka. Les imprimeurs ont passé un mot du manuscrit ; lisez donc : « égale à celle des sept et sept feux allumés. »

Page 305, ligne 6 : « ..... où se trouvaient rassemblés avec ordre piques et leviers de fer..... »

Même page, quatrain : « Il vit le singe accoutumé au carnage des ennemis, fier de sa victoire et déjà remis de sa fatigue ; alors..... »

Page 311, ligne 14 : « ... que je n'eusse mieux aimé suivre un autre sentiment,.... »

Page 314, çloka 10 : « Ensuite, il vint cette pensée au fils du monarque des Rakshasas touchant les moyens de prendre Hanoûmat, le plus excellent des héros simiens : « Comment ne

pourra-t-il échapper, ce quadrumane, vu son immortalité ? »

Page 323, ligne 17 : « A ces mots, le singe... ; » *lisez* : « A ces mots, le noble singe... »

Page 229, çlokas 28 et 29 : « Ta majesté se confie en cette immortalité, que tu as gagnée par l'énergie de tes pénitences : il y a là sans doute une grande assurance pour la vie contre les Asouras et les Dieux. Mais Sougrîva... ; tu n'as donc pas une garantie contre ce roi puissant des singes ? »

Page 337, ligne 21, nous avons passé deux mots très-ordinaires, lisez donc : « Sîtâ la Djanakide, consumée par la douleur,... »

Page 339, ligne 24 : « et broya sous les coups tous ces gardiens eux-mêmes. »

Page 346, ligne 5 : « ... car on ne voit pas dans Lankâ un seul quartier, où l'incendie n'ait passé : la ville entière n'est plus que cendres. »

Page 352, çloka 18 : Notre dans ne pourrait-il se justifier, en plaçant de cette manière les ponctuations dans la phrase :

Factam, proclamatur undique ineptiam, vi eximii inter simios heroïs conspectâ ?

Page 357, 1er vers du 24e çloka, et page 54 du 7e volume, vers second du çloka 21e : « En effet, ce ne sont pas les plus éminents, qu'on envoie

pour messagers, mais les derniers des derniers. »

Page 365, ligne 23 : « *Au lieu de* : « Quand il eut reçu d'eux les révérences et les honneurs; » *lisez* : « Quand il eut reçu d'eux et des autres singes les révérences et les honneurs... »

Page 366, çloka 28, un mot fut oublié, il faut lire : « D'autres... s'approchent en bondissant... et touchent le singe Hanoûmat avec des *mouvements de* joie. »

Page 370, ligne 9 : A ces mots du cruel Démon, Sîtâ, dans la plus vive colère, lui répondit avec ce langage digne d'elle-même : « Comment ta langue ne tombe-t-elle pas, quand elle adresse à l'épouse légitime du magnanime chef de la race d'Ikshwâkou ces paroles si mal gênantes ? »

Page 382, ligne 14. Nous avons oublié de rendre *abhidjnânam* ; lisez donc, après les mots cet anneau : « ce signe un signe, *qui devait* m'accréditer. »

Page 383, ligne 8 : « Veuille bien raconter, Hanoûmat, cette histoire de moi à ces deux héros, Lakshmana et Râma ; fais qu'à ce récit ils viennent bientôt, accompagnés de Sougrîva... »

Septième volume

Page 3, çloka 14. C'est possible de soutenir la

version, que nous avons donnée ; mais celle-ci d'après l'italienne vaut mieux ». « Elle en fut ravie de joie, elle, qui, malgré ses douleurs, ne s'écarte pas de ses vœux, de sa résolution, de sa rare piété conjugale, et mérite bien le nom de magnanime. »

Page 17, ligne 22, le mot *roches* est oublié, il faut donc lire : « Portant des palmiers, des roches et de vigoureux shorées,... » .

Page 18, ligne 4 : « Il en est pitié ! « C'est mon grand oncle, » se rappela-t-il ; et, se disant, le fougueux singe de lui frotter les membres vivement sur le sol de la terre. »

Pages 23 et 24. Du sens, il n'y a rien à dire ; mais, puisque l'occasion nous est donnée, nous allons retoucher l'expression des çlokas 18 et 19 « C'est donc ainsi qu'il nous est livré un combat acharné ; c'est ainsi que ces héros *coupables* ont frappé tous mes gardes forestiers, enflammés comme eux de la plus violente colère ; c'est ainsi qu'ils ont à leur fantaisie dévoré entièrement... ! »

Page 28, çlokas 6 et 7. « Gentil *singe*, l'obstacle, que ces gens ont mis à ton désir, ne doit pas allumer ta colère ... ; tu es le roi de la jeunesse, héros à la grande force, et le maître de cette forêt : je réunis les mains pour l'adjali et je te conjure de me pardonner ce que mes gens ont pu te dire avec impertinence, et cette guerre,

que j'ai osé te faire dans ma démence, lorsque... »

Page 43, ligne 3, *çaradas* veut dire *autumnalis* et *novus* : la dernière signification est celle qu'on trouve adoptée au 13e çloka ; un nouvel examen nous ramène à la première ; lisez donc : « Telle que, dans l'automne, la lune dégagée de l'obscurité, mais.... »

Page 47, ligne 1re, il faut lire : «Puis, l'oiseau, ayant reçu congé de toi, s'en retourne dans son nid, après qu'il t'a salué révérencieusement, toi, Râma, et le roi Daçaratha. »

Page 62, premier vers du çloka 13 : « J'immolerai dans un combat les ennemis et je conquerrai Sîtâ par ma vaillance !

Page 73, çloka 31. Deux noms substantifs n'ont pas été rendus suivant leur cas, lisez donc : « Les héros simiens,... tous au même instant de prendre l'essor et de bondir hors des cavernes et des cîmes *variées* des montagnes. »

POST-SCRIPTUM DU SIXIÈME VOLUME.

Page 307, fin du quatrain numéroté 17 : « tel, grâces à la vertu de sa méditation, un saint, voué à d'épouvantables austérités, se dérobe à son corps et plane dans l'habitation des vents. »

Page 324, ligne 14 : « *Ah!* je *me sens* délivré de cette flèche ! » me dis-je ensuite ; car je m'étais aperçu *qu'on me l'avait retirée. Mais* j'ai voulu même subir ces..... »

ÉPILOGUE.

ÉPILOGUE.

DEUX SOUNDARA-KANDAS.

Le Râmâyana de Vâlmîki et le Râmâyana de Tulcî-dâs.

Maintenant que nous avons traduit le *Soundara-kânda* tout entier, une partie dans le volume précédent et l'autre dans ce tome VIIe, c'est le moment précis d'avertir nos lecteurs qu'il existe dans l'Inde plusieurs Râmâyanas, et que plus d'un écrivain s'est exercé dans la carrière de Vâlmîkî, ou plutôt n'a pas craint de ramasser le crayon du poète pour croquer d'une main plus moderne son antique et primordiale épopée du Râmâyana.

Le plus célèbre de ces croquis, sinon de ces calques, est celui de l'hindoui *Tulcî-*

dâs, ou, comme dirait le sanscrit, *Tulcî-dâsa*, LE SERVITEUR DE TULCI, nom de *l'ocymum sanctum*, espèce de *basilic*, qualifié de *saint*, parce qu'une jeune et belle nymphe, aimée de Krishna, fut métamorphosée dans ce végétal odorant, où le Dieu embauma un frais souvenir d'amour dans la suave émanation des fleurs.

Ainsi, l'Inde eut ses Ovide, comme elle eut ses Homère.

Tulcî-dâs vécut dans le seizième siècle depuis la naissance du Christ; il fut une métempsychose, ou plutôt une métemsômatose de Vâlmîki suivant une légende, et cette fable nous montre bien à quel haut degré son poème est élevé dans l'admiration des Indiens modernes.

Le Râmâyana de Tulcî-dâs est partagé, comme le Râmâyana de Vâlmîki, en sept tomes, et les titres de part et d'autre sont les mêmes, hormis l'*Adikânda* ou *tome premier*, qui est intitulé *Bâlakânda* ou le *tome de l'enfance*, et l'*Youddhakânda*, l'Iliade, à vrai dire, de cette grande épopée, ou le *tome des combats*, qui porte dans l'œuvre de Tulcî-dâs le titre de *Lankâkânda*

ou le *tome de Lankâ,* c'est à savoir, des événements arrivés pendant le siége devant les murs et dans la ville assiégée. Les variantes si légères de ces deux titres n'impliquent donc pas le moindre changement, soit dans la marche du poème, soit, comme on peut le préjuger sans trop de témérité, dans l'invention des matières.

En effet, nous pouvons dès ce moment prononcer un jugement tout-à-fait éclairé sur les deux Soundarakândas, mettre celui de Tulcî-dâs en parallèle avec celui de Vâlmîki et conclure ainsi du tout par l'une de ses parties; car la France indianiste possède, grâces au longs travaux de M. Garcin de Tassy une belle traduction du Soundara de Tulcî-dâs dans son *Histoire de la littérature hindoui et hindoustani* (1), un de ces monuments, à l'égard desquels la reconnaissance des savants contemporains n'acquitterait pas notre époque, si la gloire n'était une rente perpétuelle inscrite sur le Grand-Livre de la postérité.

Tulcî-dâs, à l'ouverture de son chant, nous montre Hanoûmat s'acheminant déjà

(1) Tome II, pages 215 et suivantes.

vers la mer, qui sépare du continent asiatique l'île de Ceylan ou de Lankâ; il manque entièrement des cinq intéressants premiers chapitres, qui forment l'introduction au *tome charmant* de Vâlmîki.

« Il y a, dit-il, au bord de l'Océan, une belle montagne; Hanoumân (1) y monta en jouant. »

Ce peu de mots remplace dans le poète imitateur ou copiste tout le troisième chapitre du poète original et le commencement du quatrième, amplification large et brillante, dont Tulcî-dâs ne donne pas même ce qu'on puisse appeler avec justesse l'an-

(1) M. de Tassy écrit *Hanûmân*, et nous *Hanoûmat*. Les personnes, qui ne savent pas le sanscrit, doivent naturellement supposer que le mot a subi une altération, en passant d'un langage dans un autre : non! il est passé correctement orthographié chez lui comme chez nous; seulement, nous laissons à la forme non déclinée ce que M. de Tassy met au nominatif. Ainsi, pour examiner ce mot dans son ensemble et dans ses parties, *hanou* et *hanoû*, en latin *maxilla*, est employé indifféremment avec la voyelle u (prononcez ou), soit longue, soit brève à la seconde syllabe; ensuite *Hanoumân* ou *Hanoûmân*, disons-nous, est le nominatif singulier d'*Hanoûmat*, forme non déclinée.

gument ou le sommaire. Ce qui va maintenant se dérouler sous nos yeux, c'est un fait extraordinaire, auquel Vâlmîki plus judicieux prépare d'abord l'esprit de son lecteur par l'extraordinaire de son personnage. Il peint ce grand acteur avec des proportions merveilleuses, qui font trembler et se fendre la montagne, s'écrouler et se briser les plus gros des rochers.

Arrivé sur le faîte, Hanoûmat dilate encore ses dimensions titaniques; et c'est une précaution, dont la vraisemblance épique sait gré à la saine physique du poète : on sent qu'une telle masse ne peut surnager l'air, à moins qu'elle ne distende son volume en long comme en large, et ne distribue supportablement son poids sur toute la surface augmentée.

A peine Hanoûmat dans Tulcî-dâs a touché la mer, que celle-ci personnifiée vient présenter au voyageur son invitation hospitalière. Vâlmîki place beaucoup mieux cet épisode, qu'il met, non au début, mais au milieu de la traversée : n'est-ce point là en effet que la mer doit plus naturellement offrir au messager de Râma une relâche et une collation ?

Nous attendrons nous-même un instant qu'il y soit arrivé pour mettre en parallèle ces deux parties de nos deux tableaux.

La première aventure d'Hanoûmat est sa rencontre avec la fausse Rakshasî. D'abord Tulcî-dâs nous a donné cet épisode, en le dépouillant tout-à-fait de son préambule nécessaire ; ensuite, cet incident est raconté dans Vâlmîki avec plus de rondeur, de naïveté, de verve, et scellé d'un cachet, dont les reliefs et la forme signalent visiblement à nos yeux le caractère d'une antique légende.

« L'Océan, dit maintenant Tulcî-dâs, l'ayant reconnu pour le messager de Râma, ordonna au mont Maïnak de travailler à écarter de lui la fatigue.

SOURTHA (1).

Lorsque le mont Maïnak eut entendu les paroles de l'Océan, il fut attentif ; et, les mains jointes, il salua plusieurs fois Hanumân.

(1) Nom d'un réguini et d'un petit poème hindoui sur un mètre particulier. Ce mot dérive du sanscrit *so râshtra*, SURATE, nom de la contrée, où était usité le chant ainsi nommé. (*M. Garcin de Tassy.*)

DOHA (1).

Hanumân salua respectueusement *l'Océan et la montagne;* puis, il dit : « Tant que l'affaire de Râma ne sera pas entièrement terminée, comment pourrai-je me livrer au repos? »

Voilà trois ou quatre phrases que je ne sais comment appeler : c'est loin d'être une imitation, c'est encore moins une traduction; puis-je même dire que c'est le résumé froid, sec, décharné, sans couleur d'un beau chapitre, le septième, que remplissent dans Vâlmiki soixante-treize jolis couplets?

« L'Océan, nous dit-on, l'ayant reconnu pour le messager de Râma, ordonna au mont Maïnak de travailler à écarter de lui la fatigue. »

Mais pourquoi l'Océan offre-t-il son hospitalité au messager de Râma? Une raison le fait agir : quel est donc ce motif? Le

(1) C'est le *baït* des poésies musulmanes, c'est-à-dire, un vers à deux hémistiches, qui forme un couplet. (*M. Garcin de Tassy.*)

poète hindoui n'en dit rien ; mais Vâlmiki n'a point négligé de nous en informer dans un monologue, qui donne, pour ainsi dire, à cette partie de son épopée le caractère d'une petite scène au théâtre.

« Tandis que Hanoûmat nageait ainsi dans l'espace, la mer, qui voulait honorer la famille d'Ikshwâkou, se mit à rouler cette pensée en elle-même :

« Si je n'offre pas mon aide au noble singe Hanoûmat dans sa traversée, je m'expose au blâme du monde.

» Car c'est à Sagara, le chef de la maison d'Ikshwâkou, que j'ai dû l'accroissement de mes eaux ; ce ministre d'un prince Ikshwâkide ne mérite donc point ici mes dédains.

» Je dois agir de telle sorte que le singe trouve chez moi un lieu de repos : une fois délassé, il pourra facilement achever le reste du voyage. »

» Elle dit, et, sous l'impulsion de cette bonne pensée, elle parle ainsi au Maînaka, montagne à l'ombilic d'or, qui s'élève sous les eaux de la mer :

« Le roi des Dieux t'a placée ici, Maînaka,

comme une barrière devant les troupes des Asouras, qui habitent le fond des enfers.

» Ta *grande aile* se tient ici, fermant la porte du Pâtâla sans borne à ces Génies d'une vigueur inouïe et qui, *sans toi*, s'échapperaient encore *de leurs cachots*.

» Montagne, il te fut donné la puissance de monter en haut, descendre en bas, aller même obliquement : aussi, te sollicité-je ; lève-toi d'ici, ô le plus noble des monts !

» Le prince vigoureux des singes, qui vole au-dessus de moi, ambitieux d'accomplir sa mission, Hanoûmat, comme on l'appelle, s'est élancé dans le ciel pour tenter une chose effrayante.

» Mon dévoûment au bien des Ikshwâkides m'oblige à lui prêter mon assistance ; car les princes d'Ikshwâkou ont droit à mes hommages, mais encore plus aux miens, montagne.

» Élève-toi de mes ondes au sein des airs : que le singe puisse arrêter son pied sur toi ! Ce quadrumane le plus noble est notre hôte et mérite que nous lui rendions nos bons offices.

» Montagne au grand ombilic d'or, habi-

tée par les Nâgas et les Gandharvas, Hanoûmat, reposé sur ta cîme, franchira ce qui reste de ma largeur.

» Regarde avec pitié cet exil de la Mithilienne et du bon Kakoutsthide, *séparés l'un de l'autre;* considère la fatigue de ce noble singe, et veuille t'élever *dans les airs.* »

Revenons du poète générateur au poète engendré.

« Lorsque le mont Maïnak eut entendu les paroles de l'Océan, il fut attentif..... »

C'est-à-dire, sans doute, qu'il obéit; mais ce mot ne tient pas lieu d'une brillante description et ne couvre pas en cet endroit la nudité du poème, que le *serviteur de Tulci* dépare en lui ôtant ce riche tableau de Vâlmîki :

« A peine la montagne au nombril d'or eut-elle entendu ces mots des ondes salées, qu'elle sortit des eaux avec ses flancs couverts de lianes et de grands arbres.

» Le mont à la splendeur éclatante, flamboyant et semblable au soleil, s'élança donc hors des flots azurés de la mer.

» Perçant la surface de l'Océan, tel que

l'astre du jour aux rayons enflammés perce le nuage, il émergea non loin *d'Hanoûmat* avec ses belles cimes d'or, séjour des grands serpents et des Kinnaras; ses belles cimes, pareilles au lever du soleil et qui rasaient le ciel, pour ainsi dire.

» Illuminée par les hauts sommets d'or massif de cette montagne, l'atmosphère devint semblable aux pierreries et se revêtit d'un éclat d'or.

» Par ses pitons d'or, aigrettes lumineuses et qui tiraient d'elles-mêmes toute leur vive splendeur, la superbe montagne se colorait de la teinte du soleil.

» Quand Hanoûmat la vit se lever toute seule et se tenir devant lui au milieu des ondes salées, cette pensée lui vint à l'esprit : « C'est encore un obstacle !..... »

« Et, les mains jointes, » dit Tulcî-dâs.

Ce trait, aventuré là sans préparation, ne choque-t-il point ici quelque peu le bon goût par son effet bizarre? Qu'est-ce que les mains d'une montagne? Et comment une montagne peut-elle joindre les mains? Cependant aucune inadvertance de même

nature ne poussait à ce contre-sens l'imitateur de Vâlmîki. Voyez comme celui-ci au contraire sait amener ce que l'autre jette là si brusquement :

« Elle se revêtit d'une forme humaine et, debout sur sa propre cime, elle adressa ce discours affectueux au singe, qui se tenait sur elle, planant au sein des airs et profond comme le ciel. »

« Et, les mains jointes, dit le poète moderne, il salua plusieurs fois Hanumân. »

Un salut n'est pas une invitation, elle se fait en vain désirer dans Tulsî-dâs, qui la retient mal à propos sous-entendue ; mais elle est exprimée dans Vâlmîki, chez qui on l'a trouve polie, franche, gracieuse, engageante :

« Parce que tu es dévoué au service de Râma, la mer veut te faire une politesse ; car les ancêtres de ce noble Raghouide ont jadis augmenté la masse de ses eaux. En effet, rendre un bon office pour le bon office reçu, c'est le devoir éternel.

» Elle désire faire une chose, qui te soit agréable : ainsi, veuille bien te reposer ici. Elle m'a sollicité pour toi avec révérence :

« Élève-toi, m'a-t-elle dit, ô la plus noble des montagnes! Après une halte sur tes plateaux, que ce dévoué singe achève le reste de son voyage. Il franchira les cent yodjanas complets, grâces au repos, *qu'il va trouver ici.* »

» Descendu sur mes cîmes et reposé à ton aise, ô le meilleur des singes, quand tu auras savouré ces racines et ces fruits abondants, purs, exquis, parfumés, tu continueras ta route avec une force nouvelle.

» Il existe de nous à toi un grand lien d'amitié, ô le plus excellent des quadrumanes.

» Tu es le fils de Mâroute le magnanime, très-grand parmi les Dieux; tu es même, noble singe, son égal pour la vîtesse. Te rendre l'honneur, que tu mérites, c'est honorer en toi Mâroute lui-même. »

Maintenant, poètes, nous direz-vous quel est ce *lien d'amitié,* qui unit le singe au Mainaka? Tulcî-dâs ne le dit pas et ne

donne point cette légende comme pièce à son récit, mais Vâlmîki devine la curiosité du lecteur, et s'empresse de la satisfaire dans cette mythique réponse de la montagne à la même demande, que vient de lui adresser aussi le voyageur Hanoûmat :

« Jadis les montagnes ont porté des ailes : douées d'un vol rapide, elles parcouraient tous les points du ciel avec la vitesse du vent ou de Garouda. Ces pérégrinations aériennes glaçaient de terreur les chœurs des Dieux par milliers et toutes les créatures qui vivaient dans une appréhension continuelle de leur chûte. Alors, enflammé de courroux, Indra, le Dieu aux mille regards, de couper avec son tonnerre les ailes à des milliers de ces montagnes. Le roi des Immortels fondit sur moi dans une ardente colère et sa foudre levée.

« Mais soudain, noble singe, le magnanime Vent me jette *hors du coup* et me dérobe à sa fureur sous les flots de cette onde salée.

« Ainsi, je fus sauvée par ton père : c'est à lui que je dois le salut de mes ailes et de

ma puissance. Depuis lors j'habite dans l'abyme épouvantable des eaux, comme un reptile, qui trouve là sa nourriture. Je porte le *sur*nom d'Hiranyanâbha et je suis l'une des plus grandes montagnes d'or.

» N'aies pas de crainte, repose-toi ici ; je me suis élevée dans les airs à cause de toi : je t'honore enfin, parce que tu es le fils d'un être, que je dois honorer. »

Retournons maintenant au poème de Tulcî-dâs.

« Hanoumân salua respectueusement *l'Océan et la montagne;* puis, il dit : « Tant que l'affaire de Râma ne sera pas terminée, comment pourrai-je me livrer au repos? »

Ses paroles sont moins sèches dans Vâlmîki ; le singe répond avec plus de courtoisie, il agit avec plus d'urbanité, il a des formes, il sait le monde.

« A ces paroles du roi des monts, le fils du Vent répondit : « Tu m'as comblé : je suis délassé, mont sublime ; je suis con-

tent : tu as pratiqué envers moi l'hospitalité et tu m'as fait voir ton amitié.

» J'ai besoin de me hâter à cause de cette affaire ; le temps s'écoule, et voici ce que j'ai promis avant de partir dans le cercle de mes pareils :

« Je ne m'arrêterai pas au milieu de ma course, que je n'aie franchi les cent yodjanas ! » C'est pour cela que je ne fais point ici une halte sur toi, ô la plus excellente des montagnes.

» Mais je vais toucher ta *cime* de mon doigt : que cela suffise pour honorer ta grandeur. »

» A ces mots, le noble singe mit sa main sur la montagne, et, parcourant les chemins de son père, il s'éloigna en souriant.

» Contemplé par la montagne et la mer avec des yeux pleins de respect, et comblé par elles des *plus affectueuses* bénédictions, Hanoûmat à la grande splendeur, au grand corps, à la grande vigueur, Hanoûmat, le fils du Vent, brillait comme une montagne allée dans les voies de son père.

» Il s'avançait comme le roi des volatiles dans ces chemins, où vagument les troupes

des oiseaux, où circulent les planètes, le soleil, la lune, les constellations et les bataillons des étoiles, où se promènent les grands rishis, les Dieux, les Gandharvas, les Yakshas et les Rakshasas; ces routes habitées par le feu, véhicule des offrandes en nombre infini.

« Les grands nuages, labourés par les bras du singe, étaient de couleur pourpre, blanche, rouge et noire dans l'espace illuminé de foudres, enflammé d'éclairs et que la chute des tonnerres festonnait avec des guirlandes de feu.

« On le voit à différentes fois entrer dans la masse des nuages en sortir, et tantôt se montrer aux yeux, tantôt se dérober comme la lune. »

Dans Tulsi-dâs, l'épisode est terminé depuis longtemps, et cependant la curiosité du lecteur n'est pas encore satisfaite à cet endroit même. Que devient la montagne après cette aventure? Redescend-elle dans ses humides cachots? Demeure-t-elle dans les airs, exposée au châtiment du redoutable Indra? Tulsi-dâs se tait; mais

Vâlmîki fait de sa réponse un digne couronnement à ce bel épisode :

« Cette action de la montagne d'or au splendide ombilic satisfit les Nâgas, les Gandharvas, les Daîtyas et le fils de Vasou, qu'elle avait eus pour témoins.

» Le monarque des Immortels, Indra, qui se tenait là dans les airs avec les Dieux, adressa lui-même ces paroles à l'excellente montagne au riche ombilic :

« Hiranyanâbha, je suis pleinement satisfait de toi : tu n'as plus rien à craindre *de ma foudre,* mon ami, je t'accorde ce don : reste désormais *hors de l'eau,* roi des montagnes, autant qu'il te plaira.

» Tu as offert ton aide au bien grand Hanoûmat dans cette heure, où ce vaillant singe traverse les cent yodjanas sans trembler en face du péril même. Il entreprend ce voyage en vérité pour un message de Râma, le fils du roi Daçaratha : nous sommes très-contents que tu aies pratiqué l'hospitalité envers lui, selon que tu as pu le faire. »

» A ces mots, la vertueuse montagne de

sentir une joie sans égale en voyant la satisfaction, qu'elle avait donnée à Çatakratou, l'auguste roi des Dieux.

« Depuis lors, ayant reçu d'eux cette faveur, le mont se tint dressé au milieu des airs ; et les Dieux, les Siddhas, les Gandharvas de le saluer avec ces acclamations répétées : « Bien ! c'est bien ! »

Que reste-t-il maintenant au critique et sans doute au lecteur satisfait, sinon, je pense, de reprendre ces dernières paroles des chœurs célestes et de les retourner à Vâlmiki lui-même ?

Voici en outre avec quelle froide concision Tulsi-dâs mentionne la troisième aventure de cette natation aérienne :

« Au milieu de l'Océan habitait une ogresse, qui au moyen d'un mâya (1) s'emparait des oiseaux du ciel. Tous les animaux qui volaient dans l'air, ayant vu son ombre dans l'eau, venaient en vain pour la prendre. De cette façon, l'ogresse mangeait

(1) Ou *illusion*. Il s'agit ici d'une sorte de talisman. *(M. Garcin de Tassy.)*

les oiseaux. Elle employa la même ruse envers Hanumân; mais ce dernier la découvrit tout de suite. Le brave fils du Vent tua cette ogresse, et, avec un grand calme d'esprit, il traversa l'Océan (1). »

Cette brièveté un peu trop décharnée sied mal au génie de la narration épique; c'est là jeter un fait, comme en courant, à la manière du voyageur, sur les tablettes de son itinéraire : écoutez Valmîki et vous allez voir comme on raconte le même incident à la mode ingénieuse de l'épopée dans les chants d'un poème héroïque :

« Tandis que le singe nageait ainsi dans l'espace, cette pensée vint à l'esprit d'une vieille Rakshasî, nommée Sinhikâ, qui pouvait se revêtir à son gré de toutes les formes :

« Aujourd'hui, après un long temps, je vais apaiser ma faim; car je vois là dans les airs un bien grand animal, qui tombe enfin sous ma puissance! »

» Quand elle eut roulé dans son esprit

(1) *Ibidem*, page 317.

cette pensée, elle saisit l'ombre comme un vêtement ; et le singe, voyant qu'elle arrêtait son ombre, de songer en lui-même.

« Oh ! oh ! me voilà secoué vivement, tel qu'une montagne dans un tremblement de terre, ou comme un grand navire, battu dans l'Océan par un vent contraire ! »

» Alors, jetant les yeux en bas, en haut, de côté, le fils de Mâroute vit ce grand être, qui s'élevait hors des ondes salées.

« C'est là, on n'en peut douter, *se dit-il*, cette créature, qu'on voit dans la grande mer happer l'ombre, ainsi que je l'ai ouï dire au monarque des singes. »

» A peine eut-il conjecturé de cette manière avec justesse que c'était Sinhikâ, le quadrumane ingénieux de gonfler soudain son corps, tel que le nuage dans la saison des pluies.

» Aussitôt qu'elle vit s'augmenter les proportions du grand singe, elle ouvrit démésurément une bouche pareille aux enfers. L'officieux et rusé quadrumane observe alors cette furie, ses membres *énormes* et sa vaste gueule toute grande ouverte,

» Le singe à l'immense vigueur se ramasse

peu à peu, et, le corps devenu comme la foudre, il se plonge dans cette gueule béante, puis, il déchire avec ses ongles acérés les entrailles de la Rakshasî et s'échappe rapidement, lui, qui possédait la vitesse du vent et celle de la pensée.

» Grâces à la sûreté de son coup d'œil, à sa force, à son adresse, à sa fermeté, à son audace, le singe maître de lui-même fit son retour au dehors avec une promptitude merveilleuse.

» Tuée par cet Indra des singes à la prodigieuse légèreté, à la rapidité du vent ou de la pensée, la Rakshasî tomba dans le grand bassin des eaux.

» A cette vue, les Bhoûtas, ces Génies, habitants des airs : » Ta force, Hanoûmat, lui crièrent-ils, a terrassé la furie, dont la crainte avait banni de cette région les Tchâranas, les Dieux et le roi même des Immortels.

» Car tu as tué cette invincible Rakshasî, qui changeait de forme à volonté. Mets à fin l'œuvre, que tu as résolue : va donc, singe, et va sans péril !

» Celui, en qui sont, comme en toi, ces

quatre dons : la fermeté, l'intelligence, la force et l'audace; celui-là n'échoue dans aucune de ses entreprises. »

» Au milieu de ces applaudissements, le grand et docte singe, qui avait réussi dans sa ruse, se replongea entre les routes de l'air et continua son voyage d'un vol accéléré. »

Ensuite, pourquoi, dans Tulcî-dâs, ces oiseaux, qui n'osent attaquer l'homme, veulent-ils prendre, ce qui leur est plus imprenable, une ogresse? N'est-ce point là un fait incompatible avec la nature? N'est-ce pas un trait bizarre, une idée mal formée, une conception, que l'esprit dans ses dispositions les plus indulgentes ne peut accepter, parce que le poète n'a pas compris ou su dire que cette ombre de la Rakshasî devait sembler, par la vertu de son talisman, la nourriture, en quête de laquelle errait là chaque oiseau?

Mais que l'ogresse affamée saisisse par l'ombre elle-même un oiseau, qui passe dans son aire ; mais que la Démone arrête le volatile pour faire de lui sa proie, en

agrippant, s'il m'est permis d'emprunter une expression au langage des enfants, cette silhouette impalpable d'un corps,

C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache;

c'est là du merveilleux épique; c'est là enfin que l'on reconnaît une imagination éclose dans cette chaude partie du monde, où naquirent les *Mille-et-une-Nuits*.

Tulcî-dâs ne quitte donc pas un instant les brisées de Vâlmîki; il n'invente rien, il n'a rien dans les idées, sauf la manière de les traiter, qui soit véritablement à lui; et le Râmâyana moderne, comme on le voit, n'est qu'une reproduction affaiblie du Râmâyana antique,

On y trouve néanmoins un trait, qui est bien de Tulcî-dâs et tout entier à lui, mais un trait malheureusement avorté : il n'a pas senti qu'il y avait dans ce germe une scène remplie de mouvement, d'éloquence, de sentiment et de poésie. C'est la rencontre d'Hanoûmat avec Lankinî, le Génie protecteur de Lankâ (1).

(1) Voyez dans l'*Histoire de la Littérature hindoui et hindoustani*, tome II, page 219.

Cependant, au lieu d'être là une cause d'effets grandioses, pathétiques, terribles, ce n'est pas même un obstacle : Hanoûmat tue l'ogresse d'un coup de poing et continue sa route.

Le poète abandonne son idée aussitôt qu'imparfaitement conçue ; il n'a pas même songé à tourner le dernier regard du Génie mourant vers sa ville chérie, à lui faire exhaler dans quelque émouvante élégie un avertissement funèbre à ce peuple condamné, autour duquel un avenir si prochain va jeter la guerre, le siége, le carnage, l'incendie, la ruine et le désespoir ; il n'a pas compris enfin qu'il avait là dans ses mains la matière d'un tableau égal, s'il ne pouvait le rendre supérieur, à l'épisode célèbre du géant Adamastor dans le poème des *Lusiade*.

« Hanumân, dit le poète hindoui, prit donc une forme très-petite, et il s'introduisit dans la ville en méditant sur Wischnu. Partout il vit un nombre incalculable de guerriers. Après avoir cherché parmi tous les palais celui de Râwana, il se convainquit

en le trouvant qu'il n'y en avait nulle part un autre aussi beau (1). »

Vâlmîki fait plus que le dire avec un seul mot, il s'attache à produire cette conviction dans nos esprits ; il nous transporte dans ces lieux enchantés, il nous fait participer à toutes les impressions du singe intelligent ; il nous associe aux recherches, à la curiosité, aux découvertes de l'intéressant Hanoûmat ; il nous place d'abord en face de ce palais féerique ; puis, il nous introduit nous-mêmes dans l'enceinte, et là, pour ses éblouissantes descriptions, il prodigue aux yeux les plus riches couleurs, il déploie toutes les pompes du langage et le faste du style oriental ; il étale enfin toutes les splendeurs et les somptuosités de son imagination asiatique :

« Hanumân vit Râwana, qui se reposait, dit Tulcî-dâs ; mais il n'aperçut pas Sîtâ dans l'intérieur du palais (2). »

(1) Tome II de l'Histoire, page 220.
(2) *Idem, ibidem.*

Le poète moderne supprime ici tout le riche tableau du roi, qui dort un sommeil d'ivresse au milieu de toutes ses femmes endormies ; cette grande toile, dont nous avons essayé d'analyser quelques-unes des beautés dans l'introduction à notre sixième volume.

« Mais il n'aperçut pas Sitâ, répété-je, dans l'intérieur du palais. »

Rien de plus, et pourtant ce n'est pas même encore la matière sèche : mais, en supposant une transposition dans les temps, où vécurent les deux poètes mis en parallèle, c'est-à-dire, en se figurant que Tulcî-dâs est l'ancien qui prête, et Vâlmîki le moderne, qui emprunte l'idée-mère, voici dans quelle magnifique amplification, mêlant le drame au récit et le récit au drame, le poète sanscrit aurait su la développer :

« Le singe vit couchée dans un lit éclatant, disposé auprès du monarque, une femme charmante, douée admirablement de beauté.

» Reine du gynœcée, cette blonde favorite, semblable à la nuance de l'or, était là étendue sur un divan superbe.

» Hanoûmat la vit, telle que l'éclair flam-

boyant au sein du sombre nuage, illuminer ce riche palais avec sa beauté et ses parures d'or bruni, enchâssant des pierreries et des perles. Quand le Mâroutide aux longs bras l'eut considéré un moment, sa jeunesse et sa beauté si parfaites lui firent naître cette pensée : « Ce ne peut être que Sîtâ ! » Il en fut d'abord saisi d'une grande joie et s'applaudit, émerveillé.

» Ensuite, le fils du Vent écarte cette conjecture et son esprit sage, embrasse une autre opinion :

« Comment Sîtâ, cette femme de haute condition, elle, qui sait le devoir et qui en suit le chemin, se tiendrait-elle ainsi, le cœur plein d'amour, à côté de Râvana ! »

» Il dit ; et le prudent fils de Mârouta, promenant sur elle un nouveau regard, observa tels et tels gestes, d'où il conclut que ce n'était point Sîtâ.

« C'est une autre ! » pensa-t-il ; et, dans son désir impatient de voir la Mithilienne, il se remit à la chercher dans la salle des rafraîchissements.

» Partout, dans le char Poushpaka, soufflait un vent parfumé de santal céleste, de rhum et de la plus suave essence.

» Le singe à la grande vigueur fouilla ainsi tout le palais de Râvana, sans rien omettre, et n'y vit point la Djanakide.

» J'ai scruté de mes yeux, se dit Hanoûmat, avec une âme pure tout le gynœcée de Râvana ; mais je n'y ai pas vu la Djanakide.

» J'y ai vu des filles, de qui les pères sont les Dieux ou les Gandharvas ; j'y ai vu des filles nées des Nâghas mêmes ; j'y ai vu des filles d'Yakshas et de Rakshasas ; mais je n'y ai pas vu la Djanakide ! »

» Ensuite, brûlant de voir Sîtâ, le Mâroutide *Hanoûmat* de continuer ses recherches au milieu du palais dans les berceaux de lianes, dans les salles de tableaux, dans les chambres de nuit ; mais il ne vit pas encore là cette femme au charmant visage.

» Alors, ne découvrant pas l'épouse du héros né de Raghou : « Sans doute, elle est morte, pensa le grand singe ; voilà pourquoi mes yeux, qui la cherchent, n'ont pas vu Sîtâ.

» Pour sûr, il aura tué, ce monarque des Rakshasas aux actes si féroces, il aura tué cette femme de bien, fidèle à suivre son noble chemin et dévouée à la conservation de sa vertu !

» Ou peut-être, dès qu'elle aura vu ces femmes, hideuses, sombres, difformes, la bouche grande, les membres disproportionnément alongés et l'aspect horrible, peut-être sera-t-elle morte de terreur, la fille du roi Djanaka !

» Certes ! n'ayant pu voir Sîtâ, n'ayant pu toucher au but de mon courage, après un temps si long écoulé sans fruit avec mes compagnons, je ne dois pas espérer de salut près de Sougrîva ; car ce quadrumane est plein de force et toujours armé d'un châtiment sévère. »

Alors viennent, mais dans Vâlmîki seulement, le chagrin, les plaintes, les gémissements, le désespoir du malheureux quadrumane, ces nuages épais de tristesse, où se glisse, après un long abattement, le rayon d'une faible espérance. Hanoûmat aperçoit le joli parc d'açokas et s'élance vers ce bois charmant, où le poète sanscrit, qui n'a pas encore épuisé les couleurs de sa palette, le suit, afin d'y répandre les dernières richesses de son pinceau dans une nouvelle description de ces lieux incomparables.

« On eût dit, pour me parer ici moi-

même du luxe de ses expressions, on eût dit un second ciel, émaillé par des constellations de fleurs; on eût dit une cinquième mer, qui roulait par centaines des perles admirables de fleurs. »

L'Hanoûmat de Tulcî-dâs rencontre Vibhîshana, qui, sortant du sommeil, invoque le nom de Râma : cette dévotion lui est un sûr garant qu'il peut sans crainte confier ce qu'il est et ce qu'il cherche au pieux Démon. Il en reçoit l'indication précise du lieu où Sîtâ est retenue captive, il y va droit; et, n'ayant point à le suivre dans une investigation, nous sommes nécessairement privés là de ces belles descriptions, qui font le charme, la variété, la grâce et la richesse du Râmâyana primitif.

Il voit Sîtâ; mais sa peinture sèche et brève n'a pas point cette abondance, cette langueur, cette admiration mêlée de tristesse, cet enthousiasme de larmes et de mélancolie, que l'on trouve dans le tableau correspondant chez le grand Vâlmîki.

Il se cache au milieu du feuillage et voit arriver le Démon aux dix têtes.

Mais celui-ci n'est plus escorté là de cette

cour voluptueuse et galante de cent femmes charmantes ; on ne l'y voit plus resplendir dans ces magnifiques parures et dans cette robe au tissu délié, semblable à l'écume de l'ambroisie. Il débute par un fait brutal; il présente une corde et un carcan de fer à sa malheureuse victime (1). Que Vâlmîki a plus d'art ! Nous avons remarqué dans l'introduction au sixième volume avec quelle habileté son discours était conduit ; nous y renvoyons nos lecteurs, ou plutôt nous les renvoyons au discours même de Râvana et nous demandons, crainte de fatiguer, la permission de nous borner ici au parallèle des réponses, que fait la reine captive dans l'un et l'autre *Soundaras*.

Tulcî-dâs raconte là où Vâlmîki peint :

« Sîta, dit le premier, Sîta, considérant comme de l'herbe la faveur *de Râvana*, lui répondit en pensant au roi d'Aoude, son excellent mari. »

Ce peu de mots remplace tout l'intérêt

(1) Une étude plus approfondie du texte porte M. de Tassy à traduire le passage de cette manière : « Ce méchant prince employa les quatre méthodes usitées envers un adversaire : la conciliation, l'intimidation, la calomnie, les offres. »

sant petit tableau, qui pare le commencement du chapitre XXIII et dans lequel Vâlmîki a su donner assez d'expression à l'attitude et de sentiment à la physionomie de son héroïne :

« Après qu'elle eut écouté ce langage du Râkshasa terrible, Sîtâ oppressée, abattue, d'une voix triste, lui répondit ces mots prononcés avec lenteur :

« *C'est* une chose honteuse, *que* je ne dois pas faire, moi, vertueuse épouse, entrée dans une famille pure et née dans une illustre famille. »

» Quand elle eut parlé de cette manière à l'Indra des Rakshasas, la chaste Vidéhaine au charmant visage tourna le dos à Râvana, et lui dit encore ces paroles....»

La réponse de Sîtâ dans Tulcî-dâs est imprudente, injurieuse, irritante :

« Écoute, ô Râwana ! l'éclat du vers luisant fait-il épanouir le lotus sur l'étang ? Comprends dans ton esprit ce que Sîta te dit. Tu ne penses donc pas, ô méchant, aux flèches terribles de Râma.

Homme insensé, enflé d'orgueil, après m'avoir enlevée, tu oses t'approcher de moi ! Homme vil et méprisable, n'as-tu pas honte *de me tourmenter ainsi* (1) ? »

Mais Vâlmîki, avec plus de tact, conduit avec plus d'art le discours de Sîtâ, car il a fait un discours éloquent, où l'autre n'a mis que ces huit ou neuf lignes provoquantes :

« Je suis l'épouse d'un autre, je ne puis donc être une épouse convenable pour toi : allons ! jette les yeux sur le devoir ; allons ! suis le sentier du bien.

» De même que tu défends tes épouses, ainsi, dois-tu, nocturne Génie, défendre les épouses des autres : regarde-moi comme une statue, et va chercher le plaisir au sein de tes femmes !

» L'adultère conduit *rapidement* à sa ruine l'insensé *aux goûts* inconstants, aux sens mal contenus, qui ne sait pas se contenter de ses épouses.

» Ou les gens de bien manquent ici, ou tu ne suis pas l'exemple des gens de bien :

(1) Page 224.

ce métier, dont tu parles (1), c'est ce que les sages nomment le crime.

» Bientôt Lankâ, couverte par des masses de pierreries, Lankâ, pour la faute de toi seul, va périr, malheureuse de ce qu'elle eut pour maître un insensé.

» Les villes et tes places, où règne une vaste abondance, elles périront toutes, parce qu'elles ont pour maître un insensé, qui marche dans le vice !

» Tous les êtres applaudiront à la chûte de Râvana, ce criminel à courte vue, que ses fautes mêmes auront jeté aux mains de la mort.

» A la vue du malheur tombé sur ton âme scélérate, « Quel bonheur ! s'écrieront avec joie tous les hommes ; ce monstre aux actions féroces a donc enfin trouvé la mort ! »

» Ni ton empire, ni tes richesses ne peuvent me séduire : je n'appartiens qu'à Râma, comme la lumière n'appartient qu'à l'astre du jour !

» Après que j'ai placé mon bras gauche

(1) Prendre les femmes de force et les ravir avec violence, ce fut de toutes les manières et dans tous les temps votre métier, dame craintive, à nous autres Démons Rakshasas. (*Tome VI, page 167 de la Traduction.*)

sous Râma, qui l'accepta avec amour, ce Râma, qui a la science de son âme, Râma, le seigneur du monde et l'amour de l'univers ; comment donc étendrais-je encore une fois ce bras sous un autre, qui que ce puisse être ?

» Ne fus-je pas légalement unie pour son épouse à ce bien magnanime, comme la science est unie au brahme, qui a dompté son âme et reçu l'initiation après le bain cérémoniel ?

» Allons, Râvana ! allons la rends-moi à Râma dans ma douleur, comme la femelle chérie d'un noble éléphant, qu'on ramène à son époux amoureux dans la grande forêt.

» La raison te commande, Râvana, de sauver ta ville et de gagner l'amitié du vaillant Raghouide, à moins que tu ne désires un trépas épouvantable.

» On verra la mort abandonner le mortel et le vent abandonner le feu, avant qu'il ne voie, Râvana, la colère du Raghouide, seigneur du monde, renoncer à te punir.

» Tu entendras le bruit de son arc, au fracas épouvantable, comme le grondement du tonnerre, lancé par la main du grand Dieu, qui tient la foudre.

» Visées par l'œil de Lakshmana et de Râma, ici, d'un vol rapide, tomberont des flèches aux nœuds polis, à la pointe acérée, comme des serpents à la gueule flamboyante !

» De tous les côtés, dans cette ville, sur les corps des Rakshasas tués, les rues seront inondées par des flèches.

» Indra des Rakshasas, tu es un grand serpent; mais Râma est un grand Garouda : il t'aura tué bientôt comme le fils de Vinatâ immole un serpent.

» Avant peu le Raghouide, mon époux, qui dompte ses ennemis ; avant peu Râma, fondant sur toi, son odieux rival, m'arrachera de tes mains, comme Vishnou aux trois pas ravit aux Asouras sa Lakshmî enflammée de splendeur. »

Sîtâ s'est donc habilement réfugiée dans sa qualité d'épouse ; elle rappelle au ravisseur l'éternel devoir, ses obligations comme roi, les maux que l'incontinence attire sur la tête de l'homme impudique ; elle invoque une seconde fois la sainteté du nœud conjugal, elle conjure avec douceur le tyran de

la rendre à son époux ; et, quand elle a vu tous ces moyens échouer, elle jette sous les yeux du monstre le tableau des infortunes, que son époux et Lakshmana vont précipiter bientôt sur Lankâ et sur lui ; mais ce sont des images terribles plutôt que des menaces choquantes : son discours a de la fermeté sans injures, de l'énergie sans invectives. Aussi les deux langages vont-ils amener une différence non moins tranchée dans les deux réponses du monstre aux dix têtes.

Chez Tulcî-dâs, la réponse est amère, emportée, violente :

DOHA.

» Râvana s'entendant comparer au ver luisant et Râma à l'éclat du soleil, ayant donc entendu ce fâcheux discours, il tira son épée et dit à Sîta dans un accès de colère :

CHAUPAÏ (1).

« Tu m'as offensé, Sîta ! je couperai ta tête avec mon épée tranchante ; sinon, agrée

(1) Poème de quatre hémistiches rimés ou de deux vers. Toutefois dans le *Râmâyana* de Tulcî-dâs, les poèmes, qui portent ce titre, se composent de neuf vers. (*M. Garcin de Tassy.*)

promptement mes discours. Est-ce parce que tu es belle, que tu veux faire périr ceux qui te sont soumis? Toi, qui as le prix du bleu lotus, Râvana est pareil au bras du Seigneur, qui fait grâce, Blanche Sîta, voilà mon bras, ton sou et ta crainte de mon épée. Insensée, écoute ma promesse, soumets-toi à mon autorité. Ici, mon épée et ma dignité; là, l'ardeur du feu de l'absence de Râma (1). »

Dans Vâlmîki, la colère est plus contenue, les ménagements pour la femme ne sont pas encore étouffés; le ressentiment est moins intime dans Râvana, car il juge que l'offense est moins faite à sa personne qu'à sa dignité extérieure; s'il montre la mort en châtiment, ce n'est que dans une perspective encore éloignée et comme une rigueur, où Sîtâ doit forcer malgré lui sa volonté.

« Tu crois sans doute que ta condition de femme, dit le Râvana de Vâlmîki, te met à l'abri du supplice, et c'est là ce qui

(1) Page 224.

t'excite à me tenir sans crainte ce langage outrageant.

» Il n'est pas convenable de jeter une injure ni même des paroles, qui déplaisent, dans l'oreille d'un roi, surtout au milieu de grandes et d'éminentes personnes.

» Assurément, dit-on, une politesse distinguée est la parure des femmes ; c'est un avantage, noble dame, qu'il ne t'est pas facile d'acquérir. Comment peux-tu conserver ici le désir de ton époux?

» Au point où ma colère est montée, amassée comme elle est sur ta tête, il faudra bien que je t'envoie à la mort ! Si tu vis maintenant, c'est grâces à ce que tu es une femme. »

» Indignée de ce langage, Sîtâ répondit avec colère au monarque des Rakshasas, comme la gloire pure, qui s'adresse à la honte. »

Arrêtons sur une image si noble l'examen partiel de cette large scène, que nous aurions pu mener sans doute plus loin, si le peu que nous avons dit n'était déjà suffisant pour établir de nouveau l'extrême différence du faire entre ces deux poètes ;

pour confirmer à quelle distance ils vécurent l'un de l'autre, moins encore dans le temps que dans le goût ; pour démontrer que celui-ci dut florir dans une belle époque de poésie et d'art, celui-là dans un âge de prostration morale, artistique et littéraire.

« Cependant Rawâna, dit ensuite le poète hindoui, retourna à son palais ; et alors les ogresses, venant en foule, tâchèrent d'effrayer Sîta, en prenant des formes affreuses (1). »

Voilà tout ! Que devient ici la scène des Rakshasîs ? Pourquoi ne retrouvons-nous pas dans Tulcî-dâs ce petit drame d'un intérêt si émouvant par le comique et la singularité des noms, le fantastique des figures, le hideux des formes, la violence des paroles, le saisissant du contraste avec la douceur, la résignation et la beauté de Sîtâ, ici, avec ces frayeurs, que la femme tire de sa nature impressionable et nerveuse ; là, avec cette fermeté, que l'épouse puise dans le devoir et l'amour ? Où est enfin la scène, que nous avons appelée *shakespearienne*, nous

(1) Page 225.

étant figuré même faire honneur à Shakespear de lui trouver un tel pendant pour la scène fameuse des sorcières de son Macbeth? Ce n'est point là traduire, ce n'est plus imiter, ce n'est pas même réduire ; car la réduction écarte seulement ce qui est superflu et non ce qui est un élément d'intérêt !

Les Rakshasis, lasses de tourmenter leur victime, se sont endormies ; Hanoûmat profite du moment ici et là pour se manifester à l'infortunée captive ; mais la manière est différente chez les deux poëtes.

Dans Tulcî-dâs, il jette à Sîtâ le billet de Râma.

« Sîtâ contente... se leva joyeusement et prit *ce papier*.

CHAUPAÏ.

Alors cette ravissante créature, voyant ce billet agréable scellé du nom de Râma, le considéra timidement ; et, comme elle reconnut son authenticité, elle fut agitée dans son cœur et par la joie et par la douleur. *Elle disait en elle-même*, en maudissant le *destin* : « Est-ce que l'invincible Râma est vaincu ? Ses armes lui ont-elles été arrachées par l'illusion ? »

» Tandis que Sîtâ se livrait à ses différentes réflexions, Hanumân lui fit entendre de douces paroles. Il célébra les louanges de Râma, et ainsi il éloigna la douleur de l'esprit de Sîtâ, qui l'écoutait. Ce qu'elle entendit de ses oreilles, elle le porta dans son esprit. En effet Hanumân lui raconta toute l'histoire depuis le commencement ; il la fit parvenir à l'ambroisie de ses oreilles. « Mon frère, dit-elle, que de choses me sont manifestées ! » Alors elle s'approcha davantage de Hanumân..... (1). »

Mais Sîtâ dans Vâlmîki ne livre point sa confiance de prime saut, elle hésite, elle doute, elle se méfie, elle soupçonne ; il y a enfin plus d'intérêt, de passion, de vraisemblance et de naturel dans ce joli tableau, dont l'idée manque à Tulsî-dâs entièrement et dont il n'a pas su reproduire même un seul trait.

« ....Reine, que vit naître le Vidéha, ton époux Râma te dit *par ma bouche* ce qu'il

Page 187.

y a de plus heureux; et le jeune frère de ton mari, Lakshmana le héros, te souhaite la félicité ! »

» Quand il eut dit ces mots, Hanoûmat, le fils du Vent, cessa; et la Djanakide, à ces douces paroles, ouvrit son cœur au plaisir et se réjouit.

» Ensuite, elle, de qui l'âme était assiégée par les soucis, elle de lever craintive sa tête aux jolis cheveux annelés et de regarder en haut sur le çinçapâ.

» Tremblante alors et l'âme toute émue, la modeste Sîtâ vit, assis au milieu des branches, un singe à l'aspect aimable.

» A la vue du noble quadrumane posé dans une attitude respectueuse : « Ce *que j'ai cru entendre* n'était qu'un songe; » pensa la dame de Mithila.

» Mais, ne voyant pas autre chose qu'un singe, son âme défaillit : elle resta longtemps comme une personne évanouie; et, quand elle eut enfin recouvré sa connaissance, cette femme aux grands yeux, Sîtâ de rouler ces pensées en elle-même :

« C'est un songe ! je me suis endormie un instant, épuisée de terreur et de ch

grin ; car il n'est plus de sommeil pour moi, depuis que j'ai perdu celui, de qui le visage ressemble à la reine des nuits !

» En effet, toute mon âme s'en est allée vers lui ; l'amour, que je porte à mon époux, égare souvent mon esprit ; et, pensant à lui sans cesse, c'est lui, que je vois, c'est lui, que j'entends, au milieu de ma rêverie.

» Mes désirs entraînent mes pensées vers lui et je contemple ses traits dans le miroir de mon intelligence...»

« Salut à toi, noble singe, si tu es un messager, envoyé par mon époux ! Je demande que tu me fasses de lui un récit, qui me ravira de plaisir.

» Mais ceci n'est, hélas ! qu'un songe ! un songe, qui présente le singe à mes yeux ! car ce rêve, il m'enivre d'une grande béatitude, et la béatitude n'est donnée à personne ici-bas.

» Oh ! qu'il y a de charmes en toi, songe ! puisque, dans mon triste abandon même, je te vois sous mes yeux comme un habitant des bois, qui m'est envoyé par le noble enfant de Raghou !...»

» S'il m'était possible de voir, dans un

rêve seulement, Râma accompagné de Lakshmana, cette vue soutiendrait ma vie; mais le songe m'envie même ce bonheur!

» Cette vision aurait-elle sa cause dans le trouble de mon esprit? est-ce délire, hallucination, folie? ou n'est-ce qu'un effet du mirage?

» Ou plutôt ce n'est pas égarement, ni délire, ou signe d'un trouble dans mon esprit: je vois bien que le singe est ici une réalité.

» Elle dit; et, quand elle eut roulé maintes fois ces idées en elle-même, Sîtâ finit par s'imaginer que ce noble singe était un Rakshasa vigoureux, à cause de la faculté qui fut donnée à ces Génies de prendre telle ou telle forme à volonté. »

Enfin le messager remet à Sîtâ l'anneau de son époux; elle croit alors, elle parle de ses peines; Hanoûmat, du souvenir brûlant que Râma conserve fidèlement pour sa femme bien-aimée, et de l'alliance, que le Daçarathide a nouée avec le roi des singes. Des singes, dites-vous? Quoi! des singes pour combattre les Démons!

A cette crainte de Sîtâ, Hanoûmat, dans Tulcî-dâs,

« Manifesta son corps *véritable*, c'est-à-dire, un corps semblable à une montagne d'or, terrible et puissant pour le combat; et, lorsque l'esprit de Sîta eut conçu de la confiance, Hanumân prit de nouveau sa forme exiguë.

DOHA.

« Écoute, dit-il, ô ma mère! Les singes ne sont pas très-forts; mais ils ont une grande intelligence. *Souviens-toi que*, par la grâce du Seigneur, Garuda, quoique *comparativement* très-petit, dévora néanmoins des serpents. (1) »

Cette faiblesse et cette petitesse des singes ne sont-elles point ici en pleine contradiction avec les formes colossales et puissantes, sous lesquels Hanoûmat vient de se montrer aux yeux de la défiante captive? S'il a pu se grossir en montagne, il est probable que les singes, fils des Immortels, ont comme lui quelque chose de cet admirable don. Mais Vâlmîki sait mieux suivre ses idées, il ne se dément point ainsi; et quand

(1) Page 231.

Tulcî-dâs, toujours maigre, peu fécond, stérile même, fait halte ici, en reste à ce faible trait et n'ose avancer un seul pas au-delà de cette dernière phrase, le poète des vieux siècles poursuit; il ne s'arrête pas qu'il n'ait produit toute la persuasion, et dans un discours modeste, simple, vrai, il s'attache à mettre sous les yeux de la craintive femme tout ce qui peut dissiper ses doutes, fortifier dans son âme une première espérance et conduire son esprit jusqu'à la certitude.

« Reine, environné de singes par kotis de milliers, Sougrîva, l'empereur des simiens, ne tardera point à venir.

» Des singes à la grande force, pleins de vigueur et d'héroïsme, de sens et d'intelligence, se tiennent *devant toi*, attentifs à ses commandements.

» Soit en haut, soit en bas, soit obliquement, il n'est aucun chemin, qu'ils ne puissent tenir. D'un courage sans bornes, ils ne succombent jamais dans leurs grandes entreprises.

» Plus d'une fois ces quadrumanes à la

haute fortune, accoutumés à suivre les routes du vent, ont décrit un pradakshina autour de la terre, compris ses mers et ses montagnes.

» Là, sont des singes distingués, tous égaux à moi-même : en la présence de Sougrîva, il n'est personne, qui soit inférieur à moi.

» J'ai pu venir jusqu'ici : à plus forte raison y viendront-ils, ces hommes-des-bois à la grande vigueur ! En effet, ceux qu'on enverra ne seront pas les derniers des derniers, mais les plus haut placés des serviteurs.

» Ainsi, reine, loin de toi ce souci ! mets de côté cette inquiétude ! Les chefs des singes passeront à Lankâ d'un seul bond ; et, portés sur mon dos, les deux éminents princes *nés d'Ikshwâkou* viendront s'offrir devant tes regards, n'en doute pas, comme le soleil et la lune, qui se lèvent sur l'horizon. »

Le dialogue entre Hanoûmat et Sîtâ, pauvre et mesquin dans Tulcî-dâs, se prolonge dans Vâlmîki avec une abondance, qui semble redondance au premier coup

d'œil, mais qui paraît néanmoins, sur un examen plus attentif, ne pas trop excéder la mesure avec ses proportions exubérantes, si l'on veut, mais non déraisonnables. En effet, la victime du cruel Démon est si malheureuse, elle est si abandonnée, elle est environnée de périls si menaçants, qu'elle ne peut assez croire, assez entendre, Hanoûmat assez redire les bonnes nouvelles, qu'il apporte du prince anachorète, si elle asses répéter avec de nouvelles additions les précieuses commissions, qu'elle veut graver dans la mémoire du messager.

Hanoûmat demande un gage, qu'il puisse remettre à son époux et Sîtâ lui confie, dans Tulcî-dâs, un bracelet; dans Vâlmîki, une épingle de perle, qui attache sur le front la tresse de ses beaux cheveux : différence assez peu importante, si elle n'était, par son indifférence même, une preuve notable que le poète hindoui n'a pu former son thème sur quelque lecture du poème original, soit textuel, soit traduit.

Le singe député quitte la reine captive; mais, avant de partir, il se met à saccager tout le bois d'agrément.

« Quand il eut mangé des fruits, nous dit simplement Tulcî-dâs, il se mit à briser les arbres (1). »

Ici, Hanoûmat brise pour briser, il n'a point d'autre motif; mais, dans le poème original, Hanoûmat délibère long-temps avec lui-même, et toute cette partie du chapitre XXXVII, auquel rien absolument ne correspond dans le poète hindoui, a son intéressante et juste raison d'être dans le *Soundara* de Vâlmîki.

Alors commencent là ces luttes merveilleuses d'un seul contre des multitudes; mais Tulcî-dâs les tronque, les supprime, les biffe indignement. Ainsi, on ne trouve plus chez lui, ni *le combat d'Hanoûmat avec les quatre-vingt mille familiers de Râvana*, ni *le combat d'Hanoûmat avec Djamboumâli, fils de Prahasta*, ni *le combat d'Hanoûmat avec les enfants des ministres*, ni *le combat d'Hanoûmat avec les cinq généraux des armées*.

La narration de Tulcî-dâs saute capricieusement sur tous ces quatre pleins cha-

(1) Page 232.

pitres et s'en vient saisir brusquement le combat du singe avec le jeune Aksha, héritier présomptif de la couronne.

Ces allures si peu réfléchies nous induiraient à penser que Tulcî-dâs peut-être, sachant mal ou ne sachant pas le sanscrit, langue déjà morte tant de siècles avant lui, n'avait pas lu dans son texte même le Râmâyana primitif et qu'il avait de ce poème une notion fort incomplète, donnée, soit par quelque maigre *Epitome*, soit par une audition hindoui fugitive et sommaire, comme il en est à peu près chez nous de ces poèmes en langue romane, qui ont fait jadis les délices de nos pères, moins éloignés de notre siècle que Tulcî-dâs ne l'était du temps, où le sanscrit cessa d'être une langue parlée, et qui cependant ne sont guère plus feuilletés et lus maintenant que par les élèves de l'École des Chartes, appliqués aux langues d'oc et d'oïl par une étude habituelle et spéciale.

« Alors ce dernier (1), dit Tulcî-dâs, envoya encore Aksha, prince royal, accompagné

(1) Râvana.

pagné d'innombrables combattants, Hanumân, en les voyant arriver, prit, en leur adressant des injures, une grande branche d'arbre, et les terrassa en poussant un grand cri.

DOHA.

Il frappa les uns, il massacra les autres, il renversa les troisièmes dans la poussière. Un petit nombre, s'étant sauvé, alla dire à Râwana que le singe avait une grande force.

CHAUPAÏ.

» Le souverain de Lankâ fut fort affligé d'apprendre que son fils avait péri (1)... »

Ce pâle récit n'est que le bloc informe, d'où le génie doit tirer le Dieu, si le sculpteur est Michel-Ange : c'est, avouons-le, un squelette décharné. Mais avec quel art Vâlmîki sait y répandre les muscles, les nerfs, les veines, le sang dans ses canaux de chair, les couleurs sur la peau, la flamme dans le regard, l'âme enfin, le souffle, le mouvement ! C'est comme la Galathée de

(1) Page 233.

Pygmalion : la statue vit, son cœur bat, ses yeux s'ouvrent, elle parle !

« A la nouvelle qu'Hanoûmat dans cette bataille avait tué les cinq chefs d'armées, avec leurs compagnons et leurs parents, le roi fixa les yeux sur Aksha, le prince héréditaire, impatient d'affronter les combats.

» Impérieusement stimulé par ses regards, l'auguste se lève soudain, son arc varié d'or à la main, dans la cour de son père, comme le feu du sacrifice, que les principaux des brahmes excitent sur l'autel.

» Son carquois sur les épaules, Aksha, monté dans son char, conquis par les mérites accumulés de nombreuses pénitences ;... ce char, bien dressé, lumineux comme le soleil, inexpugnable aux Démons et aux Dieux, qui roulait dans les airs, qui marchait seul, où se trouvaient rassemblés à souhait piques et leviers de fer, avec un arsenal de lassos *ou* de liens, d'épées bien trempées et de carquois ; Aksha, *dis-je,* étant monté sur le char, muni d'un réseau d'or et brillant comme l'astre des nuits dans une pléoménie, ou *plutôt* éclatant des

splendeurs unies de la lune et du soleil, ce jeune prince sortit, plein d'un courage égal à celui des Immortels.

» Il vit le singe fier de sa victoire et, alors, cette vue surexcitant son courage, il saisit promptement son arc, au service duquel son carquois avait des flèches variées.

» Aussitôt, le valeureux fils du nocturne Démon implanta dans le front du singe excellent ses dards, empennés d'or, visés d'un œil attentif et pareils à des serpents gonflés de poisons.

» Le grand singe poussa un cri semblable au fracas des nuages et défaillit un instant, les yeux noyés dans le sang de ses blessures.

» Le géant quadrumane s'élança rapide au sein des airs, et, semblable au soleil nouveau-né, il semblait, marchant au milieu du ciel, menacer par les mouvements impétueux de ses bras et de ses cuisses, qu'il jetait d'une manière épouvantable aux yeux *dans cette natation aérienne.*

» L'auguste et vigoureux fils du monarque des Rakshasas courut avec son char sur l'excellent singe, qui nageait dans l'atmo-

sphère, et couvrit Hanoûmat de ses flèches, comme un nuage a bientôt couvert une montagne de ses pluies.

» Le singe, évitant les dards, s'esquivait par les chemins fréquentés du vent et, rapide comme la pensée ou tel que Mâroute lui-même dans ce combat, il s'agitait d'un pas irrité au milieu des flèches.

» A la vue d'Aksha, qui, ardent au combat et son arc en main, s'acharnait sur lui de son âme, de ses yeux et de ses traits aigus, il vint cette pensée au fils du Vent :

« Ce héros à la grande force, et qui ressemble au soleil, n'est encore qu'un enfant, et néanmoins, comme un adulte, il accomplit un grand exploit : aussi n'est-ce pas sans peine maintenant que mon cœur se décide à tuer un guerrier si beau par ses prouesses dans la guerre!

» Sans aucun doute, ce qu'il fait est grand et serait difficile à de nombreux Yakshas et Nâgas! Son âme, exaltée par cette lutte et par sa vaillance, me regarde comme acculé déjà au terme du combat.

» Non, certes! ce jeune héros n'est point à dédaigner, car le combat ne fait qu'ajou-

ter à son courage : il faut donc le tuer, j'en suis d'avis maintenant : un incendie, qui augmente, n'est point à négliger ! »

» Aussitôt, le plus sage ministre du monarque des singes frappa le char avec la paume de sa main, et le cocher tomba mort sur la terre avec les chevaux tués, l'extrémité du joug, le siége et le timon brisés.

» Soudain le héros, une épée et son arc à la main, de s'élancer dans les airs, abandonnant son char *versé*...

» Mais, tandis qu'il se promène dans le ciel et qu'il parcourt les chemins du vent et de Garouda, le singe, fils de Mârouta, s'élance après lui dans le combat et d'une main le saisit fortement par les deux pieds.

» Tel que le roi des volatiles fait tourner dans sa colère un grand serpent, tel le singe à la grande vigueur, à la marche rapide, fit pirouetter mille fois le prince héréditaire et broya le corps d'Akshâ, tous ses ornements dispersés.

» Le fils du Vent jeta mort sur la terre ce jeune Démon, les bras étendus, le cœur, la poitrine, les hanches et les cuisses rompues, les *nerfs*, liens des os, brisés, les

vêtements et la peau enlevés, tout le corps noyé en des ruisseaux de sang. »

C'est ainsi que procède l'art épique par une série de courts drames, de petits actes, de vives scènes, de tableaux et d'images. Quelle grandeur, quelle force, quelle sublimité dans cette belle comparaison, qui termine ici la défaite d'Aksha et que deux fois avant ce chapitre on avait déjà vue à la suite des victoires obtenues sur les fils des ministres et sur les cinq généraux des armées! Comme cette répétition surajoute aux proportions colossales d'Hanoûmat et comme elle empreint d'une religieuse terreur ce calme héroïque après l'action et ce repos, qui a de si funestes réveils !

« Quand il eut immolé Aksha, le roi de la jeunesse ; Aksha, de qui les yeux ressemblaient au sang; Aksha, de qui la main broya les héros des Immortels ; ce valeureux singe alla s'asseoir de nouveau sur la porte en arcade, comme la Mort, quand elle prend ses vacances, après la fin de tous les êtres ! »

Tulcî-dâs continue sa narration avec la même indigence d'idées, de sentiment et de poésie.

« Râvana, dit-il, envoya le puissant Méghanâd, *son autre fils, en lui disant :* « Hanumân a tué un grand nombre de nos gens et mon fils avec eux ; mais je vais voir s'il pourra me résister à présent. »

Ce sont là toutes ses paroles ; rien de plus, rien de moins ; et pourtant il ne trouvait pas dans Vâlmîki le modèle étroit de ces formes naines, grêles, étiques ; car il y a dans la belle harangue, que celui-ci prête au monarque, non seulement un souffle vigoureux, mais encore cet embonpoint de santé, ces membres sainement nourris, qui semblent déjà un avant-goût de l'art grec et latin.

« Étouffant le chagrin, que lui avait causé la mort du prince héréditaire, immolé par Hanoûmat, quand le magnanime souverain des Rakshasas eut ramené son attention sur la circonstance, il commanda Indradjit pour le combat :

« Guerrier, le plus distingué entre ceux qui manient les armes, toi, qui portes dans les batailles un esprit net et un bras fort, toi, de qui les Démons et les Dieux ont vu les prouesses ; toi enfin, qui as reçu de Brahma tes armes, récompense de ta dévotion ;

» Arrivés à la portée de ta force et de tes armes, ni les Dieux, ni les troupes des vents, ni même les trois mondes ne sont capables de tenir pied devant toi dans une bataille. C'est toi, héros sans péché, c'est ta valeur et ton bras qui défendent le peuple des Rakshasas ; tu sais quelle politique demandent et les temps et les lieux, tu es plein d'intelligence, tu es *parmi tous* le plus excellent.

» Il n'est rien qu'il te soit impossible d'accomplir dans les combats : il n'est personne, qui te soit égal dans les *conseils*, où l'on fait montre de sagesse ; il n'est même personne, qui surpasse et la force de ton arme et la force de ton bras, s'il faut compter les ennemis.

» Ta vigueur est grande, ta cour, tes richesses, ta vaillance, tout chez toi est

conforme aux dons, qui sont les miens : on trouve dans toutes les affaires ton intelligence attentive et capable ; tu possèdes même une grande dignité.

» Quand, d'une âme résolue, tu viens semer le carnage dans un combat, ta force ne s'engourdit pas dans la fatigue. J'ai perdu tous mes serviteurs, et le Rakshasa Djambounâli, et les héros fils des ministres, et mes cinq généraux d'armées ; Aksha, le roi de la jeunesse, et Dourdharsha à la grande vigueur ne sont plus : enfin je n'ai personne, exterminateur des ennemis, qui soit égal à toi dans la guerre.

» Je ne vois pas dans ceux qui me restent un génie tel que je le trouve en toi, prince à la vive splendeur. Va donc promptement, va, mon fils, pour le combat et pour la victoire !

» Certes, on n'a pas encore vu dans le monde cette excellence de force et de bravoure, qui étonne dans ce quadrumane ; mais tu es mon fils et tu es *doué* à l'égal *de* moi ; déploie une valeur conforme aux dons, que tu as reçus en partage !

» En toi réside la destruction même de *toute* force *ennemie :* marche au combat ! exécute un fait d'armes tel, que, témoins de ta vigueur éminente, les âmes généreuses n'aient rien à blâmer en toi !

» Si je t'envoie au combat, ce n'est, certes ! pas que j'aime uniquement à suivre mon opinion ; mais c'est que la guerre est la route aimée du kshatriya et des hommes jaloux d'acquitter les devoirs, qui incombent aux rois.

» Combats, dompteur de tes ennemis, combats dans ce duel avec les différentes armes : cette lutte même est écrite dans la destinée, et le prix envié du combat, c'est la victoire ! »

Dans Tulcî-dâs, la sortie d'Indrajit pour le combat n'a rien, qui annonce le héros, qui présage de plus grands dangers pour Hanoûmat, qui promette au spectateur une bataille merveilleuse.

« Ce fils de Râvana, vainqueur d'Indra, s'avança donc, ayant pris des guerriers avec

lui. Lorsque il apprit la mort de son frère, sa colère s'accrut (1). »

Mais, dans Vâlmiki, on sent le cœur, qui bat, sous l'armure, qui résonne : n'est-ce point là une vigoureuse esquisse de tableau, qui ferme dignement le premier acte et qui ouvre fortement le second?

« A ces paroles de son père, le héros au cœur généreux, de qui l'âme avait déjà précédé le corps au combat ; ce héros, égal en puissance au fils de Daksha même, décrivit un pradakshina autour de son père ; et, cet hommage rendu, l'invincible Indradjit monta dans son char, auquel un art merveilleux avait adapté une irrésistible impétuosité. Quatre lions aux dents aiguës et tranchantes le traînaient d'une vitesse épouvantable et pareille au vol de Garouda, le monarque des oiseaux. »

« Indradjit, monté sur le céleste char, tenant son arc admirable dans sa main, le brandit avec un son égal au fracas du tonnerre. »

(1) Page 233.

Maintenant Tulsi-dâs a-t-il au moins su lever la faiblesse de sa narration par la force de sa peinture dans la description d'un combat? Non! la victoire est à peine disputée, et ce héros, qui a vaincu Indra même, un singe le terrasse d'un coup de poing!

« Lorsque Hanumân vit ces terribles guerriers s'avancer, il devint furieux et accourut en rugissant. Il arracha un arbre énorme, et il renversa de son char le fils du souverain de Lanká. Quant aux grands guerriers, qui étaient avec lui, Hanumân, les ayant saisis, les massacra de sa propre main. Après avoir terminé cet exploit, il s'attaqua au prince; ils en vinrent aux mains tous les deux comme deux majestueux éléphants. Hanumân tua le prince d'un coup de poing et monta ensuite sur un arbre (1). »

Au contraire, Vâlmîki nous fait assister à quelque chose de prodigieux : c'est un combat surnaturel entre deux êtres presque

(1) Pages 233 et 234.

divins. En outre, les résultats de cette grande lutte sont diamétralement opposés; et l'on peut ajouter ici une nouvelle induction à celle, qui fut avancée, il y a quelques moments. Si la suppression de telles et telles parties essentielles ou seulement importantes nous ont fait penser déjà que Tulsi-dâs n'avait pas lu Vâlmiki, soit dans le texte du Râmâyana, soit dans une traduction fidèle et complète, on peut dire avec non moins de raison que les parties homogènes de l'un et de l'autre poèmes conduisent très-souvent à tirer la même conséquence du rapprochement et de la comparaison.

« Alors ces deux héros à la grande force, à l'ardente fougue dans l'action, *au cœur* dur au milieu des combats, le singe et le fils du monarque des Rakshasas en vinrent aux mains comme deux rois des Dieux et des Démons, entre lesquels s'est allumée la guerre.

» Ensuite, le singe démesuré, ne songeant pas combien étaient rapides les flèches du guerrier au grand char, excellent archer et le plus habile de ceux qui manient les

armes, s'élança *tout à coup* dans les routes de son père.

» Là, Hanoûmat, cet éléphant des singes, qui avait la vîtesse et la force du vent, se tint devant les flèches du héros et s'en moqua.

» Doués également de rapidité, experts l'un et l'autre dans les choses de la guerre, alors les deux athlètes d'engager un combat terrible, qui retint enchaînées les âmes de tous les êtres.

» Le Rakshasa ne connaît pas le côté faible d'Hanoûmat et le Mâroutide ne connaît pas celui du Rakshasa : objets mutuels de leurs pensées, ils se tenaient donc l'un en face de l'autre, semblables à deux serpents, qui ne sont point armés de poisons.

» Ensuite, il vint cette pensée au fils du roi des Rakshasas touchant le plus grand héros des singes : « J'ai vu, *par l'expérience des autres*, que cet animal est immortel ; ainsi, de quels moyens n'userai-je pas, *comme inutiles*, pour me saisir de lui ? »

» Indradjit, qui savait manier les armes, Indradjit à ces mots de lier son rival avec la flèche de Brahma. Le singe devint au

même instant incapable de tout mouvement et tomba sur la face de la terre. »

Dans Tulcî-dâs au contraire, c'est Hanoûmat, qui aspire de lui-même, après sa victoire, à posséder la flèche de Brahma pour employer cette arme à l'extermination des Rakshasas.

« En se livrant, dit-il, à ces considérations, Hanumân tomba dans un état d'insensibilité ;... » celui, je pense, de l'unification en Dieu.

Mais pourquoi, sous les yeux mêmes des ennemis, dans un pays, où il est venu semer le carnage et le deuil, n'a-t-il pas mieux choisi le moment et le lieu pour un sommeil d'extase ? car le poète oublie de prévenir l'objection en formant son nœud avec plus d'habileté.

Quoi qu'il en soit,

« On se saisit de lui au moyen d'un nœud coulant... Hanumân parut donc dans l'assemblée de Râwana, assemblée, dont la

majesté ne pourrait se décrire convenablement (1). »

Encore une énonciation pâle et froide là où Vâlmîki avait eu soin de nous offrir cette peinture chaude et colorée :

« Il vit ce despote à la grande splendeur tout éblouissant d'une tiare d'or, étincelante, précieuse, aux bords couverts d'une multitude de perles.

» Orné de parures faites d'or, variées, idéales, aux châtons des plus riches pierres fines mêlées aux diamants sertis, il était vêtu d'une opulente robe de lin ; et le santal le plus exquis était semé sur ses membres, oints de parfums différents et merveilleux.

» Son corps à l'immense vigueur éclatait par ses dix épouvantables têtes à l'expression terrible, aux lèvres enflammées, aux dents longues et reluisantes, aux yeux rouges, grands, admirables : tel éclate par ses hauts sommets le Mandara plein de quadrupèdes et de reptiles divers.

(1) Page 234.

» Tout resplendissant de ses bras potelés, orné du plus riche santal, ceints de saints bracelets et tels que des serpents à cinq têtes, il était assis dans un trône élevé de cristal, couvert de précieux tapis et rehaussé par des incrustations d'or ou d'argent travaillé.

» Il était éventé de tous les côtés par des femmes dans la parure la plus soignée, tenant l'éventail ou le chasse-mouche à leur main.

» Aux pieds du trône se tenaient quatre Rakshasas, orgueilleux de leur éminente force, Mahaudara et Prahasta, le Démon Mahâpârçwa et Nikoumbha, héroïque dans les batailles : tel on voit le globe entier environné de ses quatre mers.

» Sous lui siégeaient, admirables à voir, comme les Dieux sont assis aux pieds de Çiva, les conseillers, les ministres et les grands-officiers, versés dans toute la vérité des conseils.

» Au milieu de ces personnages, le monarque Rakshasa d'une vigueur infinie paraissait aux yeux d'Hanoûmat tel qu'une nuée grosse de pluies, entourée par les cîmes du Mérou.

» Accablé de ses liens, maltraité par les Démons à la force épouvantable, le singe, tombé dans la stupéfaction la plus profonde, leva les yeux sur le souverain des Rakshasas.

» Ébloui d'une telle splendeur, Hanoûmat de rouler cette pensée dans son esprit, à la vue de cet éclat répandu autour du monarque :

» Oh ! quelles grandes formes ! quelle grande vigueur ! quelle grande âme ! quelle lumière ! quelle réunion de tous les signes royaux dans ce monarque des Rakshasas !

» Ce roi, sans contredit, s'il n'était esclave de l'injustice, il serait le dominateur de ce bas-monde entier et du monde céleste.

» Aussi, répand-il au milieu des hommes l'épouvante et fait-il trembler jusqu'aux Démons et aux Dieux ; car il peut, *arrachant leurs bornes* dans sa colère, ne faire qu'une seule mer des quatre mers du globe ! »

Il y a, certes ! ici de la vie, de la pensée, du mouvement, de la splendeur ! On ressent toute l'émotion du personnage, et Vâlmîki nous communique son admiration, comme le fluide électrique, en mettant,

pour ainsi dire, un doigt même de son lecteur dans la main du singe ébloui.

« Lorsque Râwana, dit l'autre, eut aperçu le singe, il sourit, et lui parla grossièrement..... »

Le sourire et plus encore les paroles grossières dégradent ici la majesté du monarque aux dix têtes; mais que Vâlmîki sait mieux lui conserver toute sa dignité! Le roi chez lui ne s'abaisse point jusqu'à rire de son prisonnier; il ne descend pas même à lui adresser une parole, mais il fait passer au captif une dédaigneuse interrogation par la bouche de son ministre.

« Saisi d'un grand courroux à la vue du singe aux longs bras, aux yeux jaunes nuancés de noir, qui se tenait en face de lui, Râvana, le fléau de ses ennemis, Râvana au vaste courage, les yeux rouges de sa colère allumée, dit à Prahasta, le plus éminent des Rakshasas, ces mots dictés par la circonstance :

» Interroge ce méchant! Qui est-il?

Quelle raison nous l'amène? Pour quel motif a-t-il brisé mon bocage? Pourquoi ses menaces contre les Rakshasas? »

» A ces paroles du monarque : « Rassure-toi! dit Prahasta; salut à toi, singe! Tu n'as rien à craindre ici?

» Est-ce Indra, qui t'envoie maintenant chez les Rakshasas? Dis la vérité : n'aies pas d'inquiétude, singe, tu seras mis en liberté.

» Es-tu l'envoyé de Kouvéra? ou d'Yama? ou de Varouna? N'as-tu pris cette forme épouvantable *que* pour entrer dans cette ville?

» Viens-tu même, envoyé par Vishnou, ambitieux de conquérir Lankâ? car ta vigueur n'est pas d'un quadrumane et tu n'as d'un singe que la forme!

» Conte-nous la vérité maintenant, singe, et tu seras mis en liberté; mais si tu nous dis un mensonge, il te sera difficile de sauver ici ta vie!

» Quelle raison te fit donc entrer dans la ville des Rakshasas? Hâte-toi de nous conter cela, et tu seras bientôt mis en liberté : *allons!* que ne parles-tu? »

On est bien là en plein Orient, c'est bien là une cour toute asiatique : on y reconnaît l'étiquette de ces potentats superbes; n'y respire-t-on pas cette pompe dans la fierté et cette fierté dans la pompe? Mais, dans Tulcî-dâs, il n'y a pas la moindre chose de tout ce beau prélude. Au lieu du ministre et de ces questions habiles, c'est Râvana, qui interpelle directement lui-même son prisonnier dans les termes suivants :

« Qui es-tu, ô Hanumân, et par quel pouvoir as-tu terrassé *mon armée,* en ricanant et en faisant un grand bruit? Tu m'entends de tes oreilles, et cependant, ô insensé, je te vois très-rassuré. Pour quel crime as-tu tué les Rakschasas? Mais dis-moi, ô insensé, ne tiens-tu pas à la vie (1) ? »

L'allocution du singe au Démon est judicieuse, vraie, mesurée, habile, pleine de convenance dans Vâlmîki; mais elle a un air faux dans Tulcî-dâs; elle est empreinte là

(1) Page 235.

ténébreusement de superstitions vulgaires; on y trouve à peine le nom de Sîtâ, objet de la mission, glissé dans un coin; le poète hindoui charge sa harangue à outrance de cette dévotion en Râma, dont nous aurons occasion tout à l'heure d'apprécier les effets sur l'ensemble du poème.

Le tyran veut envoyer son prisonnier au supplice; mais Bibhîschan le dissuade en deux ou trois lignes un peu vides, au lieu de ces considérations si pleines, ethnologiques, insinuantes, que Valmîki a su mettre dans la bouche de ce grand personnage.

Si Râvana convaincu ne peut lui ôter la vie, il veut au moins priver d'un membre Hanoûmat : mais le singe,

« Qui affectionnait sa queue, dit alors à tous, en tâchant de les persuader : « Attachez *à ma queue* une étoffe imbibée d'huile; puis, mettez-y le feu (1). »

Ce langage n'est-il point ici tout-à-fait

(1) Page 238.

contre nature? car, si le singe aime sa queue, il est naturel qu'il ait envie de la conserver.

La situation est triviale, nous l'avons dit; mais Vâlmîki du moins cherche à la revêtir autant qu'il peut, tandis que Tulcî-dâs l'abandonne à sa trivialité nue.

On ne voit pas comment Hanoûmat n'est pas brûlé par ce furieux incendie allumé autour de sa queue. L'incident n'est pas nettement dessiné, il est obscur, pâteux, embrouillé dans Tulcî-dâs : on ne trouve chez lui, ni la scène des Rakshasîs, qui vont triomphantes annoncer à Sîtâ qu'on promène Hanoûmat avec du feu à la queue, ni la douleur de l'infortunée à cette affreuse nouvelle, ni les conjurations naïves qu'elle adresse au feu, ni l'étonnement du singe, quand il sent un ruisseau de fraîcheur couler dans sa queue au lieu des tortures de ce bûcher, qu'il porte allumé sur la croupe.

Vous cherchez donc en vain dans Tulcî-dâs tous ces accessoires utiles ; et, par conséquent, où tout manque, il n'y a rien à comparer !

Hanoûmat a rempli sa mission, il a tra-

versé de nouveau la mer ; il est accueilli par ses compagnons avec joie, mais non, dans Tulcî-dâs, avec tous ces mouvements, ces transports, ces élans, qui font reconnaître dans Vâlmîki un peintre habile dans l'expression des sentiments naïfs et la peinture des scènes fidèlement copiées sur la nature.

« Cependant Hanumân, raconte Tulcî-dâs, alla auprès de Râma, à qui, d'après sa demande, il raconta sa singulière histoire (1). »

Cette visite et ce récit, qu'Hanûmat fait à Râma, ne sont ici qu'un incident hors de place et sans aucun motif, car l'auteur, suivant l'ordre, qu'il trouve établi dans son modèle, est forcé d'amener bientôt et, pour ainsi dire, tout à la suite de cette première conférence une seconde entrevue, où Râma entend, comme il semble, pour la première fois, le récit des aventures de son messager quadrumane.

(1) Page 241.

« Sur ces entrefaites, continue immédiatement Tulcî-dâs, tous les singes vinrent au milieu de Mathura, et, avec Angad, ils mangèrent des fruits agréables. Mais les gardiens voulurent les en empêcher, et ils les mirent tous en fuite en les frappant avec le poing.

DOHA.

« Les singes allèrent auprès de Sugrîva, leur roi, et lui dirent : « Prince, arrachez ces bois! *et remplacez-les de nouveau, car on les a tout saccagés!* » Sugrîva, les ayant entendus, pensa ceci en lui-même : « Hanumân, *se dit-il,* est revenu, après avoir accompli la mission du maître (1). »

Tulcî-dâs mal à propos déplace cette aventure et tourne dans un faux sens après l'arrivée des singes l'incursion de la troupe au Bois-du-miel. Au contraire, Vâlmîki avec plus de justesse a mis cet incident sur la route et fait de cet épisode une scène du retour, dans une contrée lointaine et dans un moment, où, fatigués et pressés de la faim, il est naturel que les voyageurs sai-

(1) Pages 241 et 242.

sissent ici l'heureuse occasion d'une halte et d'un banquet.

Mais voyez avec quel bon sens ils confient la requête à celui d'entre eux, que la reconnaissance due au succès de leur expédition met à l'abri de tout refus! Avec quelle réserve la demande est présentée! Avec quelle politesse elle est accordée!

« Enchantés à l'aspect de ce grand Bois-du-miel, les singes, Djâmbavat à leur tête, de prier Hanoûmat.

» Il s'approche d'Angada et lui parle en ces termes : « Daigne nous accorder une faveur, à nous, qui avons réussi dans notre mission. »

» Le jeune prince loua d'une voix gracieuse Hanoûmat et lui répondit ces mots avec amitié : « Que désires-tu? parle! »

» A ces paroles, le fils du Vent reprit avec joie :

« Fils du roi des simiens, daigne accorder en don aux chefs des singes le *Bois-du-miel,* qui fut jadis à ton père; cette forêt inexpugnable, bien gardée, sans pareille et dont l'accès nous est défendu. »

» A peine eut-il entendu ce langage d'Hanoûmat : « *Eh bien!* lui répondit Angada, le plus éminent des simiens, que les singes boivent le miel !

» Après qu'Hanoûmat a *si bien* rempli sa mission, l'on ne peut se dispenser de satisfaire à sa demande, fût-elle même impossible : à plus forte raison, quand la chose est telle que celle-ci. »

» A ces paroles tombées de la bouche d'Angada, les singes joyeux de s'écrier : « Bien ! bien ! »

» Et, leurs hommages rendus à ce noble chef des chefs, les nombreux généraux des armées s'en allèrent tous alors dans le Bois-du-miel, chacun avec sa troupe, afin d'y boire ce *doux nectar.* »

Revenons encore, si l'on veut bien nous le permettre, à ce passage du poète hindoui.

« Les gardiens voulurent les en empêcher et ils les mirent tous en fuite, en les frappant avec le poing. Les singes allèrent auprès de Sugrîva ;... et celui-ci, les ayant entendus, pensa ceci en lui-même : « Ha-

numân est revenu après avoir accompli la mission du maître. »

Voyez maintenant le développement épique de cette maigre idée : voyez avec quelle justesse le monarque tire de la témérité des singes cette conséquence nette et bien déduite qu'ils ont réussi dans leur expédition : tant il est vrai que, si Vâlmîki avance telle ou telle cause, c'est toujours en vue de tel ou tel effet, qui est entré dans son plan.

« Quand le singe eut informé Sougrîva de ces nouvelles, Lakshmana à la grande sagesse fit cette demande au monarque des simiens :

« Sire, quelle affaire amène ce singe, qui garde ton bois ? Il vient de t'annoncer quelque chose d'un air affligé : quelle parole est-ce qu'il a dite ? »

» A cette question, le monarque habile dans l'art de parler, Sougrîva de répondre en ces termes au magnanime Lakshmana :

« Mon Bois-du-miel fut saccagé par les chefs valeureux des bataillons quadrumanes,

qui sont allés, sous la conduite d'Angada, scruter la plage méridionale.

» Arrivé là, escorté de tous ses compagnons, Hanoûmat à leur tête, Angada est entré dans *ma* grande forêt du miel.

» Le bois fut détruit et tout fut mangé par les singes, qui ont tiré çà et là ou frappé à coups de genoux les gardes, qui essayaient de les empêcher.

» Ce singe, gouverneur de mon Bois-du-miel, ce quadrumane, renommé par sa valeur et qui a nom Dadhipoûrvamoukha, est venu me dire toute cette *aventure*.

» Si Angada est entré sans aucun égard avec tous les singes, Hanoûmat à leur tête, dans mon Bois-du-miel, c'est qu'il a vu la reine, je pense, ô fils, qui ajoute sans cesse à la joie de Soumitrâ, ta mère. C'est là, sans doute, ce qui a rendu les singes si osés d'envahir ma forêt et d'y boire le miel.

» En effet, si *mes* singes n'avaient pas vu Sîtâ, ô le plus éminent des hommes, ils n'auraient pas été si hardis de saccager mon Bois-du-miel. La Mithilienne s'est montrée à leurs yeux, c'est évident! »

» Ensuite, quand il eut ouï cette déli-

cieuse parole, tombée des lèvres de Sougrîva, le vertueux Lakshmana s'en réjouit avec le *plus grand des* Raghouides.

» Et Sougrîva, joyeux lui-même, tint ce langage à Dadhimoukha :

« Je suis content; n'aies pas d'inquiétude! Le singe a *bien* rempli sa mission; je dois pardonner cette faute d'un *serviteur*, qui a réussi dans son expédition.

» Retourne vîte au Bois-du-miel, continue à le garder comme il convient, et hâte-toi de m'envoyer tous les singes, Hanoûmat à leur tête. »

D'après une telle supériorité continuelle de Vâlmîki sur Tulcî-dâs, ne serait-on pas tenté, je le répète, de transposer les âges où ces deux poètes ont vécu; de supposer que Tulcî-dâs est né quatorze siècles avant et Vâlmîki seize siècles après la naissance de Jésus-Christ, que le poème de Tulcî-dâs est le premier et le poème de Vâlmîki le second dans l'ordre des temps, que Vâlmîki emprunte à Tulcî-dâs et que Tulcî-dâs prête à Vâlmîki; que celui-ci enfin, semblable à Virgile, qui remuait le bour-

bier d'Ennius pour en tirer des perles, reprend les conceptions de Tulcî-dâs, les polit, les agence, les dispose dans un ordre meilleur, répand autour d'elles une plus vive lumière, leur donne de plus justes proportions, les nourrit avec sa poésie brillante et les amplifie avec le talent d'une imagination fécondée par les temps d'une civilisation plus avancée?

Hanoûmat, aux pieds de Râma, demande chez Tulcî-dâs la libération finale (1) en récompense du service, qu'il a rendu, et, toujours Dieu infiniment plus qu'homme, l'époux de Sîtâ lui accorde cette grâce, la plus grande, que le plus grand des plus grands Dieux puisse jamais accorder.

« Le Seigneur fit lever ensuite Hanumân, et le serra contre sa poitrine; il le prit par la main, et le fit asseoir auprès de lui (2). »

Cet embrassement est grand, affectueux,

(1) C'est-à-dire, être absorbé en Dieu à jamais et n'être plus obligé de renaître pour monter de degré en degré l'échelle, qui mène à cette béatitude sans fin.

(2) Page 246.

cordial, tout ce qu'on voudra; néanmoins, il n'est en lui rien, à bien dire, qui le distingue à nos yeux de ces embrassements, dont un monarque daigne quelquefois honorer le mérite ou les services d'un courtisan et d'un sujet. Mais n'est-ce pas quelque chose de suave dans Valmîki que cette accolade si naïvement offerte en récompense au bon serviteur? N'est-ce pas un des mouvements les plus gracieux, que l'imagination et le cœur aient jamais su inspirer?

« Voici une chose, qui désole encore mon âme contristée : je ne puis récompenser le plaisir, que m'a fait le récit d'Hanoûmat, par un don, qui fasse un plaisir égal! »

» Quand l'Ikshwâkide eut ainsi roulé plusieurs idées en son âme ravie, il fixa bien long-temps des yeux amis sur Hanoûmat et lui tint affectueusement ce langage :

« Cet embrassement est toute ma richesse, fils du Vent : reçois donc ce présent assorti au temps et à ma condition. »

N'y a-t-il pas dans ce fait une simplicité

vraiment homérique? C'est un trait pur et d'une grâce antique : il ne fait pas sortir inconsidérément le héros de la condition humaine; il rappelle au contraire que le Dieu en a pris sur lui-même toutes les misères; et le poète antique ne tombe pas dans la faute du poète moderne, qui, à force de grandir son personnage démésurément, ne lui trouve plus dans le monde et la nature un adversaire ni même un obstacle réel, qui puisse arrêter sérieusement ses pas divins.

Enfin le royal époux de la noble captive, ayant reçu d'Hanoûmat tous les renseignements, qu'il importait de connaître, donne aux armées impatientes le signal de la marche.

«.....Différents bons augures se manifestèrent, dit le poète moderne; *augures*, qui excitèrent la joie et rendirent heureux ce départ (1).»

Mais le poète ancien tire de cette idée une belle hypothypose; elle varie l'intérêt

(1) Page 248.

du voyage commencé pour mettre dans un nouveau relief l'attentive amitié du bon Lakshmana, qui observe tous ces pronostics, les signale à Râma, les explique et tente par cette vue de consoler son frère.

Dans la marche des singes, l'imagination est sagement contenue chez l'un ; mais elle s'abandonne chez l'autre à des exagérations outre mesure.

« Ils marchaient au milieu du ciel, conformément à leur volonté, dit celui-ci. Les singes et les ours faisaient entendre des cris pareils à ceux des lions, au point que les éléphants, gardiens des huit points *cardinaux et secondaires*, furent dans l'épouvante.

CHHAND (1).

Ces éléphants crièrent *donc*, et, dans leur agitation, ayant secoué les montagnes, ils remplirent l'Océan des plantes, qui les couvraient, tandis que le lumineux Soma (2),

(1) Poème composé de six vers. On en trouve un grand nombre dans le *Râmâyana* de Tulci-dâs. Il est très-usité à Lahore. *(M. Garcin de Tassy.)*

(2) La lune ou le Dieu *Lunus*.

les Suras, les munis, les serpents, les kinnars étaient contents dans leur esprit, et que leur affliction s'éloignait d'eux. Les singes par milliers, faisant du bruit, s'avancèrent dans ce chemin difficile. Ils chantaient la victoire de Râma ; ils proclamaient sa force, sa gloire et sa prospérité, et célébraient la réunion de ses perfections. Le roi des serpents, *qui supporte la terre,* ne put supporter le poids excessif *occasionné par ces actes extraordinaires,* quoique fasciné à plusieurs reprises *par Râma.* Il prit alors avec ses dents une tortue, pensant que son dos solide serait un agréable *soutien.*

Le héros de Raghu fut alors assuré que son départ s'effectuerait convenablement et d'une manière tout à fait avantageuse, et que ses gens trouveraient le dos de la tortue immobile sous leurs pas par l'effet des ordres du roi des serpents (1). »

Au contraire, si la peinture de Vâlmîki est grandiose, il n'y a rien d'outré dans

(1) Pages 248 et 249.

toute sa description ; l'hyperbole est contenue dans une sage mesure : ce n'est partout que multitude et mouvement, mais le mouvement et la multitude n'y dépassent guère les bornes elles-mêmes de la nature. Les armées venues à toute hâte sur la rive de la mer, ce grand spectacle ne dit rien aux singes de Tulcî-dâs : Valmîki seul a senti que la grandeur de l'entreprise est augmentée par la grandeur même de cette première difficulté, et que la hauteur de l'obstacle sur-ajoute à la hauteur même de Râma. Il nous a donc peint une grande vue de cette mer, agitée par la tempête. Son tableau a du trait et de l'éclat, le style en est riche, les images y sont brillantes : il y a là du bel esprit jusqu'à la coquetterie ; mais la coquetterie et l'esprit siéent là si bien, que tout le monde sans doute en eut regretté l'absence.

«Volant, nageant, poussant des cris, badinant, soulevant mille bruits, ils s'avançaient ainsi vers la plage méridionale.

» Ils mangeaient des racines et des fruits à l'odeur suave ; ils portaient, ceux-ci de

grands arbres, ceux-là des éclats de montagnes.

» Ivres d'orgueil, ils s'enlèvent brusquement l'un à l'autre sa place, ils s'invectivent; les uns tombent et se relèvent, ceux-là dans leur chûte font cheoir les autres.

« Certes ! il faut que Râvana tombe sous nos coups avec tous ses noctivagues ! » criaient les singes devant l'époux de Sîtâ.

» L'innombrable armée s'avançait, couvrant toute la surface de la terre : le sol en avait disparu sous la foule de ces héros ours et singes, de qui les armes étaient les ongles et les dents.

» La poussière, soulevée par les singes avec la pointe de leurs pieds, avec le bout de leurs mains, offusquait la clarté du soleil et dérobait aux yeux le monde terrestre.

» Le Raghouide fortuné marchait, environné par des centaines, des milliers, des centaines de mille et des kotis de singes les plus formidables.

» Toute la grande armée des simiens ravie, joyeuse, commandée par Sougrîva, cheminait sans relâche jour et nuit.

» Brûlante de combattre, elle s'avançait

d'un pied hâté, par bonds rapides, et, toute impatiente de courir à la délivrance de Sîtâ, elle ne fit halte nulle part un seul instant.

» Ensuite, arrivés au Vindhya, encombré d'arbres et couvert de plantes diverses, les singes montent sur les flancs de la montagne.

» Dans cette marche rapide, ils admiraient là des racines et des fruits aux belles formes, semblables pour le goût à l'ambroisie même ; et, le poil basané par le nectar des rayons grands à remplir tout un drona, ils buvaient un miel exquis, tombant *des rochers et des arbres....*

» Ivres de miel et poussant des cris, les plus robustes singes de s'avancer, et, *nettoyant le chemin,* de rassembler en tas les plus gros arbres de la montagne.

» *De ces quadrumanes lancés à toute vitesse,* ceux-ci tombaient sur ceux-là et la course emportait les autres sur eux. Le sol était couvert de singes au poil doré par le miel, comme la terre est couverte d'épis jaunes sur les champs de riz mûr.

» Descendu sur la plaine, accompagné de

son frère et de son allié, Râma de gagner promptement la majestueuse forêt du rivage ; et là, dans cette vaste plage aux franges toutes baignées par les vagues, aux roches nettes et lavées par les ondes, ce héros, le plus aimable de ceux qui savent plaire :

« Sougrîva, dit-il au roi des singes, nous voici arrivés au réceptacle des ondes salées.

» Pensons maintenant à sa traversée ; difficulté, que j'ai déjà prévue. L'Océan, souverain des fleuves, est ici d'une immense profondeur, qu'il est impossible de franchir sans un expédient. Faites donc halte ici, et et délibérez, suivant qu'il m'intéresse, aux moyens de transporter l'armée quadrumane sur la rive ultérieure ! »

» Ces paroles de Râma entendues, Sougrîva et Lakshmana firent camper l'armée sur les bords de cette mer aux rives plantées d'arbres.

» Bivouaquée auprès de cette montagne-reine, l'armée des singes paraissait une seconde et riche mer aux ondes couleur jaune de miel.....

» Les généraux des singes, ayant fait

halte là au déclin du jour, promenaient ainsi leurs yeux sur le domaine de Varouna ; cette plaine épouvantable, roulée par la houle, infestée de crocodiles et de requins irrités ; ce *vaste miroir des eaux,* où la lune à son lever dessinait partout ses images réfléchies ; cette mer aux immenses tourbillons d'une furieuse vîtesse, où tournoyaient des spirales aux orbites enfermées les unes dans les autres ;

» Cette profonde habitation des Nâgas, remplie de serpents aux corps de feu ; cette demeure des Asouras, abyme impraticable, aux routes impossibles, où fourmillaient d'énormes animaux et des monstres innombrables...

» Ils ne pouvaient se lasser de contempler cette humide région, où gisent plongés les enfers ; cette région épouvantable, où habitent les ennemis des Dieux, cette mer semblable au ciel, comme le ciel ressemblait à la mer ; car, l'onde étant jointe au ciel et le ciel étant joint à l'onde, ils ne pouvaient de l'un à l'autre discerner aucun intervalle, tant les formes étaient pareilles dans les deux, étincelants d'une splendeur

égale, celle-ci par ses pierreries et celui-là par ses étoiles.

» L'une enguirlandée de ses vagues roulantes et l'autre de ses nuages volants, il n'y avait rien qui les distinguât, le ciel de la mer, ni la mer du ciel; et, se frappant de coups mutuels, le ciel et la mer se renvoyaient un bruit épouvantable.

» Les vagues du souverain des fleuves étaient battues par le vent comme un grand tambour; et, dans le bruit même des eaux, on démêlait, pour ainsi dire, le cliquetis des pierreries et des perles, *choquant les perles et les pierreries.*

» Les singes admiraient ce magnanime empire des eaux, rempli de troupeaux aquatiques ou amphibies; cette mer, qu'on eût dit s'envoler au ciel sous les coups du vent; cette mer agitée, mugissante par la voix, que les vagues émues donnaient à ses eaux, dont les grands flots, soulevés par la tempête, bondissaient, pour ainsi dire, jusqu'à la voûte du firmament. »

Nous arrivons maintenant à des circonstances épiques, où la supériorité du chantre

anachorète est encore plus sensible peut-être, manifeste, incontestable : c'est dans les efforts tentés de part et d'autre afin d'engager le roi voluptueux à remettre sa noble captive en liberté.

Chez Tulcî-dâs, c'est Mandaudarî, la première de ses femmes, qui d'abord se donne à soi-même cette mission, mais son discours est blessant : « Insensé, dit-elle à Râvana, le monde rit de vous ; votre orgueil est connu ! »

Les paroles, qui viennent après, souillent cette limpide atmosphère de chasteté, cette auréole de continence, ce nimbe de pureté, dont le poète des vieux temps avait saintement revêtu sa pudique héroïne : « Tu as enlevé cette vagabonde ; — c'est ainsi que la belle Rakshasî parle au fier monarque ; — vous avez ri beaucoup avec elle des terreurs, qu'inspirait Hanoûmat. Ensuite, vous l'avez appliquée en souriant contre votre poitrine... (1). » Est-ce bien là Sîtâ ? Reconnaît-on là cette dame pudibonde, qui refusait tout-à-l'heure de fuir, montée sur

(1) Page 251.

les épaules du singe ; car le devoir ne lui permettait pas de toucher, quelque innocemment que ce fût, un être appelé d'un nom masculin ?

Au contraire, chez Valmîki, c'est la mère elle-même de Râvana, qui envoie son autre fils Vibhîshana rappeler au devoir le potentat, qui s'en est écarté : il y a plus d'art ici dans ce choix.

On ne peut en effet suspecter dans une mère la pureté du motif : c'est le mouvement spontanée du cœur, ce sont les vives alarmes de la tendresse maternelle. Mais peut-être le sentiment, qui, chez l'autre, inspire l'épouse, est-il moins l'amour conjugal pur, que sa jalousie de rivale et sa crainte de voir monter sur son piédestal une trop charmante favorite.

Vibhîshana part ; et là encore Valmîki a soin de mettre le stimulant, qui fait agir son personnage, hors de toute considération personnelle :

« A ces mots, le Démon serra les pieds fortunés de sa mère, joignit ses mains pour l'andjali, prit congé d'elle et s'en alla, dit

le poète, impatient de voir le monarque des Rakshasas, non que les délices des sens, *où nageait son frère*, eussent allumé sa jalousie. »

Dans Tulcî-dâs, après cette allocution de Mandaudarî, l'entrée de Bibhîschan sur la scène et son discours au monarque ne sont point amenés à grands frais de transition ; car ces quatre ou cinq lignes en forment à elles seules toute l'introduction.

« Bibhîschan, croyant l'instant favorable, accourut et courba sa tête vers les pieds de son frère ; puis, s'inclinant de nouveau, il s'assit sur son siége, et il tint ce discours, après en avoir obtenu la permission (1). »

Cette petite phrase tient lieu de trois chapitres entiers, que nous offre seul ici le poème de son antique devancier.

Râvana, dans le premier chapitre, assis au milieu de son grand conseil, ouvre la séance par des considérations générales : il avoue la gravité de la situation, il ne se dissimule

(1) Page 252.

pas que les armées des singes franchiront l'Océan et demande les avis de ses ministres. — Dans le deuxième, ceux-ci le rassurent, ils célèbrent à l'envi ses prouesses et le ramènent à la confiance par le tableau de ses anciennes victoires. — Dans le troisième, ses plus vaillants généraux, s'abandonnant à leur fougue belliqueuse, réclament, chacun pour soi, l'honneur d'exterminer à lui seul toutes les armées des singes et l'invincible Râma lui-même. — Dans le quatrième, ils sortent impatients de combattre; mais Vibhîshana les arrête, les ramène, les calme : il adresse au monarque une harangue mesurée, mais où règne une certaine afféterie; et Râvana, dans le chapitre suivant, comme s'il ne l'avait pas entendue, semble ouvrir une seconde fois le conseil par de nouvelles généralités.

Il est sensible que deux courants se rencontrent ici et viennent s'y confondre en un même lit, non pas toutefois si intimement, qu'on ne puisse encore les reconnaître à la nuance bien tranchée de leurs ondes. Aussi, repoussons-nous dès ce moment, sinon de la traduction faite, au moins du poème

expurgé dans un prochain avenir, mais où la critique n'a pas encore eu le temps d'apporter sa lumière, ces quatre pleins chapitres (1), sur lesquels nous croyons distinguer assez nettement le cachet de l'intrusion ; et, les renvoyant aux porte-feuilles des rapsodes, nous allons prendre seulement le début présumé de la délibération au commencement du chapitre LXXXI, où, débarrassés de cette abondance stérile, nous aimons à reconnaître la simplicité, les idées naïves et les senteurs quelquefois un peu sauvages de la primitive antiquité.

Le monarque puissant commence la délibération lui-même par des considérations sur la nécessité d'embrasser une chose avec toutes ses conséquences :

« On appelle sage l'homme, qui, d'abord, ayant bien examiné sa force, celle des ennemis, les circonstances des temps et des lieux, ne commence une affaire qu'après *cet examen*.

(1) C'est-à-dire les chapitres LXXVI, LXXVIII, LXXIX et LXXX.

» C'est ainsi que doit agir le monarque, *de* qui *le bras* déchire les membres de ses ennemis, et dans le conseil de qui siégent des hommes pleins de sagesse ; mais telle n'est point la conduite du roi, contempteur de tous les mondes, enivré par le vin du pouvoir et qui marche esclave de l'amour.»

Il décrit sagement le cercle, dans lequel doit se renfermer la discussion :

« Vous n'avez point à délibérer ni à raisonner ici sur le Destin, qui est une chose éternelle.

» Mais, comme l'inattention ou la vigilance portent des fruits, que tous les êtres animés doivent recueillir dans le monde, il n'est aucune chose humaine, dont il ne faille s'occuper ici.

» Quant à ce Destin, bien différent de cette puissance humaine, n'y songez pas ! Les esprits sensés n'observent que le chemin, par où les malheurs peuvent arriver naturellement : *ils savent que* le sort est le maître de tout et les atteint comme il veut ! »

Il reconnaît ses obligations comme roi; car, si l'observation en est quelquefois difficile, la reconnaissance n'en coûte jamais rien :

« Veut-il savourer les plaisirs des sens, un monarque de la terre ne peut dans le monde goûter aux voluptés de sa couronne, avant qu'il n'ait vaqué aux affaires dans le conseil de ses ministres. »

L'incontinent Démon attribue à sa continence le retard bien forcé, que la chasteté de Sîtâ met à la satisfaction de ses désirs :

« Je tiens ici la Vidéhaine à ma discrétion, et je n'en ressens pas d'ivresse : n'est-ce pas *vous* donner ici une preuve assez grande que je suis maître de moi-même ?»

Il s'excuse, et l'argument est spécieux, de ce qu'il n'a pu voir et ne voit pas encore dans Râma un anachorète, ni dans Sîtâ une pénitente :

« Que des sages austères puissent me

blâmer ici pour une offense, que j'aurai faite à quelque saint anachorète; c'est une opinion, que j'ai déjà conçue moi-même.

» *Mais* comment un homme, qui porte les insignes des anachorètes, peut-il, un arc, des flèches, une épée dans ses mains, poursuivre les *timides* hôtes des forêts?

» Certes! il n'en peut être ainsi pour ces hommes à l'âme placide, qui habitent des hermitages, qui n'ont jamais d'autres aliments que des fruits, et qui font profession de compassion envers tous les êtres!

» Où voit-on une seconde femme anachorète, qui demeure comme Sîtâ dans un hermitage et qui porte comme elle des pendeloques en or fin avec une robe de pourpre au tissu délié?

» Quel enfant de Manou, habitant par vœu de pénitence au milieu des bois, entendit jamais là un son de noûpouras mêlé au gazouillement des parures et des ceintures de femme?

» Mais par cela même qu'il a fait un grand carnage de Rakshasas, le Raghouide n'a-t-il pas quitté le chemin de son devoir?

» Certes! une telle boucherie de Raksha-

sas fut un acte condamnable aux yeux des habitants du ciel même ! »

Alors, en trois discours successifs, trois de ses conseillers, Prahasta d'abord, Mahaudara ensuite, après eux Virûpâksha, opinent dans le sens, que laisse entrevoir la passion de l'irrascible monarque.

Enfin Vibhîshana prend à son tour la parole dans un discours, qui ne le cède, ni en sobriété, ni en correction, ni en habileté de conduite aux plus beaux de l'art grec ou latin :

« Les conseils, donnés par tes ministres, dit-il, étaient bons, amis, tout à fait en prévision de l'avenir et surtout d'une importance considérable.

» En effet, un ministre dévoué, rejetant loin de lui ce qui est simplement agréable et s'attachant à tout ce que l'affaire a de plus grave en elle-même, doit toujours dire uniquement ce qui est bien.

» Aussi vais-je, appuyé sur la confiance, que m'inspirent tes grandes qualités, dire une chose, que j'ai bien étudiée, roi des rois, dans ma pensée attentive.

» On poursuit dans ce bas monde les jouissances, que procurent l'amour, la richesse et le devoir; mais c'est toujours avec l'œil du devoir, qu'il faut examiner ici-bas la richesse et l'amour.

» Car l'homme, qui, désertant le devoir, ne voit dans la richesse que la richesse et dans l'amour que le plaisir de l'amour, n'est pas un homme sage dans ses pensées.

» Cette discussion, agitée suivant tes ordres par des ministres, qui voient l'essence des choses, aboutit à des conclusions, qui sont de plusieurs sortes, et par conséquent elle encourt le blâme.

» Mais quel homme judicieux, s'il prend sa conviction dans la raison même, oserait dans les conseils d'un roi donner une fausse couleur à l'attentat commis sur l'épouse d'autrui, et dire : « C'est le devoir ! »

» Les actions, que l'on raconte de Râma, ont laissé des vestiges répandus çà et là : eh bien ! où voit-t-on nulle part dans un de ces vestiges Râma s'écarter du devoir ?

» Quand Râma sortit de sa demeure, un arc dans sa main, quand il décocha même

sa flèche contre un kshatrya, a-t-il en cela violé son devoir ?

» *Et d'ailleurs,* fût-ce même une transgression du sage Râma, le fait, qui appelait ce châtiment, n'excuserait-il point ici la faute de l'anachorète ?

» Comme un estomac robuste digère tout, eût-il mangé même deux fois plus qu'il ne lui faut, tel Râma dissout en soi-même le péché !

» Suis donc mon avis ! et que le vertueux Râma, s'il vient auprès de ta grandeur toute puissante, reçoive de toi son épouse !

» Et quel homme, sire, n'eût-il aucune vertu, fût-il d'un rang vulgaire, se présenterait ici devant ta majesté, remplie de belles qualités, et n'obtiendrait pas d'elle une gracieuse faveur ?

» Si tu veux faire une chose digne de toi-même ou si tu veux observer le devoir, cette noble Sîtâ mérite, ô mon roi, que ta bienveillance lui rende sa liberté. »

Avec quel art il s'insinue dans les bonnes grâces de ceux, qui l'écoutent, par ces éloges, qu'il départ aux sentiments des

autres ministres! il aborde le point même de la question, sans choquer la passion du roi ; il ne vient pas brusquement se heurter ensuite contre le rapt commis, il adoucit son approche avec un tour interrogatif plein de finesse; il excuse Râma, sans blesser le fier Démon; il ne fait qu'effleurer en passant la nature divine de son rival offensé; il redemande Sîtâ, non point à l'orgueil menacé, non point à la crainte, mais, comme une faveur, à la générosité du monarque; et cette nuance interrogative dans l'universalité d'une proposition ne met-elle pas encore dans la flatterie de sa péroraison toute la délicatesse du courtisan?

Chez Tulcî-dâs, le discours de Bibhîschan, si on l'examine au point de vue, où s'est posé l'auteur, mérite également des éloges.

En effet, le caractère de son poème est bien différent; l'esprit, qui l'inspire, ne souffle pas du même lieu, et nous en dirons quelque chose dans un moment. Or, comme le détail est commandé par l'ensemble et comme l'idée générale, qui a préconçu le tout, doit tailler d'après lui ses parties, ce n'est plus à titre de comparaison, mais de

simple rapprochement, qu'il faut mettre ici la harangue de Bibhîschan, sans autre commentaire et même sans aucune espèce de censure.

« Si le gracieux *monarque* demande mon avis, je le lui dirai conformément à ma pensée. Seigneur, puisque vous désirez votre propre bien-être, votre bonne réputation, la sagesse, une heureuse conduite et le bonheur, vous devez alors éloigner de vous la femme étrangère. Seigneur, ne la laisserez-vous donc pas aller avant le quatrième jour de la lune ? Les quatorze mondes ont un Seigneur, auquel ne saurait résister la malice des Démons. Il est à désirer que personne ne puisse dire justement de vous, qui êtes un homme habile et l'océan des bonnes qualités, qu'une misérable passion *vous a fait oublier vos devoirs*.

DOHAS

» Seigneur, la passion de l'amour, la colère, l'orgueil, la convoitise, tout cela est le chemin de l'enfer ; renoncez-y, et adorez les pieds de Râma. Ainsi disent réellement les livres *sacrés*.

CHAUPAÎ.

» Père, Râma n'est pas seulement roi des hommes, il est le seigneur de la création entière ; il est le maître de la mort. Il est la manifestation de la divinité, l'énergie de Brahma et de Siva. Il remplit tout ; il est invincible, il n'a ni commencement ni fin. Il affectionne les Dieux, les brahmanes et les vaches ; il protége les hommes ; il est un océan de bonté.

» On trouve peu d'avantage à fasciner les hommes ; mais celui, qui observe les Védas et la loi, est protégé par les Suras. Laissez donc cette inimitié, et courbez votre front ; dominez vos passions, et adorez le seigneur de Raghu. Rendez Sîta à Râma, et adorez-le, après vous être séparé de celle, qu'il aime tendrement. Le Seigneur n'a jamais abandonné l'homme, qui a eu recours à lui ; tandis que le malheur s'attache à celui qui se livre complètement au mal. La protection de son nom anéantit la peine. Ainsi, ô Râwana, adorez manifestement Râma.

DOHA.

» Je serre vos pieds à plusieurs reprises, je vous adresse mes supplications, ô vous,

qui avez dix têtes. Laissez l'ivresse et la séduction de l'orgueil, et adorez le roi d'Aoude. Le muni Pulasty m'a envoyé, moi, son propre disciple, vous dire, ô père, les paroles, que je viens de vous faire entendre dans ce moment, qui m'a paru favorable (1). »

A ce langage, Râvana se tait dans Tulcîdâs, et le premier de ses ministres appuie le sentiment de Vibhîshana, mais sur un ton, qui semble un peu trop s'écarter des plus simples convenances :

« Père, *dit-il,* votre jeune frère est le joyau de la droiture. Ainsi, mettez dans votre cœur ce que Bibhîschan vous dit. Il assure, ignorant que vous êtes, que votre ennemi est deux fois plus fort que vous. Éloignez-vous donc, et que personne ne reste *pour soutenir inutilement son attaque* (2). »

Râvana chez Valmîki répond lui-même

(1) Pages 252 et 253.
(2) Page 253.

avec dépit, ironie mordante, injures et colère ensuite, Vibhîshana reprend la parole dans l'un et l'autre poème, et l'homogénéité des pensées nous ramène ici dans notre voie accoutumée de comparaison, en allant du simple au paré :

« La sagesse ou la sottise, dit Tulcî-dâs par la bouche de Vibhîshana, règnent dans le cœur de tous les hommes, sire : ainsi s'expriment les Védas et les Purânas. Là où est la sagesse, là se trouvent toutes sortes de prospérités ; là où est la sottise, là existe une excessive infortune. La sottise a habité dans votre cœur, et par conséquent le malheur ; *car*, bon gré, mal gré, vous connaissez l'amour de votre ennemi. *De même que* la nuit noire est favorable à la horde des Rakschaças, *ainsi* le cœur *de Râma* ressent violemment l'amour de Sîta.

DOHA.

« Père, j'embrasse vos pieds et je vous demande, par amitié pour moi, de rendre à Râma Sîta, quelle que soit votre passion pour elle.

SHAMPAÏ.

« Le discours des sages, des Purânas et des Médas est identique. Bibhîchan veut se fait entendre des paroles équitables (1).

Dans Valmiki, le vertueux Démon n'a plus à parler de rendre Sîtâ, car la volonté de son ravisseur est inflexible, mais il s'étend avec plus de chaleur et trop d'abondance peut-être sur les idées, qui sont les premières de son allocution dans Tulcî-dâs :

« Rejeter les discours les plus vertueux pour s'engager dans une mauvaise route, c'est, disent les sages, un signe avant-coureur de la ruine.

» De même les vastes éclairs annoncent que la foudre va tonner dans les nuages. Et voilà, sire, la faute, que tient embrassée votre majesté dans son grand aveuglement !

» Il n'est pas facile pour une âme aveuglée de remporter la victoire : et quelle victoire peuvent espérer les bons mêmes, s'ils retiennent dans leurs mains une chose avec injustice ?

(1) Page 204.

» Autant il est difficile de traverser la mer à la force des bras, autant est-il impossible aux âmes basses d'atteindre le devoir, ce but, où visent les gens de bien et qu'on doit se proposer ici-bas et dans l'autre monde !

» Comme l'amour, la haine et les autres affections naissent toujours de l'âme ; ainsi tous les bonheurs des gens heureux ici-bas ont pour cause le devoir.

» Et même une preuve suffisante que le devoir est l'auteur de tout ce qui arrive, c'est que l'homme en général a très-peu de bonheur et que les maux font la plus grande partie de sa fortune.

» Est-il un bien quelconque, excellent, supérieur, d'acquisition facile, qui n'en soit le résultat ? Si l'on veut observer d'un regard intelligent le bonheur de tous les êtres, on verra que le devoir en est la source.

» J'abandonne un roi, esclave de l'amour et qui oublie son devoir dans ses conseils ; je me retire à l'instant vers ce Râma, qui est sans cesse, lui ! dévoué invariablement au devoir, tout on m'a toujours dit que c'est

un roi victorieux des Asouras et des Dieux ; *un prince*, qui n'abandonne jamais le faible abrité dessous sa protection ; *un roi*, qui est secourable à ses ennemis eux-mêmes ! Je laisse avec une vive douleur ici tous mes parents divers, et je m'en vais, conseillé par le devoir, demander un azyle à ce noble enfant de Manou.

» Une fois cela fait et moi parti, arrêtez, s'il est ici un conseiller, qui sache indiquer la bonne voie, arrêtez convenablement une résolution, qu'inspire l'intelligence d'une saine politique. »

Le tyran, à ces mots,

« Frappa du pied son jeune frère, »

dit sèchement le *serviteur de Tulci*; mais cette ligne si brève et si nue est dans son devancier le texte d'une riche amplification et d'une scène animée, où l'on trouve en lui, comme toujours, les qualités du poète épique :

« Tandis que son frère Vibhichana par-

lait ainsi, le monarque des Rakshasas, plein de fureur, s'élança tout à coup de son siége, le cimeterre à la main, tel qu'un nuage sombre, tonnant, d'où jaillissent de longs éclairs ; et, poussé par le sentiment de la colère, il frappa du pied Vibhîshana sur le siége, où il se tenait assis. Le prince tomba renversé de son trône sur la terre, comme le fragment d'une belle montagne, brisée par la chûte de la foudre.

» La terreur saisit les ministres à la vue de cette rixe, comme elle saisit les créatures à l'aspect de la pleine lune, tombée dans la gueule de Rahou.

» Prahasta se mit à calmer doucement le monarque irrité des Rakshasas et fit rentrer dans le fourreau son glaive, qu'il tenait à la main. Ramené dans sa nature, le terrible souverain se rasséréna, tel que la mer au temps où ses flots, revenus au calme, sont rentrés dans ses rivages.

» Les *grands* demeuraient là, formant un cercle autour du trône, où Râvana se tenait assis, comme des cîmes latérales entourent le plus haut sommet du Mérou ; *et*, tel que le hallo de la lune, merveilleux et beau

spectacle ! telle silencieuse resplendissait alors cette couronne de ministres.

» Une vive rougeur colorait au plus haut point la face de Vibhîshana : ainsi, le vénérable feu, sur l'autel du sacrifice, est tout rayonnant de ses flammes suivant les rites.

» Ensuite, le vertueux Vibhîshana éteignit en lui-même le feu allumé de la colère et chercha dans sa pensée quelle marche son bien lui prescrivait d'observer. Doué de mansuétude et brillant d'une grande force morale, il suivit sans le franchir, comme un généreux coursier, la ligne que lui traçaient les inspirations de sa noble race. »

Le Bibhîschan de Tulsî-dâs, quand il est frappé,

« Saisit les pieds de Râwana à plusieurs reprises : « Ah ! dit-il, est-ce en ceci que consiste la grandeur des saints ? Celui qui fait le bien doit-il s'enorgueillir ? Père, vous m'avez frappé avec colère et violence ; mais si vous eussiez adoré Râma, vous m'auriez affectionné au contraire. »

Les premières expressions de ce langage ne sont-elles pas un peu obscures ; du moins, quant à leur application ? Le geste de l'offensé est humble, son action est d'une placidité, je n'ose dire chrétienne, mais trop béatement édifiante ; Bibhîschan est un saint, mais Vibhîsharna est de plus un héros. Il conserve toute sa fierté dans l'outrage ; il se redresse avec dignité sous le bras même, qui l'a terrassé ; il jette à son frère ces paroles plus épiques, dont le moment et la colère excusent la hauteur, le dédain et l'indépendance :

« Les affections de mon âme sont pour le devoir et ne sont pas nourries de l'aquarium de la colère.

» Le coup de pied n'est donc pas un bien grand malheur à mes yeux. Dans ce monde, ceux qui sont vraiment à plaindre, ce sont les grands pécheurs, qui ont déserté le devoir et qui, en dépit de leur *dignité* naissance, ont asservi leurs âmes à la colère.

» Une flèche ne peut tuer qu'une seule vie sur le champ de bataille.

» Mais la pensée d'un roi à l'esprit aveuglé fait périr et lui-même et tout son peuple.

» Le sage promène ses yeux autour d'une affaire, quand elle est encore dans un temps futur.

» D'autres sentent le bonheur et l'infortune à l'heure seulement où ils sont arrivés ; mais les hommes, qui, dans ce monde, sont les mieux doués, regardent le bien et le mal dans l'avenir avec l'œil de la pensée : aussi ne se laissent-ils jamais enivrer dans le bonheur, ni abattre dans l'adversité...

» Toi, sur la tête de qui la ruine est suspendue et qui pousse ta famille à sa ruine, je te quitte et je m'en vais de ce pas avec colère, tel que les eaux d'un fleuve coulent vers l'Océan. A cette heure, où j'ai reconnu que ton esprit est faux, cruel, infracteur de la justice, puis-je faire autrement que de t'abandonner comme un éléphant, qui est enfoncé dans la boue ?

» Râma est un homme et son bras peut ainsi de toutes les manières te précipiter dans le tombeau, toi, souillé par la fange de l'infamie et plongé dans le bourbier du péché ! ».

Râvana s'est remis pendant les paroles de son frère ; il parle à son tour. Ne sent-on

pas dans la négligence de ses premiers vers le trouble de la colère mal contenue, et la crédulité naïve de sa légende ne donne-t-elle point à son langage cette nuance de merveilleux, où l'on reconnaît la teinte des vieux âges ?

« On peut habiter avec son ennemi, avec un serpent irrité ; mais non avec l'homme, qui manque à ses promesses et qui sert nos ennemis !

» Je sais bien, Rakshasa, quel est en toute chose le caractère des parents : les infortunes des parents font toujours du plaisir aux parents.

» Oui ! des parents comme toi dédaignent et méprisent *dans leur parent* un chef actif, héroïque, savant, qui sait le devoir et qui se plaît avec les gens de bien.

» Félons, cœurs dissimulés, se réjouissant toujours des revers, les uns des autres, les parents sont pour nous *des ennemis* terribles ; et c'est d'eux que nous viennent les dangers.

» On entend quelque part, dans la forêt Padma, les éléphants mêmes chanter des

çlokas à la vue des chasseurs, qui viennent, tenant des cordes à leur main. Écoute-les, Vibhîshana !

« Notre danger n'est pas dans ces cordes, ni dans le feu, ni dans les autres armes ; il est dans nos parents, esclaves égoïstes de leurs intérêts : voilà ce qui est à craindre.

» Ils indiqueront sans doute le moyen de nous prendre ! Le plus terrible de tous les dangers est toujours, pense-t-on, le danger, que nous apportent les parents.... »

» Il te déplaît, scélérat, que je sois honoré du monde !.... Mais, qui est monté sur le trône a les pieds sur le front de ses ennemis ! »

» Après que le monarque aux dix têtes eut jeté ces paroles, le fortuné Vibhîshana, dont il avait excité la colère, lui répondit en ces termes, debout au milieu des ministres :

« Il est donc vrai, Démon des nuits ! les hommes pris de vertige et tombés sous la main de la mort n'acceptent jamais les paroles d'un ami, qu'inspire le dévouement à leur bien !

» Si un autre que toi, nocturne Génie, m'avait tenu ce discours, il eût cessé de

vivre à l'instant même. Loin de moi, honte de ta race ! »

» Après qu'il eut dit ces mots si amers, Vibhîshana, de qui la juste raison inspirait toujours les paroles, prit son vol tout à coup, le cimeterre à la main, suivi par quatre des ministres. »

Il n'y a pas tant d'animation sur la scène de Tulcî-dâs : on ne trouve même chez lui rien, qu'on ait ici à comparer avec ces deux bons discours.

Le Râvana de Valmîki, avant qu'il eût rien dit lui-même, a frappé du pied son frère au moment où celui-ci annonçait pour l'instant sa désertion : cet oubli de ce qu'il se doit à soi-même est donc une échappée de premier mouvement; c'est un geste, où la réflexion n'eut aucune part; mais Tulcî-dâs n'est point aussi habile à ménager cette excuse au roi, quand il manque à sa dignité; car la voie de fait suit immédiatement chez lui ces mots réfléchis du violent despote :

« Homme vil, la mort est près de toi !

Insensé, vivras-tu toujours? Par ma vie, tu te plais à faire de mon ennemi ton ami. Ne dis-tu pas, homme méprisable : Qui dans le monde *pourrait résister à Râma?* Mais puisque je possède la force du bras, pourquoi ne vaincrais-je pas? Insensé, tu es lié d'amitié avec les pénitents, qui habitent ma ville. Dis, est-ce une chose convenable que d'être *ainsi* uni avec eux (1) ? »

Bibhîschan outragé dans Tulcî-dâs embrassa les pieds de son frère, dit ce que l'on a vu,

«.... s'en alla au travers des airs; et, après avoir fait entendre à Râvana tout ce qu'il avait à lui dire, il ajouta : « Ce que je vous ai annoncé aura lieu.

DOHA.

» Votre cœur est sous la puissance de la mort; j'en jure par la vérité de Râma, du maître, qui sait tout. J'abandonne désormais les gens imparfaits, et je vais chercher un refuge auprès du chef de la maison de Raghu! »

(1) Page 254.

Ce langage est froid, il n'y a plus rien là du frère ; mais Valmîki a plus d'âme, il nous fait sentir le frère jusque dans sa colère ; l'attachement chez lui se laisse entrevoir encore dans la séparation, et le sentiment fraternel adoucit l'amertume de l'emportement.

« Arrivé au sein des airs, le fortuné Démon, saisi de colère, s'adressa de nouveau en ces termes à son frère, le monarque des Rakshasas :

« Les hommes, qui n'osent jamais dire que des choses agréables, sont très-faciles à trouver, sire; au contraire, ce qui est bien difficile, c'est de trouver un homme, qui sache entendre et dire une chose fâcheuse, mais utile.

» Le véritable ami d'un roi est l'homme, qui, attentif à son devoir, observant ce qui est pour son maître le bien ou le mal, donne un conseil, qui déplaît, mais qui sauve.

» Tu es mon frère, sire; dis-moi, si tu veux, ce qu'il y a de plus outrageant; je

supporterai tout, puisque c'est ta volonté de mourir...

» *Oui!* déjà la mort t'a lié de cette corde *fatale*, qui entraîne tous les êtres : je t'abandonne à ta perte, comme on fait une maison, que dévore l'incendie ; et je m'en vais, accompagné de ces quatre nocturnes Génies, tes *plus sages* conseillers, monarque des Rakshasas, demander asile à Râma lui-même.

» Je n'ai pas envie de voir, dans une bataille, Râma t'immoler avec ses flèches aux ornements d'or, flamboyantes comme le feu.

» Sauve ta vie ! sauve cette ville avec les Rakshasas ! En vérité, tu marches du même pas que Mârtcha et Khara vers le noir palais d'Yama. Adieu ! je m'en vais ; sois heureux sans moi ! »

Malheureusement, plusieurs de ces discours ne se trouvent pas dans Vâlmiki avec ce caractère de sobriété, sous lequel nous les avons présentés dans cette analyse : il y a là chez lui du superflu, de l'oiseux, des redondances. Est-ce la faute du poète ? Est-ce encore celle des rapsodes ? On ne

saurait trop ici que dire. Le sceau de l'intrusion n'est point marqué aussi nettement, que dans les nombreux passages, où nous l'avons tant de fois déjà expressément signalé.

Vibhîshana, suivi de ses quatre compagnons, arrive sur le bord septentrional de la mer au camp des quadrumanes, il s'annonce, il demande à voir l'époux de Sîtâ. Les singes, dans l'un et dans l'autre poème, soupçonnent, se défient, redoutent quelque piége ; et Sougrîva conseille à Râma d'envoyer au supplice ce Démon, qui déguise un traître, sans doute, sous les apparences d'un réfugié.

Mais, dans Valmîki, toujours plus riche, plus varié, plus abondant, un conseil de guerre est tenu ; différents avis sont proposés ; Hanoûmat les examine, les réfute, élève par-dessus tous sa haute sagesse, et l'homme-Dieu rompt l'assemblée en manifestant sa résolution, qui est la même pour le fond, sinon pour les formes, dans les deux *Soundaras*.

En effet, chez Tulcî-dâs, le discours est

froid, sec, étrange, sévère, sans parure : le caractère du poème est changé ; ce n'est plus de l'héroïque sur le ton de l'épopée, c'est du Râmaïte dans toute nuance de latrie. Ce n'est plus un héros qui parle, c'est un Dieu : le merveilleux en est-il augmenté ? Loin de là ! il s'en trouve affaibli, car le merveilleux était dans l'union ineffable de ces deux natures ; et maintenant on ne sent plus dans le Dieu un cœur d'homme, où vienne se réchauffer un sang humain ; il n'y a plus rien là d'homogène à l'homme, et l'on a perdu le charme de reconnaître ici dans le Dieu cet

Homo sum, nihil à me humani alienum puto.
TÉRENCE.

« Mon ami, *dit à son tour Râma*, votre pensée est-elle conforme à la justice ? *Sachez que* Bibhîschan s'est voué à moi, et qu'il est sans crainte sous ma protection. » Hanumân content, ayant entendu le discours du maître, *dit* : « Le Seigneur est affectionné envers ceux qui ont recours à sa protection. »

DOHA.

« Celui qui, abandonnant son orgueil et ses doutes, a mis en moi son refuge, *répondit Râma,* voudrais-je le faire périr, quelque vil et criminel qu'il soit, après avoir tourné mes regards vers lui ?

CHAMPAÏ.

» Quand même des millions de brahmanes auraient condamné quelqu'un à la mort, s'il se met sous ma protection, je ne l'abandonnerai pas. Lorsqu'un homme a recours à moi, j'anéantis les milliers de fautes de sa vie. Quand le pécheur entre dans de bonnes dispositions, n'est-il pas tout de suite porté à mon adoration ? Au contraire, si le péché est dans le cœur du coupable, viendra-t-il en ma présence ? Celui dont l'esprit est pur me trouve ; mais l'astuce et la fourberie ne sauraient me plaire. Il n'y a pas à craindre que le personnage à dix têtes ait envoyé Bibhîschan pour connaître nos secrets. Oui, ô roi des singes, *sache, mon ami,* que tous les Râkschaças, qui sont dans le monde, seront détruits par Lakschman en un clin-d'œil. Puis donc que celui-ci est venu timidement

se mettre sous ma protection, ne dois-je pas défendre sa vie?

DOHA.

» De toutes les façons, amenez-le-moi, dit en souriant Râma, l'asile de la bonté! Aussitôt les singes, Hanumân, Angad et les autres se mirent en marche, en disant : « Vive le prince généreux! »

Au contraire, dans Vâlmîki, Râma, oubliant, pour ainsi dire, qu'il est Dieu, parle avec une grâce de poésie, qui sert de parure à toute l'excellence d'une morale, d'autant plus noble, plus admirable, plus chrétienne, que l'Évangile n'avait pas encore dit aux peuples son mot sublime. Il n'est, osera-t-on nous le dire, qu'un livre au monde, où l'on puisse admirer des paroles aussi belles. N'est-ce point la charité la plus pure et l'abnégation la plus sainte, qui prêchent ici, dans un langage inentendu avant elle, ce dévouement sans bornes envers les hommes, qui nous ont offensés, il y a plus, envers nos plus mortels ennemis?

« Le nocturne Génie, qu'il soit bon ou

méchant, est-il capable, singe, de me nuire en la moindre chose ?

» Ne puis-je dans un instant, par la seule force de mes dards célestes, exterminer sur la terre tous les Rakshasas, les Vampires et les Dânavas ?

» On raconte que *jadis* une colombe accueillit avec politesse un *vautour, son* ennemi, qui était venu lui demander assistance, et lui offrit sa chair même en festin.

» Si une colombe, un simple volatile, donna l'hospitalité au meurtrier de son épouse ; à plus forte raison dois-je, ô le plus excellent des singes, accueillir ce Vibhîshana, ce frère de Râvana, *il est vrai,* seigneur, mais appliqué à suivre le devoir et qui, malheureux, vient se réfugier vers moi, accompagné de ces Démons !

» Écoute ces vers, la sublime expression du devoir ! Un des plus saints rishis, Kandou, la bouche elle-même de la vérité, Kandou, le frère puîné de l'anachorète Kanna, les chantait jadis, voyant un ennemi tuer son ennemi, qui malheureux lui demandait un asile et qui, les mains réunies en coupe, suppliait ainsi l'homme, qu'il avait offensé :

« Un ennemi vertueux doit sauver, au péril même de sa vie, l'ennemi, qui, soit dans un malheur, soit dans un danger, réclame le secours de ses ennemis !

» Soit par crainte, soit par amour, soit par ignorance, ne défend-il pas, autant qu'il peut, son ennemi tremblant, il commet une faute blâmée par le monde.

» S'il laisse périr à sa vue l'ennemi, qui vint implorer son appui, *l'âme du* malheureux s'en va, emportant avec elle toutes les œuvres méritoires de l'homme, qui ne voulut pas lui tendre une main secourable. »

» Voilà donc, mon ami, combien est grande la faute de refuser le secours aux suppliants ! elle ferme le ciel, elle apporte la honte, elle éteint le courage et tue la force !

» Conduis vers moi Vibhîshana, ô le meilleur des singes ; je lui donne toute assurance : autrement, Sougrîva, ne serais-je pas un Râvana moi-même pour Vibhîshana ? »

N'avons-nous pas entendu répéter en tous lieux que l'antiquité n'a point connu les que-

gnifiques leçons, qui remplissent aujourd'hui le trésor de nos vérités morales? Mais le monde ancien ne se terminait pas à l'Euphrate ; passez le fleuve, terme du monde romain, cherchez au-delà, vous les trouverez toutes, déjà vivantes et parlantes! Que leur a-t-il manqué? Cette impulsion énergique d'un souffle ardent, apostolique, évangélisateur, qui en dispersât les semences fécondes sur le globe entier, les fît passer de l'enseignement ésotérique au milieu de la vie populaire de tous les états, régions, classes ou conditions, et, les vulgarisant, avançât de quatorze siècles ou de mille ans cette glorieuse transformation, infinie dans son avenir, de l'ancien monde en la société moderne.

Vibhîshana, conduit en présence de Râma, s'agenouille à ses pieds. Valmîki nous peint cette petite scène avec toute la précision et toute la simplicité de l'épopée antique; les paroles sont bien celles de la circonstance; il n'y a là que du naturel, il n'y a pas autre chose que de la vérité :

« Râma le fit relever, l'embrassa et lui

dit cette douce parole : « Ta grandeur est mon amie ! » A ce langage *poli,* Vibhîshana répondit alors en ces termes non moins polis, mariés au devoir et sur l'expression desquels se levait l'astre de ses qualités :

« Je suis le frère puîné de Râvana et je fus outragé par lui.

» J'ai quitté Lankâ, mes richesses, mes amis, et je viens me réfugier vers ta majesté, secourable pour toutes les créatures.

» C'est à toi, que je devrai tout, ma vie, mes richesses et l'empire même. Je ferai une alliance avec toi, héros à la grande sagesse, et je conduirai tes armées à la mort des Rakshasas et à la conquête de Lankâ. »

» A ces mots, Râma le héros d'embrasser Vibhîshana : « Mon ami, va chercher, dit-il à son frère, un peu d'eau à la mer et sacre au milieu des principaux singes à l'instant même ce Vibhîshana, par ma grâce, monarque des Rakshasas et roi de Lankâ, car, fils de Soumîtra, il a gagné ma faveur. »

» Il dit, et, sur l'ordre, que lui donnait son frère, Lakshmana de sacrer Vibhîshana

dans sa dignité au milieu des chefs quadrumanes. A la vue de la bienveillance, que Râma témoignait au *pieux Démon*, tous les singes à l'instant d'applaudir avec de grandes clameurs : « Bien ! bien ! s'écrièrent-ils. »

Mais, dans le *Serviteur de Tulci*, l'œuvre commune, avons-nous dit, a changé tout à fait de caractère : l'argument épique est devenu une fable ascétique ; Râma n'intéresse plus au premier chef par ce qu'il y a d'homme dans sa double nature ; le héros sympathique à nous s'est évanoui dans une atmosphère nuageuse ; son élément humain s'est évaporé complètement ; il ne reste plus, à bien dire, que le Dieu face à face avec nous : un souffle monastique semble être ici, non le génie, mais l'esprit, qui inspire l'âme du poète dévot et jette dans sa manière quelque chose de roide, d'empesé, de tendu ; son ampleur a je ne sais quel air d'enflure ; il est vague, décousu, obscur ; et, dans ce passage même, où ces paroles toutes confites en Râma s'éloignent un peu trop de l'héroïque, n'oserons-nous

dire qu'elles transforment la grande composition éminemment littéraire en une œuvre simplement édifiante au point de vue des Ramaïtes ?

« Constant dans *ses sentiments*, Bibhîschan tint ce discours plein de douceur :

« O vous, qui êtes le défenseur des Suras, et qui protégez aussi l'existence de la race des Râkschaças, Seigneur, c'est vous, qui m'avez rendu le frère de Râwana. J'ai été facilement l'ami du péché, et mon corps a été livré à l'obscurité, comme le hibou, qui aime les ténèbres. »

DOHA.

» Ayant entendu de mes oreilles votre belle renommée, je suis venu, Seigneur, craignant la destruction.

» Grâce, grâce, ô héros de la famille de Raghu ! vous, qui chassez l'affliction ; vous, dont la protection est si avantageuse. »

»... Cet humble discours plut à Râma,... qui le fit asseoir auprès de lui... : « Dis-moi, prince de Lankâ, fit-il, comment peux-tu demeurer jour et nuit dans le cercle des gens vils? Mon ami, de quelle

manière peux-tu ainsi accomplir tes devoirs?... »

» *Bibhischan répondit:* Père, votre grâce rendrait l'enfer lui-même une demeure agréable. La Providence a voulu que je naquisse avec les méchants ; mais maintenant j'ai vu vos pieds fortunés, ô roi de Raghu, et j'ai connu les bienfaits, que vous distribuez au genre humain.

DOHA.

» Depuis que j'ai adoré Râma, j'ai laissé l'habitation de la tristesse ; et alors le bonheur ne s'est-il pas attaché à ma vie, comme le repos a lieu dans le sommeil?

CHAUPAÏ.

» Auparavant la tromperie régnait dans mon cœur ; j'étais séduit par la concupiscence, par la volupté et par l'envie : mais lorsque Râma a brillé dans mon cœur, il a placé son arc et ses flèches, et j'ai passé au travers du courant de *l'existence extérieure.* J'étais d'abord dans l'obscurité de l'orgueil, dans les ténèbres de la jeunesse ; j'étais un hibou, ennemi d'affection : mais, lorsque la gloire du maître, plus brillante que le soleil, s'est montrée, elle a rempli

mon esprit et mon cœur. Mon bonheur pourra-t-il s'anéantir, et la crainte s'emparer encore de moi, maintenant, ô Râma, que j'ai vu le lotus de vos pieds? O bienfaisant, celui, que vous avez aimé n'a pas été en proie à la peine des trois mondes. Le Seigneur a porté dans mon cœur satisfait celui dont les munis n'ont pas *même* trouvé l'image dans leur pensée.

DOHAI

» Hélas! mon sort est très-méprisable; mais, par la faveur de Râma, capital de bonheur, j'ai pu voir de mes yeux Brahma et Siva, en adorant le lotus de vos deux pieds. »

CHAUPAÏ.

« Écoute, mon ami, *lui répondit Râma*, je te développerai ma propre nature. Reconnais-moi à mes flèches enflammées. Vois en moi Siva et Pârvati. Les hommes inconstants et méchants, qui se mettent sous ma protection en tournant vers moi leurs regards, s'ils abandonnent la fascination de l'orgueil, et toute ruse et tromperie, je les rendrai semblables aux saints, ô mon ami. L'homme doit réunir les fils divers de

l'orgueil, de quelque part qu'il provienne, de son père, de sa mère, de ses parents, de ses enfants, de sa femme, de sa personne, de ses richesses, de sa maison, de ses amis, de sa famille; il doit les réunir, et, attachant son esprit à mes pieds, il doit briser ces fils. Un désir ne saurait être impartial; la joie, le chagrin, la crainte ne sauraient être *en même temps* dans l'esprit. De même que les gens respectables sont ma propriété, ainsi la richesse occupe le cœur de l'homme avide. Mes amis sont saints, comme vous l'êtes vous-mêmes; ne leur accorde-je pas les grâces qu'ils me demandent ?..... »

« Alors les sages, après avoir entendu le discours de Râma, s'écrièrent : « Vive le Seigneur, asile de bonté (1) ! »

Revenons à Valmîki et notons chez lui encore une fois la clarté, la justesse, la netteté d'exposition, l'art d'animer la scène en intéressant tous les acteurs à l'incident qui s'y déroule ou qui s'y raconte, un jugement

(1) Pages 258, 259, 260 et 261.

ment sain pour choisir dans ses moyens l'instrument le mieux fait pour trancher le nœud, qui est l'obstacle momentané dans l'épisode.

« Ensuite, Hanoûmat et Sougrîva dirent à Vibhîshana :

» Comment traverserons-nous cette mer, inébranlable asile des monstres marins? Indique-nous un moyen, mon ami, de franchir sains et saufs avec une armée cet empire de Varouna, souverain des rivières et des fleuves. »

« A ces paroles, Vibhîshana, le devoir en personne, de répondre :

« Un monarque, issu de Sagara, n'a-t-il pas droit à réclamer le secours de la mer ; car la main, qui a creusé ce grand bassin des eaux, vaste et, *pour ainsi dire,* sans mesure, fut celle de Sagara ? C'est donc un devoir pour la mer de rendre au petit-neveu de cet ancien roi, les bons offices d'une parente : voilà quelle est mon opinion! En effet, Sagara, vous l'avez ouï dire, fut un des aïeux de Râma : aussi, prenant de nobles sentiments, la mer à la vue de sa

force immense lui rendra certainement, je le répète, les bons offices d'une parente.»

Ces paroles de Vibhîshana, le sage Démon, plurent au fils de Raghou, dont le caractère était naturellement fait pour le devoir.

Et, par une déférence de politesse, le héros à la grande splendeur, habile dans ses travaux, dit ces mots, que précédait un sourire, à Lakshmana comme à Sougrîva, le monarque des singes :

«J'approuve, Lakshmana, ce conseil de Vibhîshana : dis-moi, sans tarder, Sougrîva, s'il te plaît également.

Sa majesté s'est toujours montrée sage, pleine d'intelligence, expérimentée dans les délibérations. Dites-moi donc tous deux ce qui vous paraît bon, afin que je puisse comparer *les avis*.»

A ces mots, les deux héros, Lakshmana et Sougrîva, lui répondirent alors, *d'un commun accord*, en ces termes, d'une résolution bien arrêtée :

«Les Dieux puissants, Indra même à leur tête, ne pourraient conquérir Lankâ, s'ils n'avaient d'abord jeté un pont sur cette

mer, séjour épouvantable de Varouna le roi.

» Suis, mon ami, cet avis, convenable ou non, de Vibhîshana : ne perdons pas de temps et que la mer soit liée d'un pont ! »

» Pourquoi, tigre des hommes, le conseil émis par Vibhîshana, n'aurait-il pas ton agrément, surtout, mon ami, dans la circonstance où nous sommes ? »

» Ils dirent, et Râma, s'étant fait un lit d'herbes sur la rive de l'Océan, souverain des rivières et des fleuves, passa la nuit sur une couche de poils cynocurcides, comme le feu sur l'autel. »

Ici encore, on ne voit pas au même degré chez Tulsi-dâs cette lucidité dans le talent d'exposer.

Il faut demander un service à la mer, conseille Bibhîschan, parce qu'elle est le gourou, c'est-à-dire l'instituteur spirituel de votre famille. Mais la supposition du poète hindou ne repose aucunement sur une légende racontée dans le cours de cette immense épopée. Au contraire, le fait allégué par son modèle est historique : « Vous avez droit à son aide, avait dit Valmîki,

parce qu'elle est l'obligée de votre aïeule. » En quelle circonstance? Ne l'a-t-on pas vu au premier volume dans un magnifique tableau? La mention n'en fut-elle pas répétée même au cinquième tome dans le chapitre VII, où la mer, en souvenir de ce bon office, veut offrir au messager de Râma une relâche et une collation?

Lakshmana se déclare chez l'un pour l'avis du Rakshasa; il s'y oppose dans l'autre et demande que Râma dessèche l'Océan par sa toute-puissance. L'une ou l'autre opinion est fort indifférente, puisqu'il n'en résulte aucun incident. Qui forçait donc ici Tulsî-dâs à s'écarter de son antique devancier? Rien! Il n'avait donc pas lu Vâlmîki dans lui-même, observons-nous encore? Il n'avait donc reçu qu'une donnée incomplète, inexacte ou fugitive du grand poème original?

« *De son côté,* le défenseur de la justice (Râma) tint ce discours : « Je suis le destructeur des Açurs dans l'intérêt du genre humain. Écoute, chef des singes. Le roi de Lankâ est vaillant : de quelle manière des-

cendrons-nous *dans son île*? car l'Océan est profond. Il y a de nombreux serpents, crocodiles et poissons, qui parcourent ses bords ou ses flots. De toutes façons, il est sans limite; il ne saurait être franchi. »

» Le prince de Lankâ dit : « Écoutez, chef de Raghu. Vos flèches pourraient dessécher dix millions de mers; mais, puisque vous voulez vous diriger d'après la justice, il faut aller supplier l'Océan *de vous favoriser*. »

DOHA.

» Seigneur, l'Océan fut le gurû de votre tribu; imaginez donc un expédient. Vous pouvez facilement le faire traverser par les singes; sans peine, ils se sauveront du terrible Océan. »

CHAUPAÏ.

« Mon ami, *lui répondit Râma*, tu as proposé un bon expédient; exécutons-le, et le destin est propice. »

» Le premier avis plut à Lakschman; mais lorsqu'il eut entendu le discours de Râma, il en fut affligé. « Seigneur, *lui dit-il*, pourquoi laisser l'espérance et s'abandonner au destin? La proposition de dessécher la mer

peut-elle exciter la colère de votre cœur? C'est donner un aliment à l'esprit timide, le paresseux crie : *Le destin, le destin!*

Le héros de Raghu sourit en entendant ces mots.

« Eh bien! dit-il, agissez de cette manière et placez dans votre esprit la constance. » Ayant ainsi parlé, le maître donna ses avis à son jeune frère ; puis, il alla sur le bord de l'Océan. D'abord il s'inclina respectueusement, puis, il s'assit sur le rivage, et mâcha l'herbe nommée *dar-bha* (1). »

Dans ce qui va suivre maintenant chez les deux poètes, la narration de Vâlmîkî est toujours plus nourrie et plus nuancée ; le discours a plus de justesse, de chaleur et de passion. D'un côté, la peinture de ces mortifications, auxquelles on supposait la vertu de contraindre les Dieux et de forcer toutes les puissances de la nature ; de l'autre, cette description de la merveilleuse tempête, soulevée par les flèches enchan-

(1) Page [illegible]

tées du héros, manquent tout à fait l'une et l'autre dans Tulcî-dâs ; mais, en deux ou trois coups de crayons, Valmîki en esquisse une ombre satisfaisante ; et c'est ensuite avec plus de vigueur, de pompe et d'éclat, qu'il introduit sur la scène du poème ce nouveau personnage, dont la puissance est si fortement sollicitée.

« Alors, embrassant une rigoureuse pénitence avec une extrême énergie dans sa résolution formée de voir la mer elle-même, et tenant comprimés ses organes des sens, le monarque des hommes, le prince exterminateur des ennemis, demeure enseveli dans un profond silence.

» Trois nuits alors s'écoulèrent ainsi dans la compression des sens pour ce héros d'une grandeur infinie, couché sur le sol de la terre dans un lit de kouças.

» Mais Râma eut beau réprimer ses sens et lui rendre tout l'honneur qu'elle méritait, la mer ne se montra point à ses yeux.

» Alors, s'irritant contre elle et voyant à ses côtés Lakshmana, il dit, les yeux enflammés, ces paroles avec colère :

« Vois donc, Lakshmana, l'insolence de cette ignoble mer ! Je l'honore, et pourtant elle ne veut pas m'accorder la vue de sa personne !

» La placidité, la patience, la douceur, l'attention à ne dire que des choses aimables, sont des qualités, dont les fruits n'ont jamais de saveur pour les gens sans vertus.

» On ne peut conquérir la gloire avec des caresses ; les caresses ne peuvent nous gagner les faveurs de la renommée : *partout,* dans ce monde, pour atteindre à la victoire, Lakshmana, il faut escalader la cîme d'une bataille !

» En effet, parce que je montre de la patience, cette *mer,* où habite Varouna, me croit un homme sans puissance : malheur à la patience avec de tels gens !

» Apporte-moi donc au plus tôt mon arc et mes flèches pareilles à des serpents ! Je vais à l'instant même bouleverser dans ma colère cette mer, qu'on ne peut émouvoir !

» Vois ! mes flèches, dans un clin d'œil, vont dévaster cette mer, pleine maintenant de ses grands flots et dont les bords ne

seront plus désormais touchés par les pieds d'aucun être vivant !... »

» Ces mots dits, Râma se saisit dans les mains de Lakshmana ses flèches et son arc céleste, auquel soudain il attacha la corde.

» Alors, son arc et ses flèches dans sa main, les yeux scintillants de fureur, l'invincible Raghouide parut tout flamboyant comme le feu à la fin d'un youga.

» Il courba son grand arc, et ce mouvement ébranla, pour ainsi dire, la terre; puis, il décocha ses dards acérés, tel qu'Indra lance ses tonnerres !

» Ces longs traits flamboyants, et dont la splendeur était semblable à celle du feu, volent rapidement au sein des eaux et font trembler tous les poissons de l'Océan.

» Alors, il se fit dans la mer une fuite impétueuse de crocodiles et de requins; et ces monstres des eaux, cherchant un *asile contre les flèches*, soulevèrent un bruit immense.

» Hérissé par des multitudes de vagues monstrueuses et jonché par des masses de coquillages, le grand bassin des eaux s'agitait avec des ondes enveloppées de fumée

» La terreur fouettait les reptiles aquatiques, la gueule en feu, les yeux enflammés. Les Dânavas aux grands corps, blessés au fond du Pâtâla, dont ils habitent les enfers, vinrent implorer eux-mêmes le secours de l'Océan; et le monarque des fleuves les rassura tous.....

» Ouvrant donc près du *noble* Râma ses vastes flots, la mer se montre alors entourée de ses monstres aux gueules enflammées.

» Semblable au suave lapis-lazuli, portant une robe de pourpre et des guirlandes de fleurs rouges avec des parures faites d'or, elle, de qui les yeux ressemblaient aux pétales du lotus, la mer, accompagnée de ses ministres, s'approche de Râma, sans tarder, et, les mains réunies en coupe à ses tempes, lui adresse un discours modeste et doux.

» Le saluant d'abord avec son nom, elle dit : « Râma ! »

Dans Tulcî-dâs, la narration trop nue court ici trop vîte à l'événement. Le discours est pâle, froid, impassionné : néan-

moins un *doha,* le second, jeté au travers du récit, coupe agréablement chez lui cette narration. Le mouvement dramatique et la position intermédiaire du couplet ne semblent-ils pas nous offrir quelque chose d'analogue aux fonctions du Chœur dans la tragédie grecque ? car, sans doute, c'est ici le peuple des singes, qui chante ce verset d'une expression en même temps ferme et délicate.

DOHA.

« *Cependant* l'insensible Océan n'agrée pas ses supplications, et trois jours se passent. Alors Râma dit avec colère : « Nous n'avons pas d'amitié à attendre de lui ; la crainte seule *peut le contraindre.*

CHAUPAÏ.

» Lakschman vint avec l'arc et les flèches : « Consume l'Océan, *dit-il à son frère,* avec le feu de tes flèches. La prière à l'égard du sot est comme l'amitié envers le méchant. Obtient-on facilement bonne justice de l'avare ? Puis-je louer la sagesse avec celui qui m'abandonne, et le repos avec l'homme, qui est très-avide ? Calme ta colère, laisse

ton désir. Voilà ce que tu dois faire; car *agir différemment*, c'est comme *si tu voulais obtenir* du fruit d'une semence stérile.»

»Quand il eut ainsi parlé, Râma tendit l'arc; cette résolution plut à l'esprit de Lakschman. L'Océan observa l'arc et sentit les dures flèches; il se leva, la flamme dans le cœur; et la multitude de poissons et de serpents s'émut et s'agita. Lorsque l'Océan sut que ses gens brûlaient, il remplit un plat d'or de diverses pierreries en grand nombre, et, renonçant à l'orgueil, il s'avança sous la figure d'un brahmane.

DOHA.

»Quelqu'un arrosera-t-il avec mille soins un bananier, dont la tige est coupée? N'agréez pas l'excuse de l'Océan, seigneur de Gavur, et sachez qu'un caractère vil ne s'abaisse que lorsqu'il est dominé par la crainte.

CHAUPAÏ.

» Cependant l'Océan, ayant timidement embrassé les pieds du maître, *dit* : » O Seigneur, pardonnez toutes mes fautes; c'est vous, qui avez produit sans peine le ciel, l'air, le feu, l'eau, la terre. Par votre mâya,

que vous avez envoyé, vous avez tout organisé. Les livres sacrés célèbrent votre création. Là, où l'ordre du maître est observé, il obtient pour résultat le bonheur. O maître, tu m'as traité avec bonté, tu m'as donné l'enseignement *nécessaire,* tu as agi envers moi avec droiture; les villageois, les sudras, les animaux, les femmes, tous font retentir le tambour *en ton honneur* (1). »

Le poète ici n'aborde pas en droite ligne le point essentiel du sujet; mais c'est une plus grande faute, il nous semble, d'insister par cette dévotion inopportune sur la nature, pour ainsi, ultra-divine de son ineffable héros : il manque à toute hypothèse de vraisemblance, même conventionnelle. Comment se prêter en effet à supposer que le créateur descende aux supplications vis-à-vis de sa créature, et que la créature indocile refuse trois jours entiers l'obéissance, qu'elle doit à son créateur? Vâlmîki est plus sage, car il a su conserver dans Râma toute sa nature hu-

(1) Pages 269 et 270.

maine, qu'il pousse néanmoins, comme l'art exigeait, au plus haut point de la grandeur et du merveilleux : il a plus de naturel et de vérité ; les moyens de sa harangue naissent tous des entrailles mêmes du sujet ; il n'y a rien là qui flotte au-dehors, rien qui vague au-delà. Il a fait entrer Nala sur la scène avec goût, non pas en comparse muet, mais comme un acteur utile, agissant et parlant, il a même eu l'art de terminer avec une délicatesse infinie cet incident nécessaire de son épisode par un trait aimable de politesse, de bonne grâce et de sentiment.

« La mer tint ce langage, elle, de qui les yeux ressemblaient aux pétales du lotus :

« La terre, le vent, l'air, l'eau et la lumière, qui est la cinquième, se tiennent, mon ami, dans leur nature et suivent la voie éternelle, *qui leur fut assignée.*

» Impérissable, j'ai reçu pour ma qualité la profondeur : être guéable serait un renversement de ma nature ; je te répète là ce qui me fut dit *à l'origine des choses.*

» Un de tes aïeux à la grande splendeur

et nommé Sagara fut jadis *en ces lieux* mon auteur, et c'est de son nom, que je suis appelée Sâgara ; moi, la souveraine des rivières et des fleuves.

» Je ne veux pas qu'on élève un pont sur moi ; mais jette un môle dans mes eaux, Râma, et je t'y donnerai un chemin facile, par où passeront tes singes.

» L'origine de cette voie solide au milieu de la mer sera dès-lors une merveille dans le monde ; et c'est à toi surtout, qu'il sied, Râma, de me laisser *à jamais* ce *monument* de toi....

» *S'il n'en était ainsi*, d'autres, usant comme toi de la puissance, dont ils sont doués, me forceraient, la verge levée sur moi, de leur donner, *comme à toi*, noble fils de Raghou, un gué ou même un chemin *de pied sec*....

» Ne prends donc pas cette chose, héros sans péché, dans un autre sens. Ni par amour, ni par cupidité, ni par crainte, il ne convient, fils du roi de la terre, que j'accorde un gué dans mes eaux, pleines de monstres marins.

» Ce que j'ai dit est tiré de la condition

que le Destin m'a faite ; ce que je vais dire tient à l'ordre humain. Apprends de moi, mon ami, le moyen de traverser mon domaine.

» Râma, voici un singe, appelé Nala : c'est le fils de Viçvakarma, qui l'a doué de ses dons.... Que ce fortuné singe, capable de grands travaux, soit préposé à la construction du môle et qu'il fasse, ô le meilleur des hommes, une jetée dans mes eaux !

» Je consens à la supporter, vu l'importance de l'affaire, qui amène ici ta majesté. »

» Quand il vit la mer tenir ce langage, Nala répondit au fils de Raghou :

« Je mettrai en œuvre cette capacité, *insigne faveur* de mon père, et j'élèverai une vaste chaussée dans l'habitation des monstres marins : la reine des eaux a dit la vérité.

» Viçvakarma jadis accorda *pour moi* une grâce à ma mère sur le Mahéndra : je suis le propre fils de Viçvakarma et son égal à lui-même.....

» Jadis, il me fut donné une grande entrevue avec ton père dans l'assemblée des habitants du ciel : c'était à l'occasion

de la guerre allumée pour Târakâmi entre les Dieux et les Asouras.

» L'envie d'assurer la victoire aux Immortels y fit parler ton père, et ce fut alors, héros aux longs bras, que je m'unis d'amitié avec lui.

» Ainsi, tu es le fils de mon ami et, par conséquent, mon fils même à juste titre : c'est donc une obligation pour moi d'apporter ici mon concours, surtout quand c'est à toi !»

Ce que l'Océan personnifié refuse ou ce qu'il accepte, sa nature et sa condition ne se dégagent point aussi nettement de ce langage, que Tulcî-dâs met ici dans la bouche de son immortel acteur :

« Pour la gloire du Seigneur j'irai dessécher l'Océan ; *mais* ce ne sera pas par ma puissance que l'armée y descendra. J'ai chanté l'ordre du maître et ton intelligence, qui n'a pas besoin d'être excitée. Faites promptement ce qui vous sera agréable. »

DOHA.

» Le généreux Râma, après avoir entendu cet humble discours, dit en souriant :

« Père, imagine un expédient pour que l'armée puisse opérer sa descente. »

CHAUPAÏ.

« Seigneur, *dit l'Océan*, les singes Nil et Nal sont deux frères. Par l'ordre du rischî Larikâin, après lui avoir rendu les honneurs, qui lui étaient dus, ils remplirent l'*Océan* de montagnes, et par votre faveur ils se sauvèrent des flots. J'ai placé dans mon cœur la grandeur du maître ; je m'efforcerai d'aider Hanumân *de la même manière*. Ainsi, Seigneur, vous enchaînerez l'Océan, et les gens de bonne renommée célèbreront cet acte. Anéantissez avec ces flèches, qui sont à mon rivage au nord, l'amas des péchés des gens vils. »

» Le brave et compâtissant Râma, ayant entendu l'expression des sentiments de l'Océan, se saisit de lui. Lorsque l'Océan eut senti la force immense et sans pareille du Dieu, il fut content et satisfait. Il dit, et fit entendre au Seigneur toutes ses perfections ; et il accomplit *ce qu'il avait promis*, en se laissant lier les pieds. (1). »

(1) Page 271.

Ici, Nala n'est plus désigné comme l'ingénieur des constructions futures, mais comme auteur avec son frère d'un ouvrage antérieur, qui servira de modèle à celui, que la mer se propose d'exécuter en coopération d'Hanoûmat.

Ici, l'entreprise du Raghouide est simplement « un acte, que célébreront les gens de bonne renommée ; » là, elle est une substruction colossale, grâces à laquelle, « autant que subsistera cette mer, ainsi que s'entredisent tous les Dieux par la bouche de Vâlmîki, aussi long-temps durera, comme elle est, cette *admirable* jetée ; et, tant que la renommée dira le nom de cette mer, elle publiera en même temps celui de Râma. »

On est comme tenté de supposer que l'autre poète ignore la tradition ou que, n'ayant pas voyagé dans ces parages, il n'a pu voir de ses yeux mêmes cette « brillante chaussée au front de l'Océan, comme une raie de chair, qui partage les cheveux sur le milieu de la tête ; » cette longue série d'îles, de rochers et d'îlots, qui joint l'Inde à Ceylan ; cette grande chaîne de bancs-de-sable, qui, depuis tant de siècles, sont appelés encore

et seront appelés dans tous les siècles à venir le *Pont-de-Râma.*

Enfin celui-ci attache les pieds de l'Océan.

Tulcî-dâs termine là son chant, et l'on y cherche en vain une copie de la grande description Vâlmîkienne, une simple réduction même de ces travaux inouis d'ouvriers surnaturels, où les singes apportent des montagnes entières, avec leurs épaisses forêts, sous les yeux des habitants du ciel, qui s'écrient émerveillés : « Qui a lié d'une chaussée les deux rives de cette mer? » — « Celui, répondent les Dieux aux Tchâranas, qui a lié d'une chaussée les deux rives de cette mer, c'est Râma ! » — Et ces mots dans un bruit confus de voix mêlées s'en vont par les dix points de l'espace et viennent frapper les oreilles jusques sur la terre. »

Mais y avait-il rien dans la nature, qui pût suspendre un moment les pas ou retarder quelque peu l'impatience de celui, que l'on appelle ici « le maître » par excellence ; « le Dieu » avec suprématie ; « le Seigneur » d'une manière absolue ; —de cet être, en un

mot, au sein ou dans l'unité duquel viennent à la fin des temps s'absorber Çiva et Pârvatî (1) avec tous les plus grands Dieux, les mondes inférieurs ou supérieurs et la nature universelle?

En effet, Tulcî-dâs a trop déchiré le voile humain sur le Dieu, il a brisé d'une main trop indiscrète l'enveloppe de l'incarnation sur la divinité : au lieu d'absorber le Dieu, pour ainsi dire, au corps de l'homme, c'est l'homme, qu'il tient absorbé dans le Dieu, et par cette inconséquence il a stérilisé tous les effets, que Vâlmîki a su produire.

Quelle opposition est-il possible de concevoir devant l'être, que vous peignez avec ces traits uniques et suprêmes? « Râma efface les péchés de l'homme (2) ; il accorde la libération finale (3) ; c'est Râma, qui a produit sans peine le ciel, l'air, le feu, l'eau, la terre (4) ; l'inimitié de Râma est au-dessus de la trinité tout entière (5) ; ses

(1) Ou Bhavânî, épouse de Çiva et déesse de la destruction.

(2) Page 257.

(3) Page 247.

(4) Page 270.

(5) Page 268.

deux pieds mêmes sont Brahma et Çiva (1) ; il est le seigneur de la création ; il est le maître de la mort ; il est la manifestation de la divinité ;... il remplit tout ;... il n'a ni commencement ni fin (2). »

Nécessairement, devant ce personnage ineffable, toute autre figure s'évanouit ; la difficulté expire, l'obstacle disparaît, l'empêchement s'efface ; le poème n'a plus d'intérêt, car la curiosité n'est plus en suspens. Est-il rien, qui puisse balancer ou retarder une seconde le dénouement ? Fut-il possible même de supposer, lui vivant, la formation vraisemblable du nœud ? La créature a-t-elle pu ou peut-elle se mettre en lutte avec le créateur ? Et toute la nature peut-elle fournir une seule arme contre l'être, existant par lui-même, dont elle n'est qu'une émanation ?

Ces défauts sont beaucoup moins sensibles dans le Râma de Vâlmiki : encore, le plus souvent, peut-on voir où ils sont une infiltration du mauvais goût des rapsodes et des bardes ambulants. Ici, dans le héroï-

(1) Page 260.
(2) Page 252.

du poème, l'homme, pour citer un beau vers d'un poète contemporain,

L'homme est un Dieu tombé, qui se souvient des cieux,

ou plutôt le Dieu n'est plus ici qu'un homme, qui ne veut plus, car il ne doit plus, se souvenir des cieux.

Sans doute, en lui se fait sentir une force, une puissance, une vertu toute surhumaine, parce que le but de sa mission surpasse toutes les forces imaginables de l'humanité; mais on ne laisse pas que d'y sentir en même temps l'homme soumis fatalement aux besoins, aux contrariétés, aux faiblesses de la condition humaine, parce que l'œuvre divine, qu'il doit accomplir, exige littéralement le bras d'un homme et la main expresse d'un enfant de Manou.

Il en est de lui comme du Christ, qui n'a point où reposer sa tête, lui, créateur de toute la terre; lui, que des Juifs traînent au Calvaire et qui peut d'un souffle anéantir ses bourreaux, effacer du monde le Golgotha, disperser au vent Jérusalem devenue cendre et poussière! Mais, comme le secret

de la rédemption humaine est dans le mystère du Dieu fait homme par cette naissance ineffable du Verbe au corps d'un enfant d'Adam, il retient le Dieu au fond de lui-même et ne laisse sortir que l'homme dans ses rapports avec la nature et l'humanité.

Le Râmâyana de Tulcî-das n'a donc, sinon rien, du moins que très-peu de chose pour se distinguer dans un rang à part du Râmâyana de Vâlmîki. Ce n'est point là une œuvre d'homme, qui, travaillant sur un sujet déjà traité, aspire à l'honneur d'y être neuf, original, inventeur; qui, pour le dire en un mot, ne prend que l'espace et jette dans le vide une création nouvelle.

C'est une composition, qui, l'intention religieuse à part, ressemble à quelque chose d'une imitation fort libre et, j'ose le dire, tout à fait arbitraire, où Tulcî-dâs, si l'on ne veut point accepter mon sentiment qu'il n'avait pas lu Vâlmîki, soit littéral, soit traduit, a voulu peut-être éviter souvent d'être long, mais, au lieu d'émonder les branches parasites, a coupé des rameaux utiles.

Être plus court est sans doute un mérite,

quand on élimine des intrusions, quand on ampute une superfétation, quand on réduit les membres d'une longueur ou d'une ampleur exagérées aux proportions exigées par l'ensemble ou demandées par la nature, mais retrancher une scène éminemment dramatique, enlever une description pleine de charme, ôter un lieu nécessaire, dérober une transition utile, supprimer un épisode intéressant : c'est le mutiler aveuglément une œuvre, ce n'est point la ramener judicieusement à ses proportions natives.

Certainement, il reste à faire de nos jours au sujet du Râmâyana un travail estimable, qu'on ne trouve pas, tant s'en faut, dans l'ouvrage de Tulcî-dâs, si l'on peut en tirer l'induction de son terme *Soundara*. L'Orient n'a pas entrepris ce jugement et semble aujourd'hui le demander à l'Occident même, de qui la critique est évidemment plus sûre et le regard naturellement plus exercé par une longue contemplation des chefs-d'œuvre du monde entier.

La gloire de Vâlmîki sollicite une révision de tout son poème et veut qu'on soumette le Râmâyana au système d'épuration,

qu'on fit subir au poème d'Homère avant qu'on n'eût réuni, classé, *intomulé* ses membres épars dans les porte-feuilles de ses bardes ambulants, et que l'Iliade n'eût passé de l'état nomade des rapsodes au domicile stable des bibliothèques.

Quand Pisistrate fit rassembler et colliger Homère, ses poèmes n'existaient qu'en lambeaux dans les mains des chantres ferains, qui allaient de ville en ville colporter, réciter ou lire ses beaux vers. Aucun d'eux, c'est probable, ne possédait une Iliade complète : ici, l'exemplaire de l'un présentait malheureusement plus de lacunes ; un autre là plus heureux était moins dépareillé.

Demandait-on au rapsode, soit tel ou tel discours d'Ulysse, de Nestor ou d'Agamemnon, soit les adieux touchants d'Andromaque et d'Hector, soit les paroles du vieux Priam aux pieds d'Achille ; s'il ne les trouvait pas dans son répertoire, il improvisait ou composait lui-même ce discours sur le titre donné et le passait frauduleusement au nom du grand poète. Rencontrait-il ensuite dans ses voyages, soit le fragment véritable d'Homère, soit l'œuvre même d'un pseu-

donyme, il ne manquait pas d'enrichir son porte-feuille d'un nouveau discours ou d'un nouvel épisode. Il avait ainsi deux ou trois pièces légitimes ou bâtardes sur un même sujet : il récitait alors, tantôt l'une, tantôt l'autre, quelquefois les deux ou trois discours, l'un à la suite de l'autre, sans transition, sans nœud, ou liés d'une attache aussi vulgaire que cette couture fauflée du Râmâyana :

« Quand Mârttcha eut dit ces mots à Râvana, il reprit la parole en ces termes. »

Sinon toutes, du moins plusieurs de ces variantes ont dû entrer, d'une manière plus ou moins indigeste, dans la collection *pria-ceps* de l'Iliade et renfler démesurément le corps de sa première édition. L'Iliade de l'époque pisistratide excédait peut-être d'un ou deux volumes l'Iliade des temps postérieurs aux diaskévastes d'Alexandrie, comme il serait facile d'ôter un ou deux volumes au Râmâyana, tel que nous l'avons reçu de l'Inde, en émondant les intrusions, les variantes, les interpolations des rap-

sodes ou les inepties des calligraphes.

On aurait alors un poème d'une lecture plus attachante, un Râmâyana digne d'être mis à côté de l'Iliade, sur un degré, j'ose le dire, assez peu inférieur; car l'épopée indienne a certainement là plus de variété, quelquefois autant de grandeur, des scènes copiées sur la nature elle-même, de la force ou de la grâce dans ses descriptions, des harangues, où le cœur, l'esprit, l'âme, l'imagination parlent dans une mesure convenable partout où le bon sens de Vâlmîki, et non la déclamation ampoulée des rapsodes, ont inspiré les discours.

Voilà ce travail judicieux, que l'Europe de goût attend et sollicite.

Nous le demanderons, s'il veut bien le permettre, au savant, qui nous a traduit d'une langue un peu sauvage, dénuée presque de grammaire et de lexique, ce curieux *Soundara*, emprunté au Râmâyana de Tulcî-das. Ce nouveau bienfait, car la littérature elle-même a ses bienfaiteurs dans ceux qui étendent ses jouissances, ne pourrait qu'augmenter la reconnaissance, dont le monde érudit environne avec justice le nom

de M. Garcin de Tassy pour tant de travaux féconds, intéressants, utiles, qui ont facilité dans l'Occident l'étude des langues de l'Orient et mis de nouvelles richesses dans nos trésors littéraires.

Meaux, 26 février 1857.

TABLE

DES MATIÈRES.

CHAPITRES : PAGES :

Un coup-d'œil sur les différences et les oppositions de sens, qui existent dans les deux traductions, italienne et française, I.

Éloge de Sîtâ, 1.

Discours d'Angada, 4.
L'arrivée des singes au Bois-du-miel, 8.
Les singes dévastent le Bois-du-miel, 12.
Dadhimoukha empêche les singes de manger le miel, 16.
Discours du singe Dadhimoukha, 20.
Dadhimoukha dénonce au monarque des singes la dévastation du bois, 22.
Les singes quittent le Bois-du-miel, 27.
Discours de Sougrîva, 31.
Hanoûmat, pour signe qu'il a vu Sîtâ, donne à Râma la perle de son épouse, 35.
Doléances de Râma, 41.
Discours d'Hanoûmat, 44.
Discours d'Hanoûmat (suite), 51.
Râma fait l'éloge d'Hanoûmat, 56.
Discours de Sougrîva, 60.
Râma se fait raconter par Hanoûmat quelles sont les fortifications de Lankâ, 64.
Marche de l'armée des singes pour la délivrance de Sîtâ, 68.

L'armée des singes arrive en vue de la mer, 79.
Les plaintes de Râma, 86.
Discours de la reine-mère Nikashâ, 90.
Discours de Râvana dans l'assemblée de ses ministres, 95.
Râvana est rassuré par ses ministres, 99.
Discours des conseillers de Râvana, 104.
Discours de Vibhîshana, 107.
Discours de Prahasta, 113.
Discours de Mahaudara, 125.
Discours de Viroûpâksha, 130.
Un second discours de Vibhîshana, 134.
Réponse de Râvana aux paroles de Vibhîshana, 138.
Discours de Vibhîshana, 144.
Autre discours de Vibhîshana, 149.
Un nouveau discours de Vibhîshana, 154.
Arrivée de Vibhîshana dans le camp des singes, 159.
On délibère sur Vibhîshana, 172.

Discours de Vibhîshana à Râma, 180.

L'étape au bord de la mer, 185.

Incendie de l'Océan par les flèches de Râma, 189.

La mer s'élève en personne de la plaine humide et vient se présenter devant Râma, 194.

Construction d'une chaussée entre l'Inde et Lankâ, 199.

Révision du sixième volume et du septième, jusqu'à la page 108, 205.

ÉPILOGUE.

Le Râmâyana de Vâlmîki et le Râmâyana de Tulcî-dâs, I.

ERRATUM.

Sixième volume.

Page 239, ligne sixième, *au lieu de* : « fréquenté par les Dieux ; » *lisez :* « fréquenté par les Rishis et les Dieux. »

Dans la Table des matières, entre les chapitres des pages numérotées 24 et 37, qui devrait ici porter le chiffre 40, ajoutez ce titre :

Hanoûmat, pour son élan, monte sur la cîme du Mahéndra,.....?, 37.

Septième volume.

Page 49, ligne troisième, *ajoutez* : « *Mais* », au commencement : « *Mais*, quand elle me vit.... »

Page 54, première ligne de la note continuée, *au lieu de :* « le chapitre LII ; » *lisez* : « le chapitre LIII.

Page 93, ligne dixième, *au lieu de* : tel qu'un pont enchaîne ; » *lisez* : « tel qu'un môle enchaîne. »

Page 100, dixième ligne, *au lieu de* : « Koumbhînâ ; » *lisez* : « Koumbhînasi. »

Page 149, commencement de la ligne cinquième, *au lieu de* : « jaillissaient ; » *lisez* : « jaillissent. »

—